JACQUES MANTOUX

o

MEMOIRES 1939-1945

o

VOLUME V

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS:
Septembre 1939 - Poissac ... 1
39-40 - Bordeaux ... 9
En mer ... 11
VOL. 1 Casablanca ... 35
Ferme Beaulieu ... 41
Repli ... 50
Visite à Fès ... 56
... 62

PROLOGUE I:
1940-41 - Année de Lyon ..A- 1
1941-42 - L'X ..A-11
"Trial and Error" ..A-43
Qui a fait quoi ? ..A-76
VOL. 2 La longue marche ..A-80
Barcelone en clandestin ..A-113
Madrid en Canadien ..A-129
Gibraltar en perplexité ..A-135
L'Atlantique ..A-143

PROLOGUE II:
VOL. 3 Londres et Camberley en 1943 L1 à 67

PROLOGUE III:
Adieu l'Angleterre ...B- 1
Alger 1944 ...B- 5
Visite à Etienne Burnet ...B- 9
Préparatifs ...B-27
VOL. 4 Départ pour l'Italie ...B-30
...B-37

GUERRE:
Montée en ligne: ...G 1
Guerre en Italie ...G 4
Pause all'italiana ...G 24
Postface à la campagne d'Italie ...G 36
"Opération ANVIL" ...G 43
Guerre en France ...G 49
Lomontot ...G 71
Ronchamp ...G 82
VOL. 5 Belfort... et Paris ...G 93
La Rochelle ...G106
Retour au front ...G114
La défense de Strasbourg (vue de haut) ...G118
Boofzheim ...G128
Obenheim ...G133
Sortie d'Alsace ...G152
(Allemagne)
Limburg/Lahn ...G162
Hammelburg I, II, III ...G177
Dulag 5 ...G223
VOL. 6 Evacuation ...G228
Evasion ...G233
Retour ...G259

Sans titre ...G267

" OPERATION ANVIL " (1)

Voici une rare occasion d'éclairer sous son vrai jour ce que 99% des Français ont cru vivre, ou appris depuis à connaître, comme une opération massive de débarquement de troupes françaises "venues d'Afrique du Nord" pour libérer la France (2)

Vision complètement égocentrique, comme on va voir. Je me réfère aux Mémoires de Guerre de Churchill, qui cite lui-même les déclarations de tous les plus hauts responsables civils et militaires américains et britaniques.

L'affaire avait commencé à Téhéran (novembre 1943) où Roosevelt et Churchill s'étaient engagés à ouvrir un front principal sur la côte Atlantique assez tôt en 1944. Auparavant et pour attirer davantage de divisions ennemies en Italie, on effectuerait ce nouveau débarquement prévu à Anzio, menaçant Rome sur les arrières allemands. Staline y était naturellement favorable.

Cependant plusieurs Divisions anglaises et américaines étaient retirées fin 43 du front principal italien pour participer au futur débarquement à l'ouest. Des renforts de remplacement s'imposaient : la 1ère DFL fut de ceux-là. Il s'agissait, une fois prise la plaine de Rome, de pousser assez loin pour maintenir les Allemands en haleine sur ce front, mais on n'irait pas au-delà d'une ligne Pise-Florence-Rimini.

A cela on projeta d'ajouter un débarquement dans le sud de la France, auquel on donna le nom codé d' "Operation Anvil", mais dans sa première version il devait:

- coïncider avec le débarquement de Normandie ou si possible le précéder un peu;
- servir à attirer le maximum de divisions allemandes sur la côte de Provence, mais sans prétention d'attaque majeure.

(1)Anvil = enclume
(2)Sur huit Divisions de la 1ère Armée (De Lattre), cinq venaient d'Italie et une de Grèce.

Cependant les Américains poussaient à ce qu'on mène l'opération avec une dizaine de divisions et un objectif de pénétration profonde en France, et Staline soutint évidemment cette interprétation.

La prise de Rome conditionnait la mise en route de ce projet, car une grande partie des forces nécessaires devraient être prélevées en Italie.

Il semblait que si Rome pouvait être prise très rapidement, l'opération en Provence pourrait répondre à l'attente de ceux qui la voyaient comme une opération en force, contribuant efficacement à l'affaiblissement des défenses allemandes en Normandie.

Au contraire, avec un débarquement tardif il ne fallait pas compter, même en mettant en jeu des forces importantes, soulager efficacement les armées débarquées à l'ouest. Les forces venant du sud ayant à parcourir des centaines de kilomètres en France avant de se retrouver près des armées d'Eisenhower, la bataille pour les plages de Normandie serait terminée déjà lorsque la jonction pourrait être faite, et les Allemands préfèreraient perdre du terrain dans le sud de la France plutôt que de se disperser sur une énorme superficie.

L'échec relatif du débarquement d'Anzio contraria le plan en retardant la prise de Rome, mais par contre les Allemands avaient bien amené là des renforts équivalents à ceux qui auraient été fixés en Provence par l'opération "Anvil", dès janvier-février 44, c'est-à-dire quatre mois avant le débarquement de Normandie.

Pendant ce temps, les navires spéciaux de débarquement qui auraient à servir pour "Anvil" avaient été expédiés d'Italie en Angleterre pour se joindre à tous leurs semblables destinés à la Normandie. Il faudrait en tout cas attendre leur disponibilité, et le temps de leur retour en Méditerranée pour pouvoir entreprendre "Anvil".

Dès le mois de mars, le commandement supérieur allié en Méditerranée (Général Sir Maitland Wilson) signalait qu'"Anvil" ne pourrait avoir lieu, au plus tôt, qu'en fin juillet 1944.

Fallait-il maintenir cette opération ? Eisenhower, consulté début juin, y restait favorable, et il consentait à accélérer la remise à disposition des navires de débarquement dans ce but. L'Etat Major général des armées américaines reconfirma cette position.

Mais sitôt après le débarquement (6 juin 44) le chef d'état major général américain lui-même (Général Marshall) arriva à Londres pour exprimer son inquiétude devant le risque de ne pas pouvoir débarquer en France, faute de capacité portuaire (ports en état) suffisante, les énormes forces terrestres qui s'accumulaient rapidement aux Etats-Unis.

Les chances que les armées américaines déjà débarquées saisissent Brest rapidement étaient incertaines. Il semblait absolument nécessaire de se saisir de plusieurs nouveaux ports français et des ports de l'Atlantique plutôt que de la Méditerranée en raison de la grande différence de distance à partir des U.S.A.

En réponse à ces préoccupations l'Etat Major suprême Anglo-Américain mit sur pied dès le 14 juin un projet "à tiroirs", qui pouvait se traduire aussi bien par un débarquement dans le Golfe de Gascogne (Bordeaux, La Rochelle, St-Nazaire etc .) qu'en Provence, ou même à Trieste, au nord de l'Adriatique.

Le général Sir Maitland Wilson, à qui le général Marshall rendit visite aussitôt après dans le secteur Méditerranéen, continua à plaider que la meilleure façon de soulager Eisenhower était de concentrer les forces de son secteur sur le seul front italien, en poussant vigoureusement, pour obliger les Allemands à se renforcer sur ce front. Avec un éventuel débarquement accessoire à Trieste, on arriverait bien à s'introduire profondément en direction de l'Autriche, par Ljubljana en Yougoslavie, avec accentuation des conséquences bénéfiques.

Churchill reçut plusieurs avis concordants de hautes personnalités britanniques mais vers le 20 juillet Eisenhower intervint fortement, faisant valoir que la poussée vers Trieste ne ferait pas retirer de forces allemandes du front occidental ; il admettait que Bordeaux serait à meilleure portée des renforts U.S.A. que Marseille, mais penchait tout de même pour l'opération "Anvil" en force, parce que celle-ci pouvait seule être exécutée depuis les bases d'Italie et d'Afrique du Nord dans un temps minimum. Cela conduisait, il le savait, à prélever des forces sur le front d'Italie mais Eisenhower concluait :

> "A mon sens, les moyens de la Grande Bretagne et des Etats Unis ne nous permettront pas de maintenir deux théatres d'opérations principaux dans la guerre en Europe, chacun avec des missions décisives".

Il s'ensuivit une discussion extrèmement âpre entre les hauts états-majors américains et anglais, ces derniers continuant à favoriser l'intensification de la guerre en Italie (là où on était déjà) de préférence à cette opération "Anvil". A la limite, selon eux, on pourrait envoyer d'Italie vers la Normandie deux divisions américaines et/ou l'ensemble des divisions françaises.

A ce stade, dit Churchill, la question ne pouvait plus être réglée qu'entre lui-même et Roosevelt. Mais dans les échanges de télégrammes qui suivirent, Roosevelt se montra intraitable. L'opération "Anvil" avait été décidée, non seulement entre eux, mais au vu et au su de Staline à Téhéran. Revenir là-dessus serait très lourd de conséquences interalliées. Il alla jusqu'à suggérer qu'on en débatte à nouveau avec Staline lui-même ...

Le 2 juillet Churchill se résigna, et laissa donner des ordres à Sir Maitland Wilson d'attaquer les côtes sud de la France le 15 Août.

Pourtant, devant l'ampleur des succès des Alliés sur le front Ouest, Churchill entreprit encore une fois Roosevelt le 4 Août, dans l'idée de détourner au dernier moment le nouveau débarquement vers des ports de l'Atlantique, pour hâter la jonction avec les Armées d'Eisenhower et disposer plus vite de la ligne maritime "courte" depuis les Etats Unis.

Dans un long plaidoyer télégraphié, il disait notamment :

"Même après la prise des forteresses de Marseille et de Toulon nous aurons devant nous la perspective d'une avance lente dans la remontée de la vallée du Rhône, avant même d'arriver à Lyon. Rien de tout cela ne pourra influer sur les batailles d'Eisenhower, jusqu'à probablement quatre vingt dix jours après le débarquement. Nous serons partis à 800 km du front principal, au lieu de tomber pratiquement pile dessus à Saint-Nazaire ...."

Roosevelt tint bon. Le 7 Août il faisait câbler par un de ses aides, Harry Hopkins :

"Je suis sûr que la réponse (du Président) sera négative ..... Bien que vous n'ayez pas examiné les problèmes de logistique impliqués (dans votre proposition) je suis sûr que vous trouverez que les problèmes matériels sont insurmontables ... Changer la stratégie maintenant serait une grande erreur, et je pense que cela retarderait plutôt que cela ne hâterait la conquête de la France. Je crois aussi que l'avance vers le nord à partir d' "Anvil" sera beaucoup plus rapide que vous ne le prévoyez. Ils n'ont rien pour nous arrêter. Les Français se soulèveront et massacreront (1) de grandes quantités d'Allemands y compris, je gage, Monsieur Laval(2). Une formidable victoire nous attend."

---

(1)le mot du message est : "Will abyssiniate" !!!
(2)"Monsieur" dans le message en anglais

Même ainsi, Churchill ne se tint pas encore pour battu !! Le lendemain 8 Août il tentait encore, au Quartier Général d'Eisenhower, situé encore sur le sol anglais (près de Portsmouth), de faire valoir à nouveau son point de vue. Sans succès. Et enfin le même jour arrivait la réponse de Roosevelt lui-même, courte, négative, et fermant la porte à toute rediscussion.

A cette date "nous autres troupes" étions déjà embarqués, et pensant être les seuls à ne pas savoir où nous allions !!!

*****

Mais la conclusion de cet aperçu historique me paraît aller plus loin :

Nous avions cru qu'on avait soigneusement monté cette opération pour qu'elle couronne la libération de la France, en y faisant participer avec éclat le maximum de troupes françaises.

En réalité, le problème stratégique, on l'a vu, se portait bien davantage sur le moyen d'atteindre le plus efficacement l'Allemagne, en ajoutant des leviers d'action complémentaires au débarquement de Normandie, lui-même conçu pour atteindre les défenses de l'Allemagne et les enfoncer, sur le parcours le plus court possible.

Seuls la géographie de la France, et le rassemblement pré-existant de forces importantes sur le pourtour de la Méditerranée occidentale, favorisèrent le choix de cette opération sur la côte sud de la France.

La libération de la France était certes une conséquence non négligeable de cet état de choses. Elle n'était cependant qu'un MOYEN, et non une fin en elle-même.

Du reste, la 1ère Armée Française, dès le premier moment, opérait dans un Groupe d'Armées Alliées, côte à côte avec la 7ème Armée américaine du Général Patch, et d'autres forces spéciales alliées (Troupes aéroportées, Marine, Aviation). Mais les Français furent bien partout présents : avec de nombreuses unités navales, et avec le groupe lourd aérien Ile de France, - un groupe lourd de bombardement, amené d'Algérie en Corse -.

Et les prévisions américaines les plus optimistes furent dépassées. La progression fut si rapide que Lyon et Grenoble furent atteints non en trois mois, mais en moins de trois semaines.

GUERRE EN FRANCE

Le 17 vers 7 h 30 du matin, c'est mon tour de descendre avec mes hommes et d'autres du régiment dans un LST, qui va nous amener sur la plage : elle n'est qu'à un kilomètre environ ; nous avons le port de Cavalaire à notre gauche et allons face à la plage qui le flanque à l'est en un long arc de cercle. Le point où nous abordons est au lieudit "La Bouillabaisse", où la plage est assez inclinée, et bordée d'une petite forêt de chênes-lièges et autres arbres méditerranéens.

Les LST accostent sans arrêt, déversant leurs cargaisons d'hommes en tenue de combat (lourde à porter en cette saison avec imper, sac et masque à gaz ...), face à de grands panneaux de bois numérotés qui délimitent les emplacements, pendant que des bulldozers agrandissent les trouées déjà faites dans la forêt, que des camions commencent à débarquer aussi, que les troupes s'acheminent vers la route proche sur un véritable tapis de caillebotis ...

Nous abordons vivement, l'avant du bateau s'abat et on nous fait descendre en vitesse. J'ai à la main mon petit box Kodak (acheté à Naples, et utilisé déjà en Italie et en mer) ; pour fixer cet instant inoubliable, je laisse s'écouler le paquet d'hommes devant moi et "clic", voici ma photo historique : le sable où je vais faire mon premier pas de retour en France. Déjà on me houspille par derrière. Ca ne fait rien, je suis si ravi que j'en oublie de baiser le sol, et tout autre geste de circonstance. Mais le sort était contre moi : les Napolitains m'avaient refilé un film périmé ; la pellicule était voilée d'avance.

Notre petite troupe se regroupe rapidement. Toute la plage est quadrillée par des officiers et sous-officiers américains experts en débarquement, qui nous dirigent rapidement vers la sortie. Nous marchons vers la Croix Valmer, alors village insignifiant, "très peu d'habitants, gentils, un peu effarés, pas encore bien remis de la surprise". Rares drapeaux. Peu au-delà nous bifurquons à droite vers les fourrés au pied de la colline que couronne, peu visible, le village de

Gassin. On s'installe là dans un pré ; dans l'après-midi Louboutin arrive de la baie de Ste-Maxime où il a débarqué avec nos véhicules et nos canons. Sur Gassin on voit un drapeau tricolore. "Dans le silence on entend la cloche de l'église. Tout "est très calme. Le soir, gros orage, foudre tout près ; dans le port de Cavalaire, "des ballons captifs (tenus en altitude sur chaque navire au mouillage) flambent et "se mettent en torche. Partout des patrouilles de chasseurs alliés : Spitfires, "Thunderbolts, Lightnings."

Le lendemain 18 Août, notre matériel, avec son personnel d'accompagnement arrive peu à peu de la baie de Ste-Maxime, - les flèchages routiers ont repris leur si remarquable efficacité. Parmi les dizaines de signes distinguant les unes des autres les unités de la Division, celui de notre 2ème Groupe est un chiffre 71 blanc sur un fond mi-partie bleu, mi-partie rouge - les mêmes couleurs caractérisant toute l'artillerie. Ce même signe est peint sur tous nos véhicules, à l'arrière comme à l'avant.

L'après-midi, je me faufile par la pente raide, sous bois, jusqu'à Gassin qui est désert, et comme hors de ce monde en guerre. Sur la grande terrasse qui domine, d'un côté du village, les vallons et les vignobles vers Ramatuelle, je trouve seulement deux civils en conversation auprès d'un gros poste émetteur radio qu'ils ont posé sur le muret de pierre bordant la terrasse. Au loin, la baie de Ste-Maxime et la côte jusqu'à Saint-Raphaël offrent un spectacle sidérant. Une foule dense de grands navires immobiles, chacun portant un gros ballon captif argenté à deux ou trois cents mètres en l'air ; et sur toute l'étendue de la baie, un fourmillement de chalands de débarquement, vedettes rapides, et autres, traçant des sillages blancs dans toutes les directons. La distance fait que tout cela se passerait en cinéma muet, s'il n'y avait pas dans le ciel la même couverture aérienne dense qu'hier. Je m'approche des deux hommes et vois à leur bras un brassard tricolore avec des initiales inconnues : F.F.I. On se dit bonjour et je leur demande ce que ça veut dire : j'ai en retour une première idée de la chose, mais sans pouvoir me douter de son extension ...

On échange encore quelques mots mais ils n'ont pas l'air excessivement émus par les évènements ambiants. Comme j'ai affaire en bas, on se quitte, quand même cordialement.

A mon arrivée au bivouac, nous sommes presque au complet. Benoist est arrivé de son "liberty ship" vers 17 heures. Le soir, nouvelle alerte, alors que nous avons commencé une première nuit convenable sous nos tentes retrouvées. La DCA tire à notre verticale et quelques gros éclats d'obus viennent se ficher en terre en sifflant, tout près.

A part cela nous n'aurons entendu, jusqu'au lendemain aucun bruit de combat, tant la première pénétration des unités de choc : commandos, troupes aéroportées, qui ont donné les coups de boutoir initiaux sur la côte et à l'intérieur -jusqu'à Draguignan- ont été efficaces. La tête de pont nécessaire, largement dégagée et protégée, a été constituée instantanément.

Le 19 au matin, une colonne de reconnaissance est formée avec des jeeps seulement, pour l'ensemble du 2ème Groupe, et j'y suis détaché. Nous prenons la route du littoral (la seule, à vrai dire !) qui serpente le long de la côte splendide, en direction de Toulon. Presque aussitôt nous passons le Rayol, sans nous arrêter, mais là la petite population est dehors ; et je reconnais notamment Madame Dehameau, la si prévenante propriétaire de l'Auberge Provençale, où nous avons passé en famille un moment des vacances de 1936 et de 1938 ....

Nous poursuivons par le Canadel ... Le Lavandou, La Londe, et là j'ai pris un peu de retard sur les autres, je ne suis plus qu'avec le jeune aspirant Philippe - officier observateur du Groupe -, nous avons dû louper un virage dans La Londe.

"Nous fonçons donc sur Hyères par (le plat de) la route nationale, dépassons "des types à plat ventre, des canons antichars en batterie. Philippe, interrogé "pense qu'il faut continuer. Nous arrivons ainsi jusqu'à un écriteau : LIGNES "ENNEMIES, gardé à droite et à gauche de la chaussée par deux avant-postes enterrés "jusqu'au cou. Nous sommes à 800 mètres des Boches."

Nous faisons l'un et l'autre, encouragés par les fantassins qui nous observent de bas en haut, un demi-tour quasi acrobatique. Ouf ! vers 10 heures, nous retrouvons notre commandant Jonas, qui nous mène dans les hauteurs au nord de cette plaine, au lieudit "Borel - Troisième Bastide", où le Groupe nous rejoint pour se déployer dans les vignobles en début d'après-midi. Durant notre séjour là, nous serons tous dévorés par des millions de moustiques et assourdis par des milliers de sauterelles sous un soleil ardent. Toute notre artillerie, échelonnée dans les replis du même versant, appuie une longue et laborieuse tentative de l'infanterie

de percer les défenses allemandes établies en avant d'Hyères et notamment sur le Gapeau, minuscule fleuve côtier. En 48 heures, mes 4 canons tirent massivement : à eux seuls, deux mille obus. Imaginant que le front est entièrement en face de nous, nous sommes très décontenancés en apprenant que des forces américaines ont pris Montélimar le 20 ! On dit aussi que des unités françaises ont pris Grasse et Castellane sur la route Napoléon, aussi Peyrolles sur la Durance, et qu'une de nos Divisions, la bonne 3ème DIA, notre voisine de toujours en Italie, est arrivée le 21 au matin à Toulon, loin devant nous. Comment comprendre alors que nous ayons juste devant nous des forces allemandes visiblement puissantes ?

"Pendant ce temps le propriétaire du vignoble où nous nous trouvons tourne autour de nous d'un air de désespoir". La Libération, il s'en fout, mais ses vignes vont en avoir pris un coup ....

****

La 1ère DFL a été affectée à la progression le long de la côte, en plaine, où les Allemands ont accumulé ce qu'ils ont de défenses. D'autres divisions, faisant un mouvement tournant par les montagnes, vont tomber du nord au sud sur Toulon et presqu'en même temps, sur Marseille.

La 1ère DFL accomplit une tâche très dure, retenant le gros des défenses allemandes devant elle, et livre pendant quelques jours une bataille dramatique, qui fixe de gros effectifs ennemis et aboutit à la capture de milliers de prisonniers.

Le premier gros obstacle, le Gapeau, est défendu notamment par un gros fort, camouflé dans un ancien hôtel, le Golf Hôtel.

De nos hauteurs, c'est d'abord sur cette ligne que nous multiplions les tirs pendant plus de deux jours. La bataille d'infanterie, en plaine est extrêmement meurtrière.

Puis le Gapeau est franchi et nous prenons position dans les vignobles de la plaine, à l'est du petit village de La Crau.

Drôles de vignobles ! En prévision de possible débarquements aériens (trains de planeurs gros porteurs, parachutistes isolés), les Allemands ont disposé des pièges explosifs dans toute leur étendue. Sur de grandes superficies, des entrecroisements de fils de fer rejoignent, en haut de hauts piquets, des obus, bombes et autres gentillesses qu'un bon petit coup sur n'importe quel fil ferait exploser, à hauteur de ventre.

- "Hé Bonne Mère !", nous disent divers cultivateurs du crû, - avé l'assent. "Qu"est-ce qu'ils nous ont fait travailler, povres de nous !" Et montant l'étendue "du cauchemar, avec le geste orgueilleux du propriétaire : "C'est nous otres qui "avons planté tout ça, vé ! Et ce n'était pas de la rigola-de, je peux vous le dire!"

Ah ! les braves gens ! Ce seront les mêmes qui, quand nous avançons d'une position vers une autre, nous regardent partir avec le sentiment du devoir accompli: "Allez, au revoir, et bonne chance les gars !".

Ce n'est pas par là que nous avons reçu beaucoup d'engagements volontaires ... J'ai noté : "Pays gâté, endormi, abruti. Sur les murs : "Vive la Légion". Dans les "coeurs, rien. Tout le monde parle avec angoisse d'une mobilisation prochaine et "nous pose des questions à ce sujet. Il y a un fossé entre eux et nous. On ne sait "de quoi parler, on se demande les uns aux autres si ça va, et aussitôt les voilà "qui vous disent que c'est fini maintenant. Merci pour nous !!!... On n'a pas le "coeur de les engueuler, et de leur demander ce qu'ils font de l'Alsace-Lorraine, "par exemple."

****

De La Crau nous tirions vers la Garde, et le 23 nous avancions de l'autre côté de la Crau ; mauvaise nuit, à découvert dans un champ pierreux, entendant venir les tirs de canons lourds, allemands; irréguliers, ils s'annonçaient par les longs hululements des obus en giration, que couronne une lourde explosion, proche ; nous étions trop près d'un carrefour repéré ... De là on voyait, peu en avant de nous et dominant la plaine côtière, les grands escarpements, gris et nus, des Monts Coudon

et Faron, à travers lesquels ont dévalé les Divisions voisines, surprenant les Allemands à revers. Quel luxe, dans ce climat, de voir encore une fois ma minuscule tente ouverte côté pieds, dès l'aurore, par un Faman Diaora souriant, accroupi, présentant mon quart fumant avec un -"Café, mo'dieut'nan ?" affectueux.

Le 24, nouveaux champs minés devant un resserrement de terrain, que domine une propriété autour de laquelle les Allemands avaient des casemates équipées de canons puissants et où l'infanterie a enregistré les jours précédents des pertes sévères. C'est le "Château Saint Michel". Une vieille femme affolée nous remet un soldat allemand en loques, en fait un Arménien, qui ne demandait qu'à se rendre. J'apprends avec retard la mort tragique de notre camarade l'aspirant Philippe avec qui je dévalais la Nationale il y a 5 jours seulement. Observateur intrépide, il exécutait des missions impossibles, et ce jour là notre commandant Jonas en a possiblement abusé, en lui ordonnant par radio d'aller voir ce qui bloquait devant le château Saint-Michel. Philippe, mal renseigné sur les positions de nos éléments avancés et sur la gravité du danger, fonçait en jeep à la vue des Allemands. Un coup de canon l'a atteint de plein fouet .... Tout le milieu des jeunes lieutenants est très secoué par cette affaire, on accuse Jonas d'avoir voulu plastronner en obtenant par Philippe un résultat acrobatique, au mépris des risques. Ce sentiment persistera longtemps.

J'ai dit plus haut que Philippe était un très jeune engagé de Juin 40. Il avait conquis ses galons au feu, notamment à Bir Hakeim. Excellent camarade, gai, très simple, il était, sans qu'on le formule explicitement, comme notre mascotte...

Le soir de ce même jour Benoist m'envoie en liaison auprès de Jonas, dans un certain château de Fontpée, pour lui servir d'officier d'ordonnance . "Le canon "tonne, drapeaux partout, civils en masse ; au château, le général Brosset confère "avec des colonels pendant qu'à deux mètres des Boches dociles balaient l'escalier. "Un vieux monsieur tout chenu se tient assis sur un canapé, il est tout harnaché de "rubans tricolores ; - boutonnières, etc .. - A côté, des radios captent des "messages, plus loin on creuse deux tombes pour des Boches à côté d'un canon "tchèque intact".

****

Je menais ces jours-là une bataille obstinée pour être libéré de mon rôle fastidieux de lieutenant de tir, cloué auprès des canons, loin du lieu de l'action, en somme. Depuis le mois de Mai, mes amis Rougé et Louboutin ne vivaient que cette vie des premières lignes, où on était les yeux et le cerveau de l'engagement de l'artillerie. Je les enviais fortement, et ne voyais d'obstacle à obtenir ce que je voulais que dans le parti pris initial de Benoist contre moi.

Estimant l'avoir surmonté, je fis les représentations nécessaires et eus gain de cause.

Le front s'était déplacé très vite de la région d'Hyères au pourtour de Toulon même. Entre les deux, une longue butte, le Touar, étirée dans le sens de notre marche, avait été défendue par les Allemands avec acharnement, principalement le 23. Dans ses Mémoires, Morlon raconte comment Francis Rougé, en liaison avancée avec les fantassins du bataillon B.M.5, a réussi à faire écraser une batterie de canons de 88 allemands qui s'était démasquée au dernier moment et qui y avait fauché quatre officiers et de nombreux tirailleurs. Je me rappelle aussi que Guy Louboutin, opérant avec un autre bataillon, a participé à un sombre engagement au corps à corps, où les Allemands revenaient à la charge par vagues, courant au milieu de tirs infernaux et lançant des grenades dans le sous-bois où notre infanterie, plaquée au sol dans la pente, tenait obstinément au milieu de ses morts et de ses blessés.

****

Je n'ai pas participé à cette action du Touar. Le récit de Louboutin m'a pourtant marqué plus que bien des choses que j'ai vues moi-même. C'est là qu'a pris naissance mon second cauchemar, qui m'est revenu, obsédant, pendant des années.

Dans ce rêve, c'est moi qui suis avec l'infanterie, dans ce sous-bois retentissant d'explosions et de cris. Des vagues et des vagues d'Allemands en feldgrau descendent vers nous, et le sol est jonché de cadavres. Mais il en arrive toujours davantage à travers les bois, et la bataille semble ne devoir jamais prendre fin ....

****

Et voilà que j'ai enfin obtenu d'être à mon tour l'officier observateur de ma batterie. Le 26 Août on m'ordonne d'aller me poster à la pointe occidentale de cette longue butte du Touar où viennent de se dérouler ces combats si farouches. Le maréchal des logis chef Gugenheim m'accompagne, comme il a accompagné sans cesse Benoist ou Louboutin dans ce type de mission auparavant.

Qui est Gugenheim ? Un garçon de mon âge et de ma formation, car c'est un des taupins partis pour Londres en juin 40 et qui ont suivi le premier peloton d'élèves-officiers d'artillerie là-bas. Pour raisons de santé, il n'a été nommé que sous-officier, et il l'a ressenti cruellement. Présent au régiment dès l'Egypte, il a toujours recherché, comme en compensation, les missions les plus dangereuses. Bien que taciturne, il est apprécié unanimement. Faire équipe avec lui est par avance comme une assurance de qualité : qualité d'homme et performance sur le terrain (1).

Nous débarquons de notre jeep au pied oriental du Touar et gravissons en silence cette pente aux arbres hachés encore couverte de débris humains, qui était il y a trois jours la scène de combats si terribles. A un endroit, nous contournons comme un vaste réservoir rectangulaire en béton, à sec. Au fond gisent encore six cadavres d'Allemands, abandonnés, face contre terre.

Ce Touar est très boisé et la crête, que nous parcourons dans toute sa longueur, est comme labourée par des milliers d'obus mais n'offre décidément aucune vue. Nous avançons toujours, avec l'impression que notre mission, qui est d'observer la presqu'île de Saint-Mandrier dans la baie de Toulon, est déjà fichue. Où est le front? ? On ne nous l'a pas dit exactement, mais il semble loin, d'après le bruit . Enfin nous apercevons une éclaircie dans les frondaisons, au moment où nous atteignons l'extrémité ouest de la crête. Il y a bien, là, comme une clairière en pente, de vingt mètres de long, peut-être, qui nous ouvre la vue vers Toulon, et même vers les forts au-delà, que les Allemands tiennent encore et qui lancent des éclairs.

Mais à peine avons-nous cadré ce spectacle qu'un autre beaucoup plus proche, et glaçant, nous cloue soudain.

(1)Après la guerre, Gugenheim obtient le diplôme d'Ingénieur de Centrale Paris et fait carrière ensuite dans les techniques de pointe de l'Armement.

Tout contre nous, assis dos à l'arbre le plus proche, au débouché du bois, un commandant allemand immobile regarde droit devant lui, avec une expression indicible de souffrance. Son visage est blanc. Le choc est tel qu'il nous faut un instant pour nous ressaisir. L'homme est mort. L'explosion d'un projectile lui a sectionné un pied et calciné la jambe mutilée. La blessure l'a saigné complètement. Pitié, horreur se mêlent. Le coeur se soulève, on voudrait n'avoir jamais vu, ne jamais se souvenir, et courir ailleurs. Mais notre mission est là : "Observer du Touar et rendre compte". Nous économisons les mots, parlons bas. Nous sommes dans la chambre d'un mort, mais nous ne pouvons trouver un autre endroit. Force est de nous placer à trois mètres devant lui, pour monter notre grande binoculaire et l'antenne de notre poste-radio. Puis le silence tombe sur nous trois. Seules des voix lointaines se répondent à la radio. Il n'y a rien à faire ici. Le plus rapidement possible, nous obtiendrons de plier bagage et de redescendre ; hélas, par le même chemin .....

Nous n'avions rien pour donner à cet homme une sépulture. En le laissant dans cette position quasi-vivante, je restai saisi par un sentiment poignant, que je ne peux toujours pas exprimer aujourd'hui.

****

La 5ème batterie a fait mouvement en notre absence, et nous passons la nuit sur sa nouvelle position qui est peu au sud de La Valette, juste à l'ouest du Touar et vraiment aux portes de Toulon. En fait, à ce moment une grande partie de Toulon a déjà été libérée par le nord et le nord-ouest, mais de notre côté la presqu'île de Saint Mandrier, partie importante des installations de défense de la base navale, demeure entièrement aux mains des Allemands. Plusieurs forts tirent encore. Celui de la Croix des Signaux, qui regarde du haut d'une falaise vers la terre, arrose devant lui le quartier maritime du Mourillon déjà libéré, de ses gros obus, qui font des victimes dans la population civile.

Le 27 à l'aurore, je reçois l'ordre d'aller au Fort du Cap Brun, qui est droit devant notre batterie, en haut d'une falaise de roc dominant la rade de près de 200 mètres. En jeep, j'arrive aux grilles du Fort, pour trouver d'abord un amoncellement d'autres voitures militaires, et une fois dans le fort même, une

bonne vingtaine d'officiers de tous grades, des colonels aux sous-lieutenants, de régiments d'artillerie différents, tous venus pour la même chose : détruire le fort de la Croix des Signaux, que l'on voit face à face, à notre hauteur, à travers le goulet du port militaire.

Plusieurs radios parlent en même temps, les colonels se marchent sur les pieds, quelqu'un rappelle d'une voix forte qu'on ferait bien tous de ne jamais lever la tête au-dessus du parapet, si on veut sortir de là vivants. Enfin je ne sais qui met de l'ordre et désigne un officier d'un certain régiment pour régler le tir nécessaire sur cette batterie allemande.

Le type voit ses premiers coups dans l'eau devant la falaise, mais il ne voit plus les suivants. Pagaille et affolement. Les colonels s'impatientent. Le tour passe à un autre. Même scène ou à peu près. Idem pour un troisième.

J'ai vu en un instant ce qu'il y avait à faire. Les coups perdus sont au-delà de la crête de la falaise. Il suffit de moyenner en distance jusqu'à revoir les explosions sur la pente de la falaise. Vite fait si on me laisse l'occasion. Le commandant Jonas est là, je le supplie de me faire faire place. Il l'obtient. Je donne mes ordres à la 5ème batterie, pour la première fois, d'un observatoire réel, et quel observatoire ! Et par le jeu des transmissions admirables du 1er R.A., pendant que la 1ère pièce du margis Chougny, à trois kilomètres derrière moi, suit mes ordres, les quarante huit canons du régiment, muets encore, suivent tous les corrections de direction et de distance que je passe au micro, prêts à tirer en masse lorsque le réglage sera fait. Mon premier coup est déjà droit en ligne, au milieu de la falaise rocheuse. Le second, ordonné immédiatement, est invisible mais sûrement peu derrière. Tout ce que j'ai accumulé de frustration depuis mon entrée au régiment se précipite en moi, je fais une dernière correction à l'estime et mon troisième coup allume une flamme dans le fort même. Jonas est transporté, et ordonne à l'instant le tir du régiment entier, dont les tubes sont déjà dirigés exactement sur le point que j'ai atteint. Un cataclysme de fumée et de tonnerre s'abat sur le fort, et les flammes jaillissent haut pendant qu'on voit des Allemands courir et qu'il réapparaît lentement, définitivement réduit au silence.

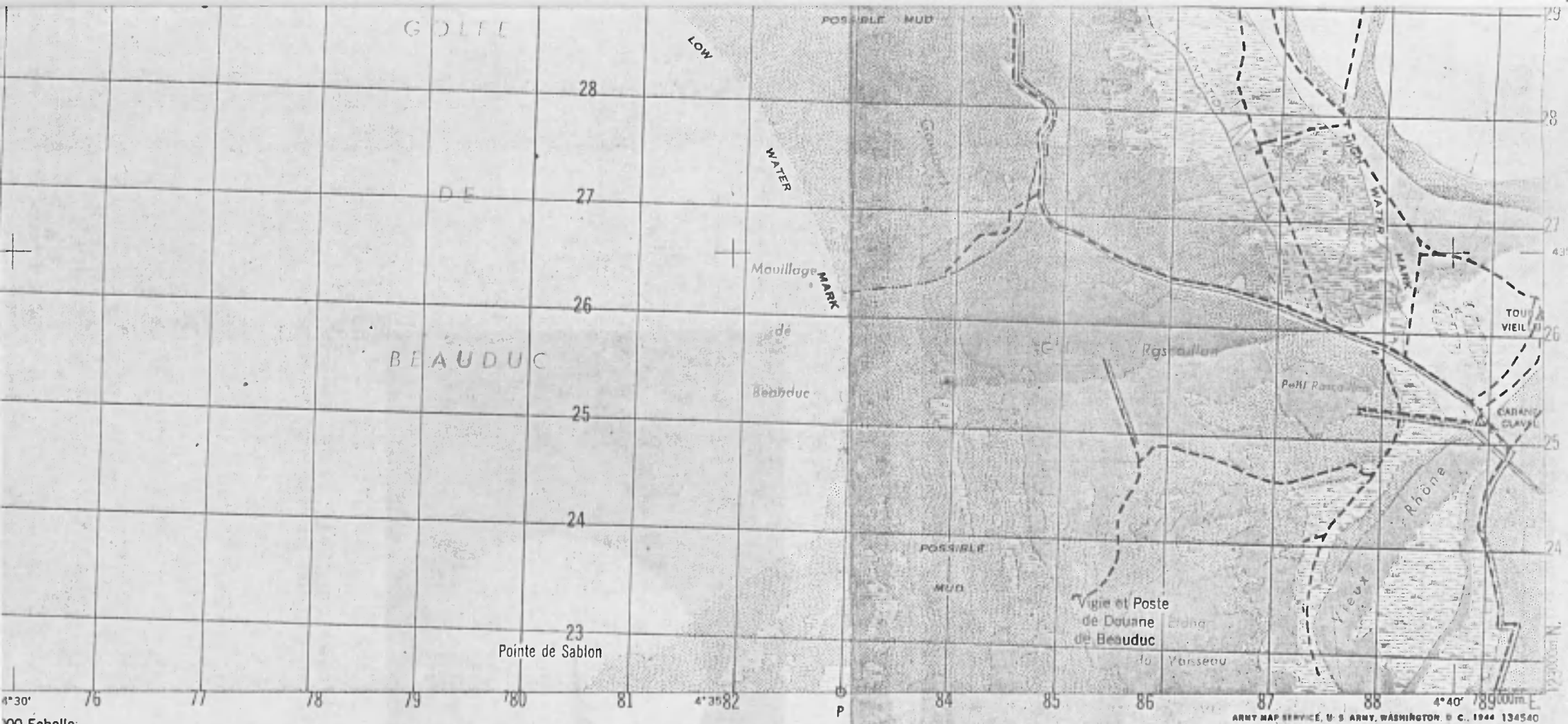
Cette fois, c'est ma guerre. C'est moi qui ai eu le fort de la Croix des Signaux, une des clés de la résistance de Saint-Mandrier.

Pendant le même temps, une grosse escadre (deux cuirassés et six croiseurs) opérait à quelques milles en mer. Les cuirassés se défilaient derrière de lourds écrans de fumée, tirés devant eux par des navires d'accompagnement, de sorte qu'on ne voyait que le haut de leurs mâts tripodes, ceux du haut desquels on faisait la télémétrie et on dirigeait les tirs. Les cuirassés avaient aussi entrepris de démolir Saint-Mandrier. Eux tiraient avec des pièces de 280 mm ou de 330 mm, des obus pesant peut-être 200 kg ou davantage - contre 11 kg aux miens ... Leurs tirs étaient spectaculaires : bruit de fin du monde quand les obus tombaient du ciel en tournoyant ; gerbes colorées en rouge ou en vert, s'élevant majestueusement de l'eau du goulet jusqu'à cinquante mètres de haut ou davantage, et fracas gigantesque, répercuté entre les falaises. Mais eux non plus ne voyaient pas leurs coups longs, empêchés qu'ils étaient par toute la hauteur de la falaise, en sorte que nous avions fini de démolir la Croix des Signaux quand ils ont commencé à faire mouche quelque part sur la presqu'ile.

Il y avait plusieurs forts, et de quoi faire pour plusieurs tireurs ce jour là. Un me suffisait.

***

Déjà mes camarades des batteries voisines avaient trouvé dans Toulon des points d'accueil, Rougé notamment qui avait été attiré en traversant la ville en jeep, dans une maison en fête, où on lui avait offert à boire sur une terrasse d'où l'on voyait encore des indices de canonnades au loin. Il me tardait d'avoir ma part de ce côté là. Quand j'ai suivi ses indications et remonté à toute vitesse un certain large boulevard tout en virages, amenant aux quartiers des hauteurs, j'ai ressenti pour la première fois l'impression d'être aperçu comme un "libérateur". Il y avait beaucoup de drapeaux, et toute voiture de l'armée était acclamée sur son passage, quand bien même la libération datait ici de peut-être deux bons jours.



000 Echelle

4000 5000 6000 7000 Yards

0 4000 5000 6000 7000 Metres

EQUIDISTANCE 20 METRES AVEC COURBES DE NIVEAU INTERCALAIRES A L'EQUIDISTANCE DE 10 METRES

Dressée sous la direction du Chef du Génie de l'Armée des Etats-Unis, par l'Army Map Service, Washington, D.C., 1944. Compilée par des méthodes stéréophotogrammétriques (multiplex) et par comparaison avec cartes françaises, 1:80,000 dérées de 1906, par le U.S. Geological Survey, d'après les listes françaises des points géodésiques. Routes et chemins d'après modifications des renseignements des guides Michelin.

3.95"E - Origine CARROYAGE LAMBERT FRANCAIS ZONE III (Rouge)

ON CORRECTIONS AND ADDITIONS WHICH COME
HIEF OF ENGINEERS, WASHINGTON, D. C.

ALTITUDES EN METRES

GLOSSARY - GLOSSAIRE

Baisse	Tidal basin
Digue	Dike
Douane	Custom house
Étang	Pond, pool
Fleuve	Large river
Grau	Channel
Marais	Swamp, marsh
Mas	Farm
Mouillage	Anchorage
Roubine	Salt water inlet
Saline	Salt marsh, salt works
Tour	Tower
Vigie	Lookout

CONVERGENCE IS GIVEN FOR CENTERS OF W & E SHEET LINES

LA CONVERGENCE EST DONNEE POUR LES CENTRES DES BORDS EST ET OUEST DES FEUILLES

C = 1°23' E — C = 1°38' E

MAGNETIC DECLINATION 1944
AT CENTER OF SHEET
FROM TRUE NORTH 7°00' W
FROM GRID NORTH 8°30' W

DECLINAISON MAGNETIQUE 1944
AU MILIEU DE LA FEUILLE
DU NORD GEOGRAPHIQUE (NG) 7°00' W
DU NORD LAMBERT (NL) 8°30' W

ANNUAL CHANGE 4' EASTERLY
VARIATION ANNUELLE 4' VERS L'EST

GN TN
NL NG

To determine magnetic north line, connect the pivot point "P" on the south edge of the map with the value of the angle between GRID NORTH and MAGNETIC NORTH, as plotted on the degree scale at the north edge of the map.

EXAMPLE OF A GRID REFERENCE ON THIS SHEET
EXEMPLE D'UN POINT DONNE DU CARROYAGE SUR CETTE CARTE

LETTER 5 LETTRE POINT PIOCH

EAST	EST		NORTH	NORD	
Take West edge of square and read figures opposite this line on North or South margin.	Partir du bord gauche du carré et lire les chiffres en face de cette ligne dans la marge Nord ou Sud	66	Take South edge of square and read figures opposite this line on East or West margin.	Partir du bord sud du carré et lire les chiffres en face de cette ligne dans la marge Est ou Ouest.	38
Estimate tenths, eastwards	Calculer les dixièmes vers l'Est	4	Estimate tenths, northwards	Calculer les dixièmes vers le Nord	7
East	Est	664	North	Nord	387

REFERENCE to nearest 100 m. 5664387 COORDONNEES valeur approchée à 100 m.

Unit ..... 1 meter. Square ..... 1,000 m. Unité ..... 1 mètre. Carré ..... 1000 m.

Nearest similar reference on this grid 500 Km. Prendre garde que les mêmes coordonnées peuvent se répéter à partir d'une distance de ....500 Km.

Pour déterminer le nord magnétique (NM) il faut joindre, par une ligne sur la carte, le point de repère "P", placé au bord inférieur de la feuille, avec la valeur de l'angle entre le NL et le NM, telle qu'elle se trouve indiquée sur l'échelle graduée au bord supérieur de la feuille.

STES. MARIES DE LA MER,
FRANCE
N4323—E419/11X22

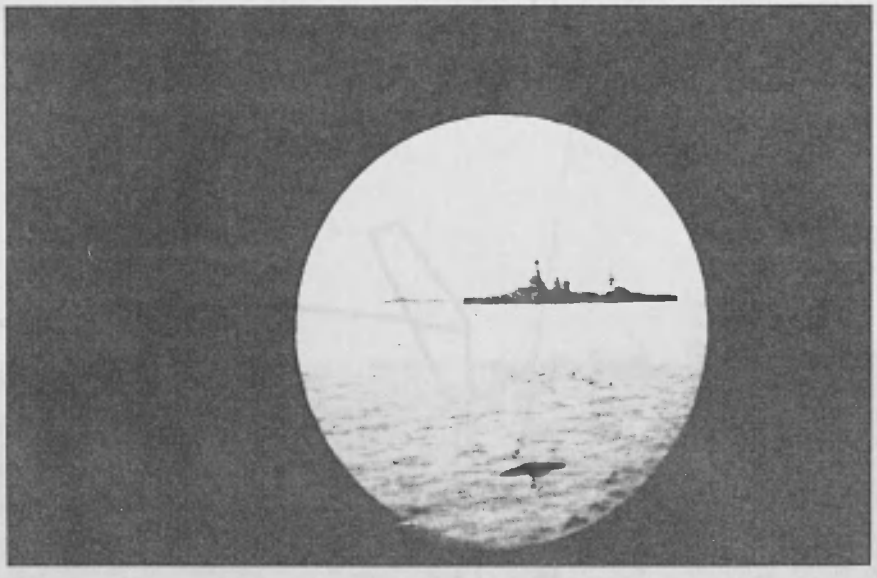
- Carte bilingue de l'U.S. Army au 1/50.000ème, partie de l'assemblage couvrant toute la zône d'opérations en France, distibué à foison dans les moindres unités, avec mise à jour jusqu'en 1944.

DEBARQUEMENT DE PROVENCE - AOUT 1944

Les seules photos prises par moi qui soient venues proprement au développement.

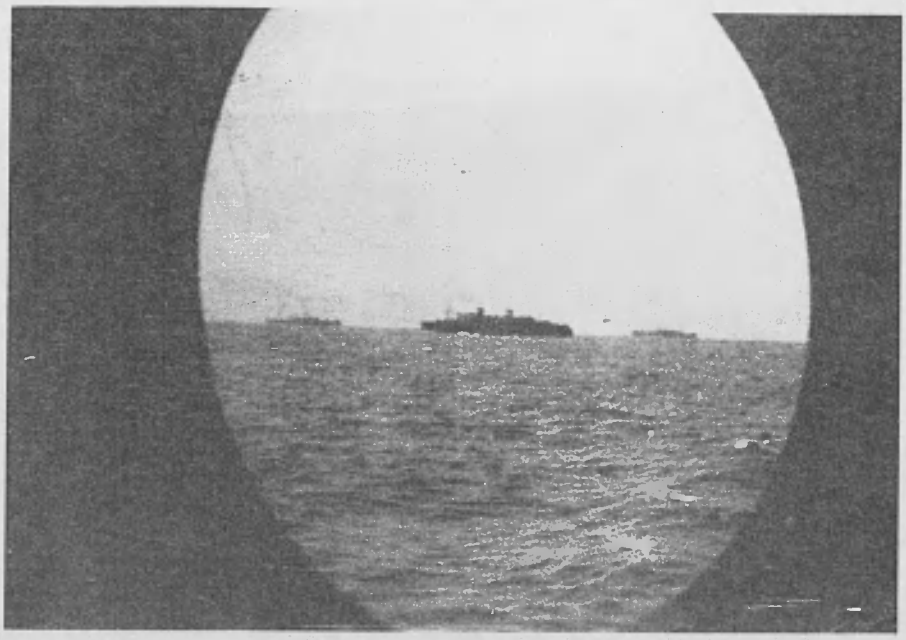
ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Croiseur léger français sortant du port de Tarente, photographié de l'"Empire Pride"(11 à 13 août 1944)



Croiseur lourd italien, escorté, sortant du port de Tarente (vu par un hublot de l'Empire Pride).

.../...

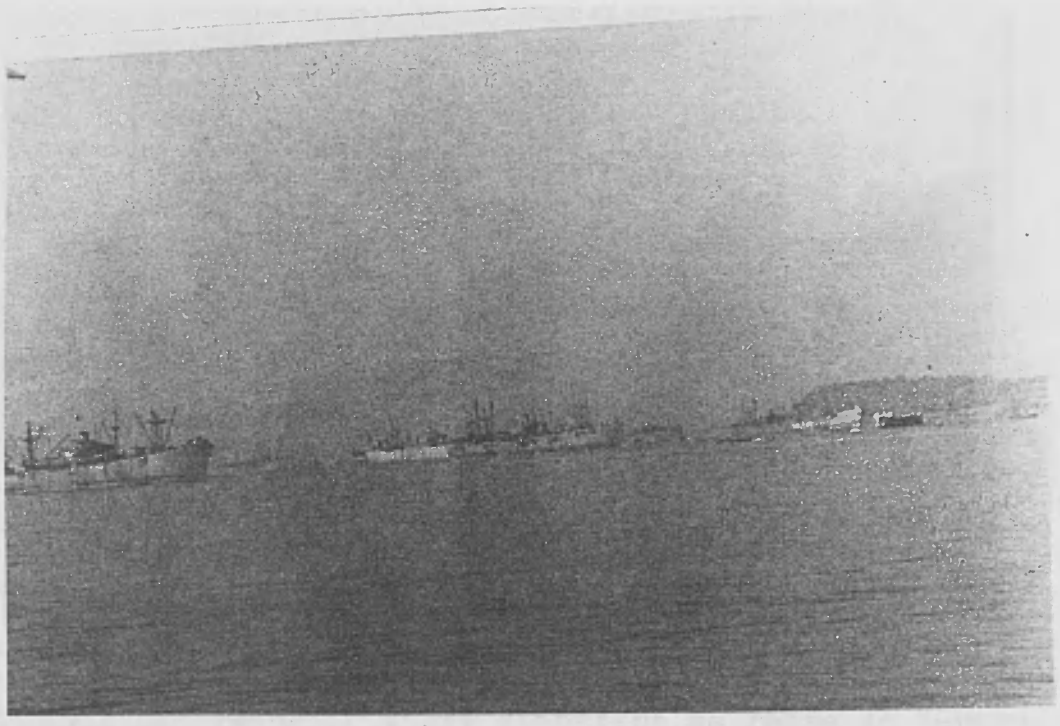


16 Août 44, vers 15h. : A trois heures de la côte française, le navire-amiral de mon convoi, le paquebot polonais Batory, (déjà cité dans ce récit en Juin 40, p. 29), portant à son mât avant un grand drapeau français frappé de la croix de Lorraine, dénotant la présence à bord de notre nouveau Commandant en Chef, le Général d'Armée de Lattre de Tassigny, commandant la toute nouvelle 1ère Armée française. A l'arrière-plan, autres paquebots transports de troupes de notre convoi. (Troisième et dernière photo J. Mx... Salauds de Napolitains qui m'ont vendu des films avariés !)

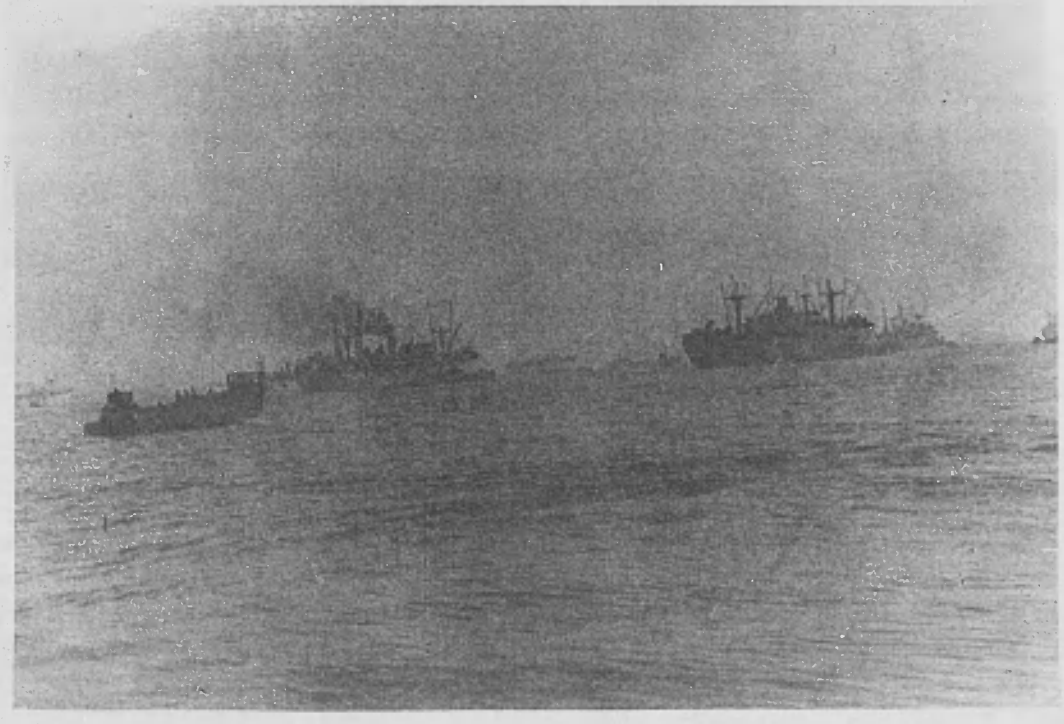
ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

En mer, convoi de cargos en route pour le débarquement (photo Jonas, 13 à 16 août 44).

DEBARQUEMENT DE PROVENCE (suite):

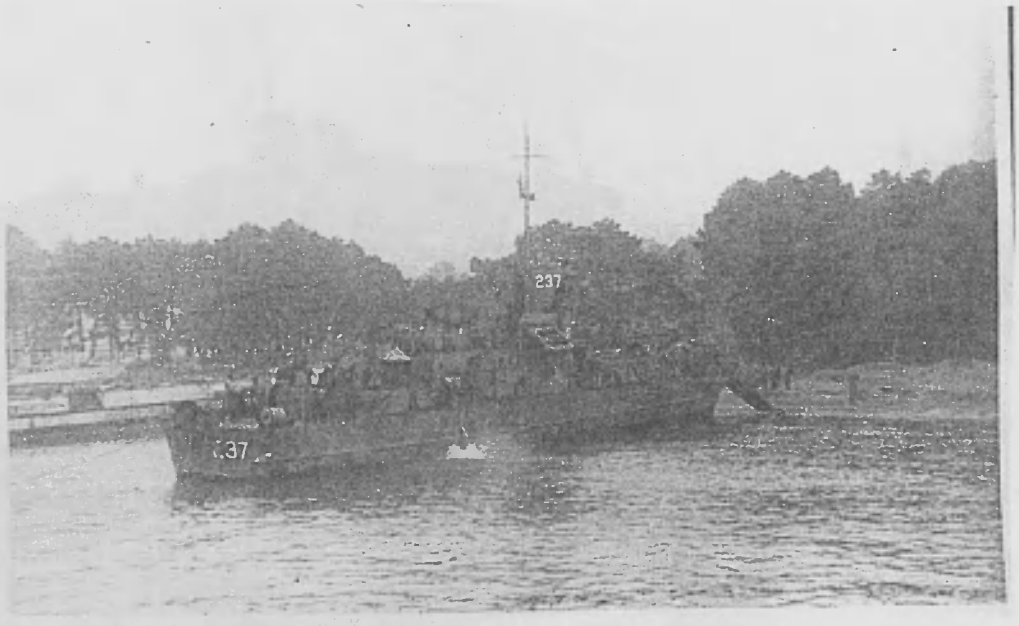


16-17 août 44: Cargos au mouillage devant Cavalaire; au premier plan, deux "Liberty Ships", cargos standard américains de 10.000 tonnes, conçus et fabriqués en masse dans les chantiers géants créés spécialement par l'industriel Kayser à cet effet, après 1941. (photo Jonas).



Les navires spéciaux de débarquement à fond plat "LST" déchargent sans relâche paquebots et (ici) cargos. (Photo Jonas).

DEBARQUEMENT DE PROVENCE (suite):



17 août 44: le "237" vient d'abattre sa rampe de débarquement sur la plage de Sylvabelle (partie Est de celle de Cavalaire) (Photo Jonas).

L' "U.S. 36" va s'échouer par l'avant à côté du "237"; le Service d'ordre de la plage vient prendre position. (Photo Jonas).

DEBARQUEMENT DE PROVENCE (suite):

Débarquement d'un élément du 2ème Groupe du 1er R.A.(noter les casques Free French solides au poste!) - (Photo Jonas)

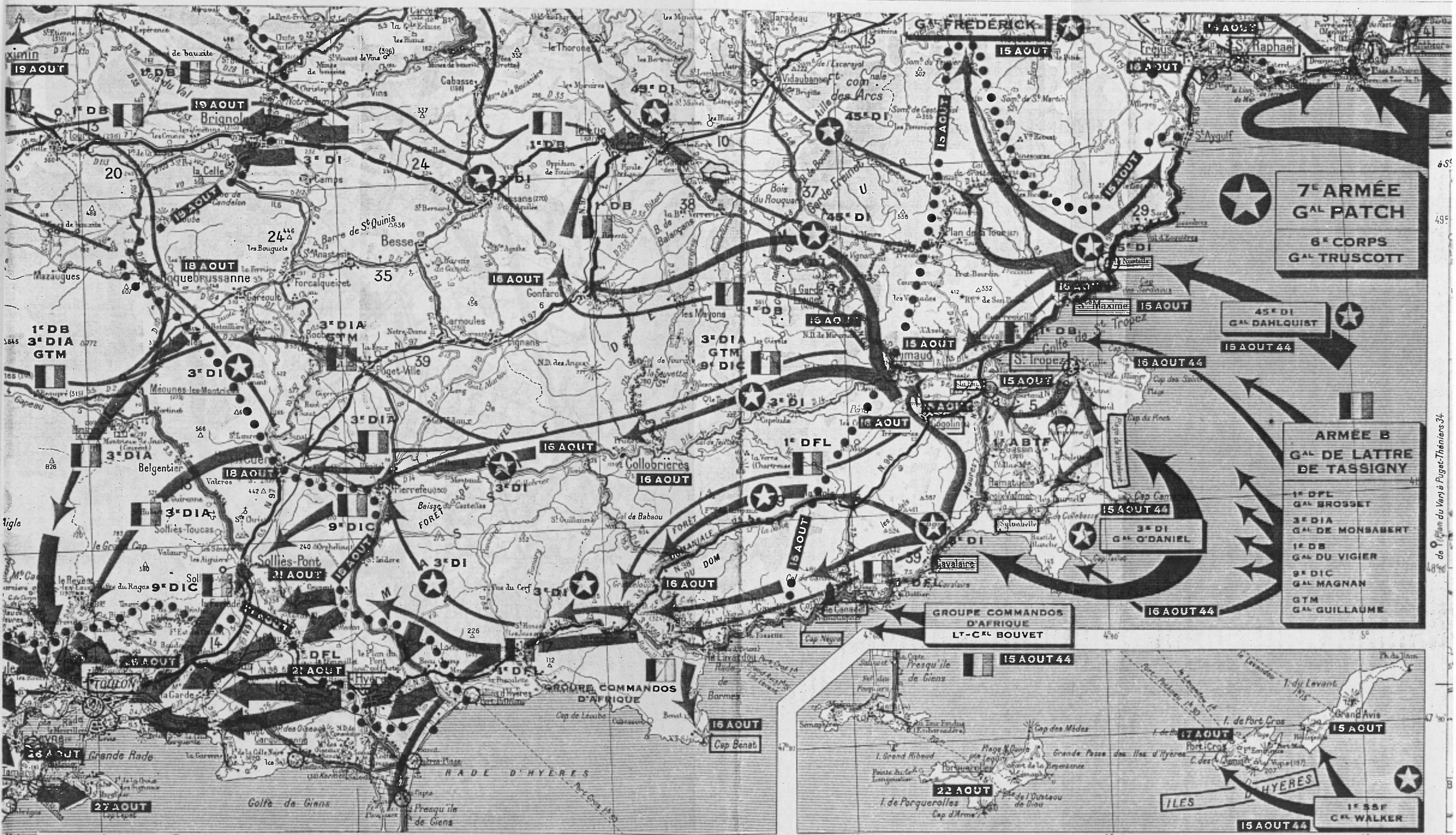
Au même endroit, débarquement de matériel (camion)
(Photo Jonas)

DEBARQUEMENT DE PROVENCE (suite):

-"Allons ! Un peu d'ordre là-dedans, nom de D... !"
(Photo Jonas)

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Sortie de plage, direction La Croix - Valmer.
(Photo Jonas)



CARTE MICHELIN DU DEBARQUEMENT DE PROVENCE DE 1944

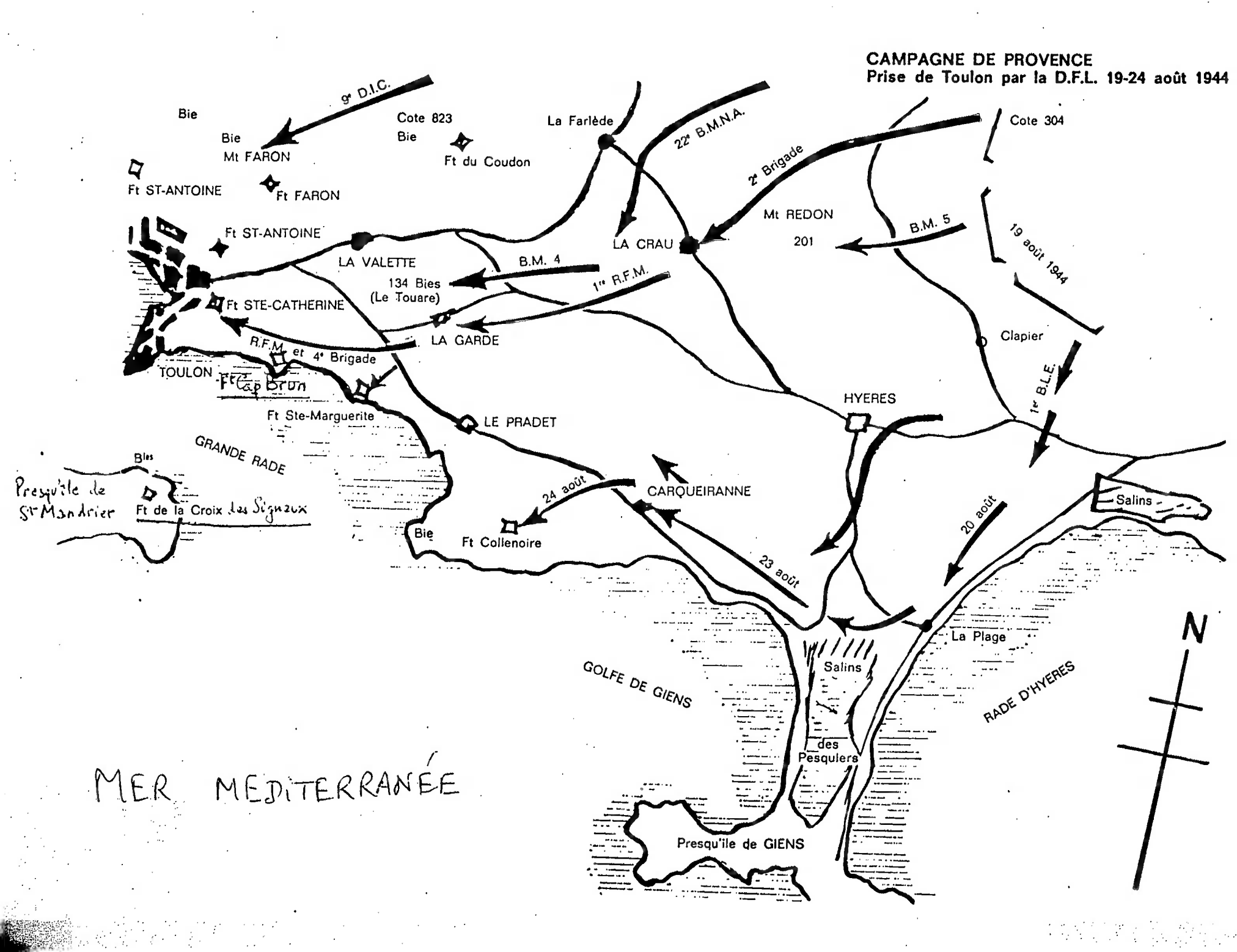
La difficile percée des défenses d'Hyères (20-21 Août 1944)

CAMPAGNE DE FRANCE 1944:

20-24 Août 44: Quelque part entre Bormes et La Garde; après une percée, la D.F.L. fonce sur l'objectif suivant, pendant que marchent vers nos arrières quelques-uns des 104.000 prisonniers qu'elle a faits en quatre ans. (Photo Jonas).

Août ou Septembre 44, quelque part sur notre chemin: Char lourd allemand "Mk. 6"-"Tigre" hors de combat. La présence d'un de nos Noirs limite la datation de cette photo à Septembre, alors que de Gaulle, dans ses Mémoires, situe la première apparition de ce type de char super-lourd à mi-décembre, moment de l'offensive allemande dans les Ardennes.

(Photo Jonas)


CAMPAGNE DE PROVENCE
Prise de Toulon par la D.F.L. 19-24 août 1944
9e D.I.C.
Bie
Bie
Mt FARON
Ft ST-ANTOINE
Ft FARON
Cote 823
Bie
Ft du Coudon
La Farlède
22e B.M.N.A.
2e Brigade
Cote 304
Mt REDON
201
B.M. 5
19 août 1944
Ft ST-ANTOINE
LA VALETTE
B.M. 4
134 Bies
(Le Touare)
1re R.F.M.
LA CRAU
Ft STE-CATHERINE
R.F.M. et 4e Brigade
LA GARDE
Clapier
1re B.L.E.
TOULON
Ft Cap Brun
Ft Ste-Marguerite
LE PRADET
HYERES
GRANDE RADE
Bies
Presqu'île de St Mandrier
Ft de la Croix des Signaux
24 août
CARQUEIRANNE
Salins
Bie
Ft Collenoire
20 août
23 août
La Plage
Salins
des Pesquiers
GOLFE DE GIENS
RADE D'HYERES
Presqu'île de GIENS
N
MER MEDITERRANÉE

Dès le 27, nous avons repris la route vers la Camargue, mais par l'intérieur, la route côtière n'étant pas partout nettoyée des Allemands. Nous sommes ainsi passés par Brignoles, dans un flot immense de véhicules, avons traversé Aix-en-Provence par les faubourgs, où j'ai noté : "Accueil nul ! Tous ces gens sont bien décevants". Enfin nous nous sommes arrêtés un peu au sud de Chateaurenard, à l'ouest de Salon, exactement à Mollégès, un petit village de Camargue aux grands platanes alignés, à l'ombre bienvenue, et où nous étions les premiers à arriver. Nous campions juste en dehors du village, qui petit à petit a réalisé, et s'est alors jeté dans une agitation réjouissante, organisant le plus endiablé des bals populaires.

Là Adjim Kounda a avisé, dans une revue allemande qui traînait par terre, un portrait de François 1er à cheval, et m'a demandé : "Ca n'est pas Jeanne d'Arc, ça, mon lieutenant ?", très fier de ses connaissances en Histoire de France. J'aurais bien voulu être aussi calé en histoire de son pays à lui ....

Nous apprenons que beaucoup de ponts ont sauté dans les environs, notamment celui de Cavaillon, un beau pont suspendu sur la Durance, pratiquement neuf en 1939. Je note les explications des gens de Mollégès :

"Eh ! peuchère ! les F.F.I. de Cavaillon avaient bien des mitraillettes, mais "ils ne les ont pas distribuées avant le départ des Allemands : avec ceux-là, "c'était dangereux, tiens !".

Comme Rougé et moi, un peu désoeuvrés, déambulons dans la rue principale, nous sommes abordés par un type bien mis, qui nous retient à déjeuner chez lui. Accepté! Nous nous retrouvons hors du village, dans un très joli "mas", à l'intérieur bourgeois : couvert soigné, bonne chère ... et apprenons par la suite que nous avons été faire valoir nos Croix de Lorraine chez un "attentiste" notoire, très mal vu dans le pays. Bon apprentissage, qui double une première expérience à deux, du côté de La Garde, où Rougé s'était même mis en colère, démontrant que Pétain méritait d'être fusillé... Nous ferons désormais plus attention à ne pas compromettre notre image ...

De Mollégès, nous gagnons Avignon par Châteaurenard, pour traverser le Rhône par un très rare pont de bateaux du Génie, et bivouaquer en vue de Remoulins[1] et du Pont du Gard, où les uns et les autres se rendent bien sûr en pélerinage ! Ce

(1) C'est là que j'ai reçu, sous un pli marqué "ON HIS MAJESTY's SERVICE", à mon adresse précise (Secteur Postal compris), avec les compliments de l'Intendant (Purser) de l'Empire Pride, on m'envoyait, intact, mon précieux portefeuille (cf page G.42), perdu dans un cataclysme digne d'un tremblement de terre, retrouvé donc, et posté, dans le court laps de temps avant que le paquebot reparte ailleurs!

pont là, au moins, est intact ! C'est toujours ça. Avant Châteaurenard, notre colonne est dépassée à toute allure par une voiture de tourisme surchargée (il n'y en avait presque aucune sur les routes) ; elle zigzague dangereusement et juste au moment où je la perdais de vue, elle s'écrase en contrebas de la route ; longue halte de la colonne, on repart lentement pour voir tous les occupants sévèrement blessés (fractures ouvertes des jambes etc ..), et attendant d'être évacués après premiers secours de nos ambulanciers.

C'est à Remoulins qu'a été prise la photo où Benoist me tient gentiment par les épaules. La mitrailleuse antiaérienne visible sur la photo a servi à raviver les capacités de tir de la troupe : on est allé tirer dans une carrière abandonnée, avec des balles traçantes. Impressionnant ....

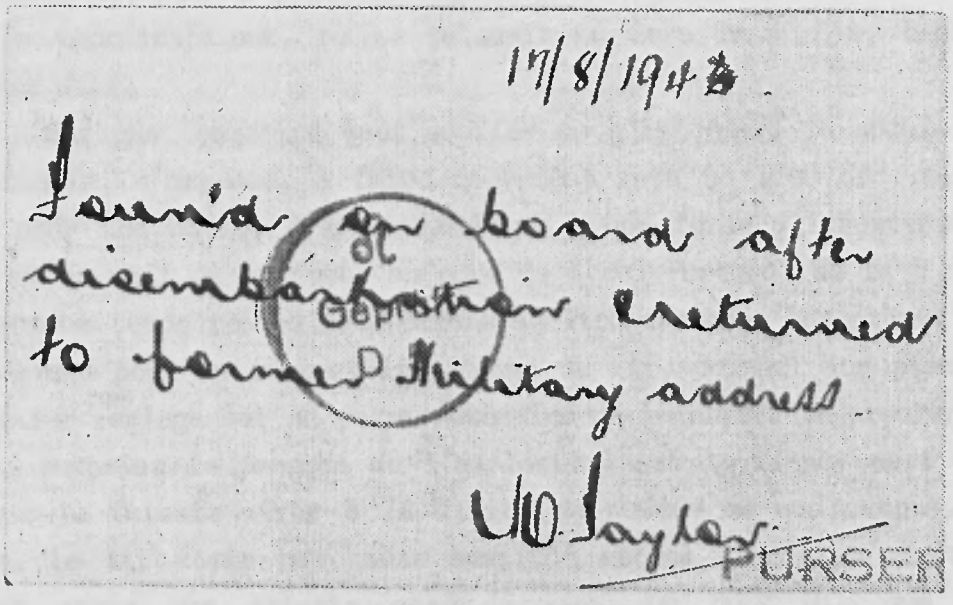
Puis nous avons entrepris une étape forcenée, sud-nord, à travers le Gard, L'Ardèche, le Puy de Dôme et la Loire, roulant sans cesse, de jour et de nuit, escaladant des hauteurs du Massif Central et replongeant dans des vallées transversales jusqu'à en être saouls et ne plus avoir les yeux ouverts. Ainsi nous avons passé Vals-les-Bains, Lamastre, Montfaucon, Le Chambon-sur-Lignon, Saint-Etienne, Montrond et l'Arbresle, pour arriver le 3, tôt le matin, à Charbonnières, à l'ouest de Lyon. Là, la batterie s'arrête en pleine zône urbaine. L'endroit est libéré, mais depuis peu. Les officiers sont logés dans une longue bâtisse sans étage, un préfabriqué en bois, qui a servi à la Gestapo, et où de grands portraits d'Hitler traînent encore par terre. J'en prends un en souvenir. Quel dommage de l'avoir égaré depuis !.

****

J'installe mon lit de camp dans une des vastes pièces, sans me douter que la période des nuits sous la tente, qui a commencé en Avril à Bône et dure sans interruption (autre que les passages maritimes), vient de prendre subitement fin. En effet nous n'aurons plus désormais que des cantonnements, divers, certes ! ... mais tous sous des toits.

Début Septembre, région d'Avignon:
Franchissement du Rhône sur un ponton mobile; la photo est apparemment prise sur la rive droite du fleuve, vu la position du char, au premier plan, qui vient de débarquer. (Photo Jonas)

Cne. Benoist (réconcilié) au centre, Margis-Chef Le Walter (à g.), et moi, début Septembre 44, probablement près de Remoulins.



La "carte de visite" de l'intendant de l'"Empire Pride" accompagnant mon étui à photos personnelles, retrouvé à bord après le débarquement, et transmis par la Poste aux Armées jusqu'au cantonnement de Remoulins. Le cachet est celui de la censure du camp de Limburg/Lahn (Janvier 45).

A Charbonnières règne une animation fébrile et on a presque du mal à assurer les communications complexes, permanentes, qui sont le système nerveux de notre grande machine de guerre. Car nous sommes environnés de tout le tissu urbain, dans la fièvre de cette libération encore toute neuve ; et la densité de la population, et de son mouvement partout autour de nous, est quelque chose d'inhabituel et somme toute handicapant !

Dans ce mouvement désordonné, je revois l'apparition soudaine, abracadabrante, d'une traction avant Citroën noire, avec à bord une équipe de F.T.P. (Francs Tireurs et Partisans, les rivaux communistes des F.F.I.) portant leurs brassards, avec un des leurs collé sur la face arrière de la voiture (qui était oblique, avec malle intégrée à la ligne de la carrosserie), jambes écartées reposant sur le pare-choc arrière, et cramponné à un fusil mitrailleur posé sur le toit, avec lequel il faisait corps.

Par ce contact inopiné, l'inutilité de cette comédie d'action guerrière, au milieu d'une commune aussi complètement libérée que toutes celles que nous avions déjà traversées, fut ma première impression des F.T.P., avant même de bien savoir ce qu'ils représentaient, ou ce qu'avait pu être leur rôle, dans la Résistance proprement dite.

Je n'eus pas longtemps pour méditer ou m'informer. On appelait par radio la 5ème batterie, d'urgence, à faire mouvement vers un lieu découvert (j'ai oublié lequel) pour une action d'appui immédiat à une force d'infanterie sur les Monts Verdun, qu'on voit de partout, au nord de Lyon. Personne de la 5 n'avait perdu la main. Dans un temps record nous étions au lieu désigné, les pièces en direction et moi, redevenu pour un instant lieutenant de tir, donnant aux pièces les éléments d'un premier réglage sur un point déterminé de la carte. Le premier coup parti, je vis avec surprise le panache de l'explosion, sur le flanc ouest du Mont Verdun, alors que je faisais tirer à la limite de portée de nos canons, vers 11 km de distance. Le tir était bon, mais aussitôt arriva l'ordre d'arrêter : "Halte au Feu", et après une attente assez longue, on nous dit que l'action était décommandée, les Allemands ayant déjà décroché. Ce fut le seul coup de canon tiré par la 1ère Armée à Lyon, à ma connaissance. Nous rentrons à Charbonnières où j'ai le temps de reprendre mes notes :

"Impressions contradictoires sur les F.F.I., dont les plus méritants sont sans doute ceux qui se montrent le moins, les autres formant une belle bande de braillards, qui font à peine attention à nous quand nous arrivons et qui sont sans doute responsables des innombrables gaffes dans la conduite de la Résistance, qui ont mené à d'innombrables représailles dont les civils font bien ressortir leur ressentiment ... Ce con de Pétain a encore son portrait dans de nombreux endroits, où on va l'arracher au passage. La nouvelle de sa mise en accusation me cause une joie sans mélange."

"Toutes les nouvelles de l'intérieur se présentent d'ailleurs comme des caricatures sorties en 1941 du cerveau d'un détraqué, de sorte que je ne peux ouvrir un journal sans rigoler.

Exemple : "Le Général de Gaulle, après sa tournée d'inspection dans le Nord, est rentré ce matin à l'Hôtel Matignon où il a été reçu par l'assemblée des ministres, etc .."

(Pour bien apprécier, il faut se souvenir - c'est difficile - que des centaines de milliers d'Allemands étaient encore en train de s'enfuir du Sud Ouest de la France et que la jonction entre les territoires du Sud-Est libéré et ceux du Nord-Ouest n'était encore absolument pas faite. Il s'en fallait de plusieurs jours, et - malheureusement - de milliers de tonnes d'essence pour l'ensemble des Armées du Sud!).

Le 5 septembre, la 1ère DFL effectue un solennel défilé triomphal dans Lyon; partis de la rive droite de la Saône au niveau de la gare de Perrache, nous progressons par la rue Victor Hugo, la place Bellecour, la rue de la République et les Terreaux, où notre général Brosset, toujours en short, toujours bouillant, a franchi en jeep le haut perron de la Préfecture dès l'avant-veille, et nous regarde aujourd'hui défiler devant lui et devant les nouvelles autorités civiles, tout fraîchement mises en place.

Dans ma batterie, Benoist est en tête dans sa jeep, où flotte l'étendard de la batterie, qu'il a dessiné et fait exécuter à Naples . Superbe, il reprend les motifs de l'insigne du régiment dans de belles soieries noires et blanches. Je suis sur le siège avant droit du véhicule suivant, avec, entre mon chauffeur et moi, le père Dagorn, l'aumônier du 2ème Groupe, invité spécialement, et qui photographie juste à côté de moi. Ainsi vous pourrez voir ce que je voyais durant ce défilé, bien mémorable, par lequel j'ai fêté mes vingt trois ans.

Après le défilé, j'ai quartier libre, j'ai dû demander à pouvoir rester en ville pour courir rue Bugeaud voir ce qui s'y passait, ce qu'étaient devenues mes cousines Grumbach, et ce qu'elles savaient des autres familles parentes demeurées en France .. Mais j'ai trouvé porte close ... et c'est bien par hasard que je suis tombé, sur le quai Sarrail, en face même de la rue Bugeaud, sur l'odieux M. Holtzel, le voisin dénonciateur du premier étage, qui m'avait causé de si mauvais moments au début de novembre 1942.

Il était là comme tous les badauds, et ne m'a d'abord pas reconnu. Mais je me suis planté devant lui, avec tout mon attirail de sous-lieutenant "new-look" : Croix de Lorraine, fourragère de la Croix de Guerre et autres insignes du régiment, et je crois que je devais être assez pâle, à cet instant-là.

Reconnu ou pas, je lui ai dit d'un trait qui j'étais et pourquoi je me souvenais de lui. Peut-être qu'il n'y avait guère pensé depuis, mais mon assurance et mon ton l'ont fait changer de couleur. Dans le climat de ces jours-là, il était potentiellement à ma merci. Mais je n'avais rien d'un fusilleur, j'avais bien mon compte à lui dire ce que je pensais de lui et je pense que rien n'y a manqué. Il a dû avoir la plus belle peur de sa vie.

Bien sûr, le bon sens me disait déjà que je n'avais aucune charge réelle contre lui. Mon seul témoin, Jean-François Mantoux, Dieu sait où il était .. et puis, une dénonciation, même démontrée, et qui n'a pas été suivie d'effets graves ... (la perquisition sur Bugeaud n'en avait pas eu, et comment prouver qu'elle venait bien de son action ?) ... Je ne regrette pas d'avoir laissé tomber.

****

Il faisait si beau et on avait si envie d'être heureux que j'ai été moi-même soulagé de lui tourner le dos pour continuer ma promenade. Les bords du Rhône étaient impressionnants, car presque tous les ponts avaient été détruits par les Allemands, comme du reste sur tout le cours du fleuve jusqu'à la mer.

La "passerelle du collège", en face de la rue Bugeaud, était parmi les ponts effondrés et seul l'antique pont à piles de la Guillotière, assez en aval, subsistait; l'Armée y contrôlait sévèrement une énorme circulation.

J'ai continué ma virée (j'avais pris une jeep), avec Faman Diaora ; Nous sommes allés jusqu'au fond de Villeurbanne ; je voulais revoir ce "bâtiment Jeanne d'Arc" où tant de souvenirs flottaient, surtout les derniers, ceux de décembre 42. Mais on l'avait transformé en hôpital militaire, et je n'ai pu faire qu'un pélerinage sommaire.

In extremis, j'ai retrouvé notre bonne Madame Boucat, la fidèle et amicale femme de ménage de notre période familiale rue Bugeaud : "toujours charmante, et très grande dame" (Comment ai-je pu écrire cela ? Elle était l'humilité faite femme ...).

Le 6, j'ai refait ma seconde virée, cette fois avec Rougé ; nous avons retrouvé deux camarades de promotion restés en France, Héraud et de Royer-Dupré, et j'ai noté "complètement anéantis par l'X, et atones".

Je n'ai guère souvenir des quelques jours suivants. Nous savions que ce n'était qu'une pause et faisions le nécessaire, avec nos sous-officiers pour maintenir le tonus et le moral des hommes, malgré cette inaction inhabituelle.

Un évènement pourtant : le haut commandement donne ordre à l'artillerie vers le 9, de faire une reconnaissance jusqu'aux premières lignes, loin au nord, pour préluder à un futur mouvement rapide de toute la Division.

Je suis désigné avec le commandant Jonas, Rougé et le lieutenant Hérenger (1), pour représenter le 2ème Groupe. Comme toute la Division est clouée par manque de ravitaillement en essence, nous avons ordre de faire le plein des jeeps de cette expédition en prélevant sur les réservoirs de nos camions.

Le 10 nous faisons, à une dizaine de jeeps marchant vite et en colonne serrée, une route directe jusqu'au delà de Nuits-Saint-Georges, peu au sud de Dijon. Là nous rejoignons les "tanks-destroyers" (chars chasseurs de chars) d'une division amie, découvrant à la dernière seconde (c'est la 2ème fois pour moi !) que nous allons arriver dans les bras des Allemands. Pendant que Jonas et les autres commandants vont aux renseignements et se concertent, nous voyons à deux kilomètres au plus d'énormes explosions : c'est au triage SNCF de Perrigny, juste au sud de Dijon, que les Allemands sont en train de faire sauter des installations ...

(1)Hérenger est représenté en tête de la colonne à pied qui quitte le port de Naples sur une photo du chapître "Italie".

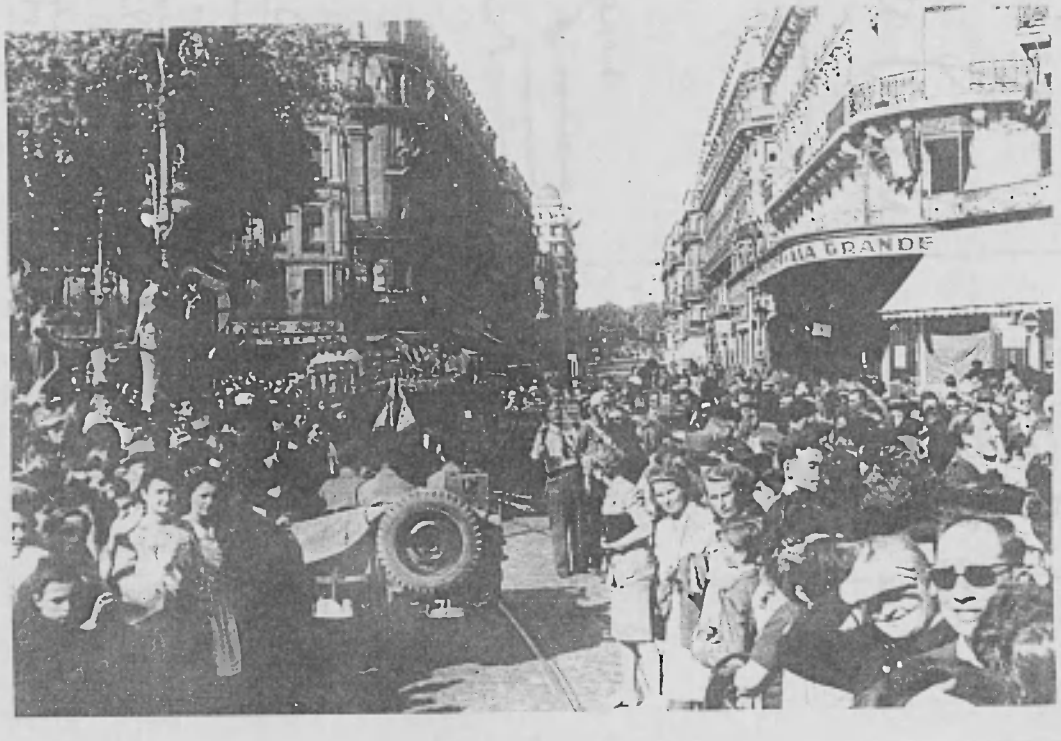
5 SEPTEMBRE 1944:

DEFILE DE LA LIBERATION DE LYON:

Ces photos ont été prises par le R.P. Dagorn, aumônier du 2ème Groupe, assis sur la banquette avant de mon Dodge 3/4 de tonne entre le Brigadier Goudon, chauffeur, et moi; nous marchions en 2ème position dans le défilé de notre 5ème batterie; devant nous la jeep de commandement du Cne Benoist, assis à droite(devant le poste de radio); la jeep était conduite par le Brigadier Othon Weber; sur la banquette arrière, le canonnier André Ghilès, tenant le fanion noir et blanc de la batterie, dessiné par Benoist et exécuté (brodé sur soie) à Naples, qui était déployé pour la première fois.

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Probablement Place Carnot, avant de gagner la rue Auguste Comte, ou Victor Hugo, en direction de la place Bellecour (photo suivante, au moment de virer vers la pl. des Jacobins)



Madame, Je dois Vous annoncer pour ce soir la visite de Votre ancien locataire qui prenait part à la revue cette après midi —

Une personne ds la foule à qui il a demandé de vs prévenir

E 35 — 8 = 69

Mme Grumbach

5 Septembre 1944, 19h50

Je vous embrasse

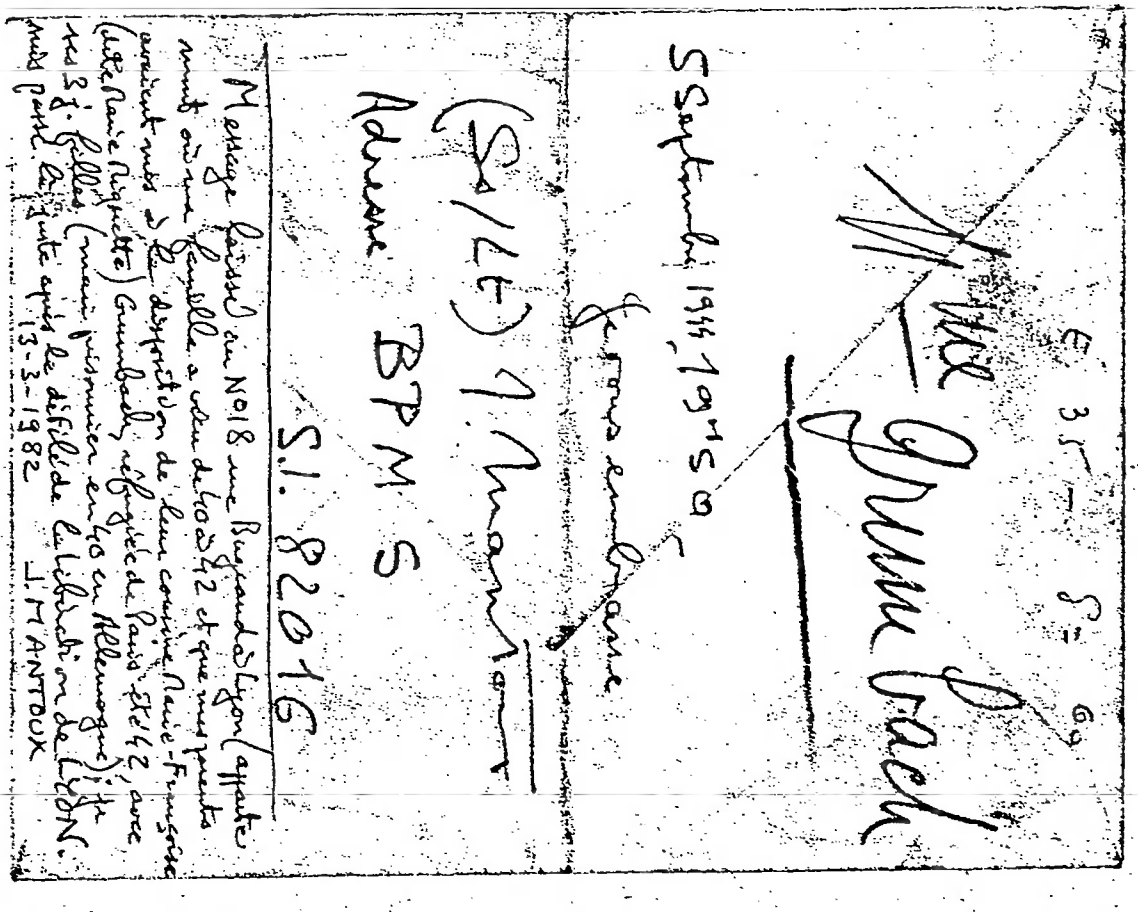
(Ss/Lt) J. Mantoux

Adresse BPM 5

S.I. 82016

Message laissé au No 18 rue Bugeaud à Lyon (appartement où ma famille a vécu de 40 à 42 et que mes parents avaient mis à la disposition de leur cousine Marie-Françoise (dite Marie Miquette) Grumbach, réfugiée de Paris été 42, avec ses 3 j. filles (mais prisonnier en 40 en Allemagne); je suis passé la juste après le défilé de la libération de LYON.

13-3-1982 J. MANTOUX



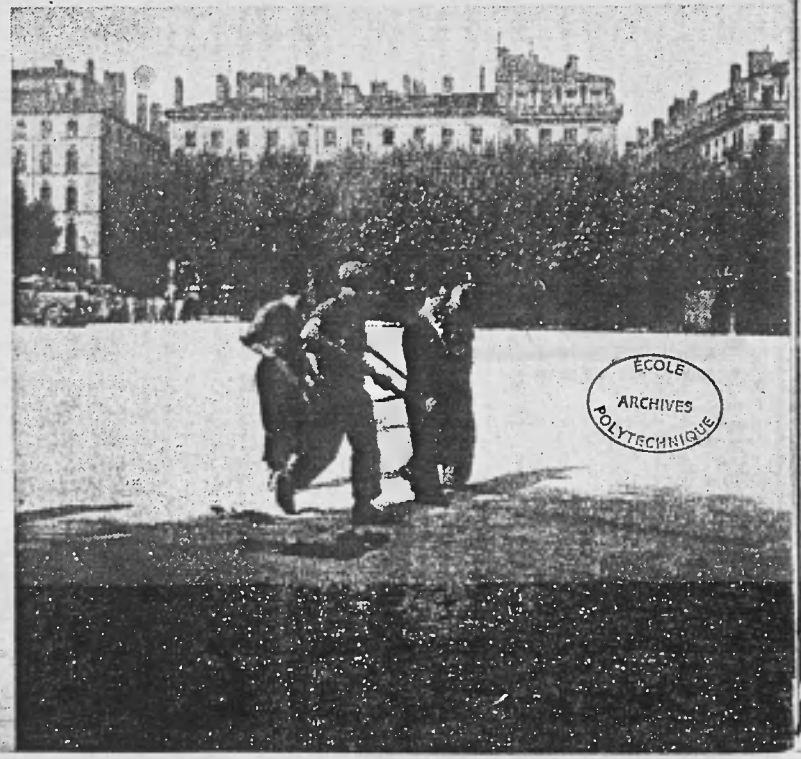
MESSAGE REMIS DE MA PART LE 5 Septembre 1944 sur le palier du 5e étage au 18, rue BUGEAUD, à LYON (Suzanne Grumbach venait d'être libérée du camp de Drancy, les autres s'étaient cachées hors de Lyon).

LA CHASSE AUX AMIS DES NAZIS

dans Lyon libérée: F.F.I., police, et populace...

Pourquoi faut-il que d'aussi lumineuses journées aient été assombries par l'action de quelques traîtres qui, non contents d'avoir eu sous l'occupation une attitude pro-nazie, ont tenu à se montrer plus « boches » que les Allemands en mitraillant ceux des nôtres qui luttaient contre l'envahisseur ?

Pourchassés, ils furent arrêtés l'un après l'autre, ainsi que des Allemands qui, en civil, continuaient à faire le coup de feu.



ÉCOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

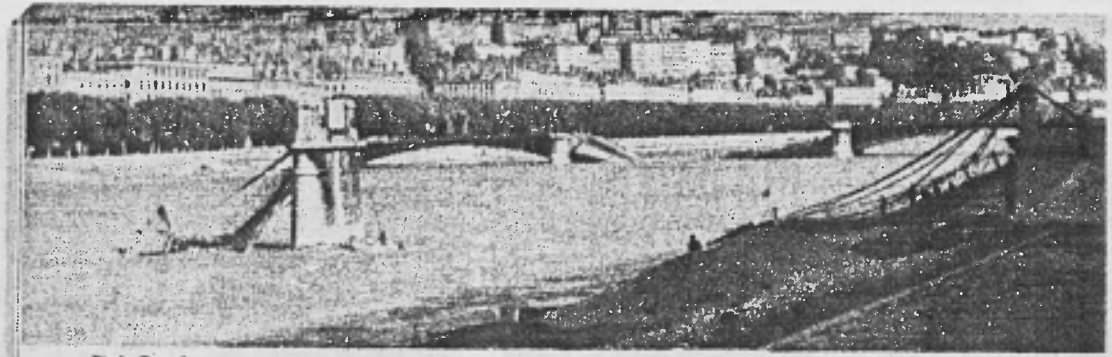


Photo Rougé

PASSERELLE DU COLLEGE ET LE PONT MORAND

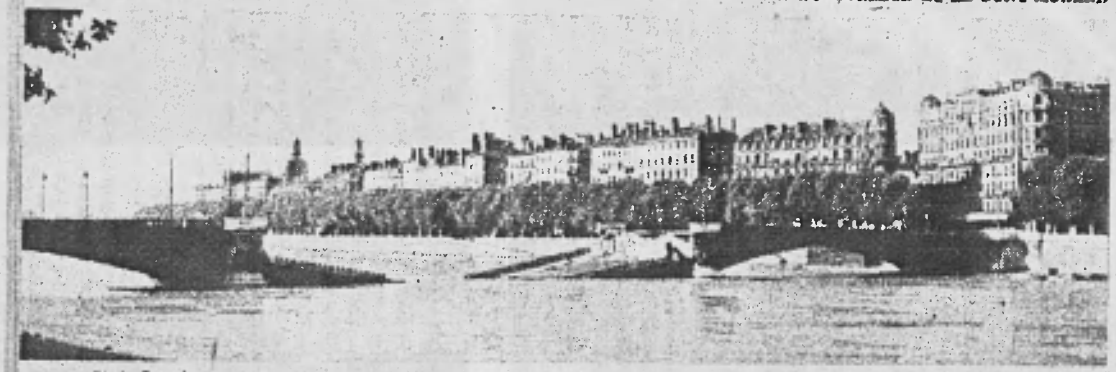
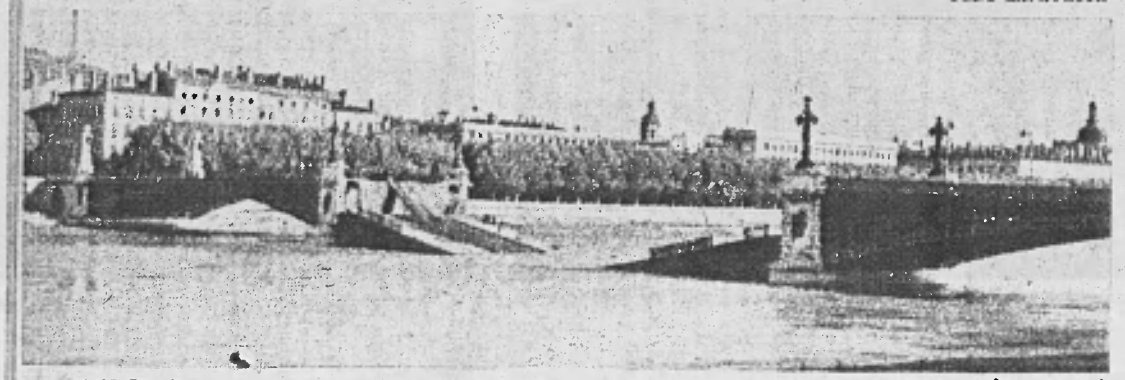


Photo Rougé

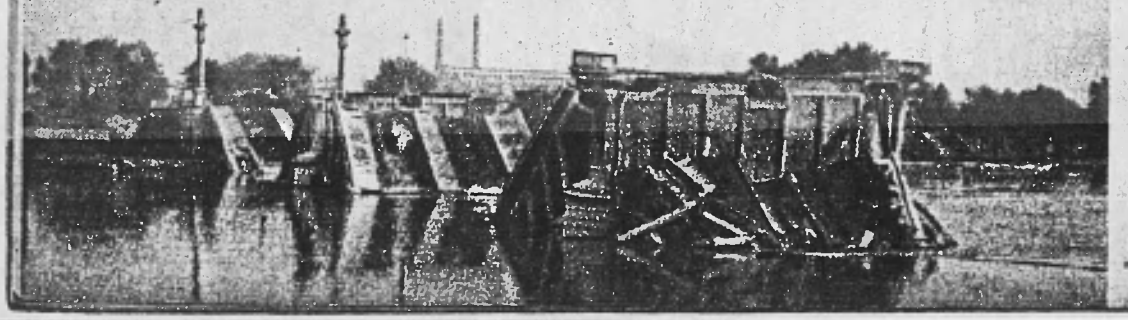
PONT LAFAYETTE



Photos Rougé

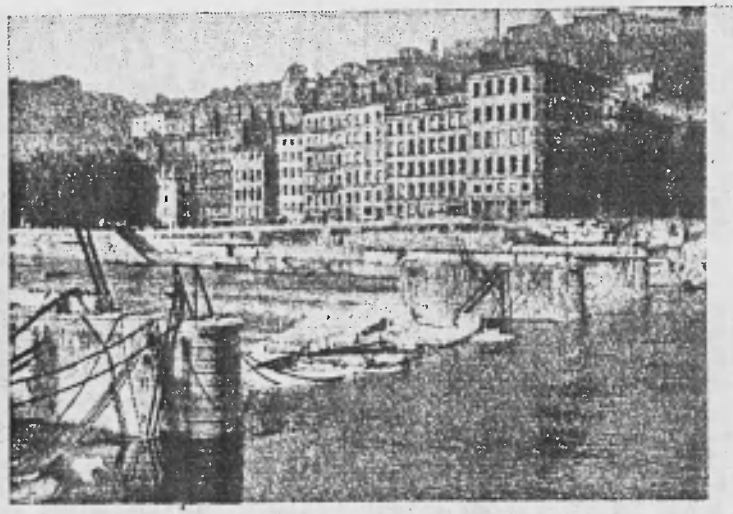
PONT DE L'UNIVERSITÉ

PONT PASTEUR

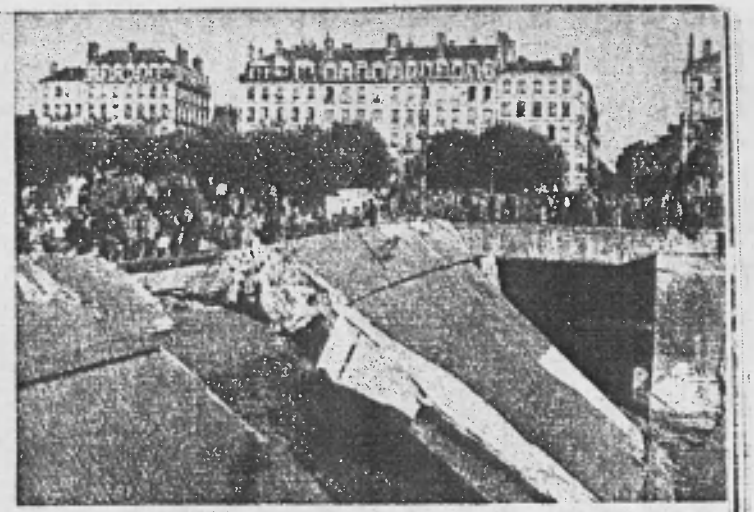


Les ponts de Lyon détruits par l'ennemi (I)

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

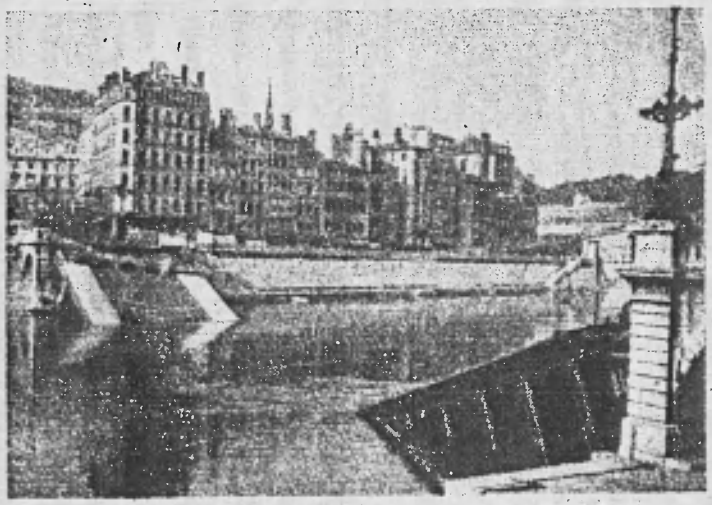


PONT TILSITT



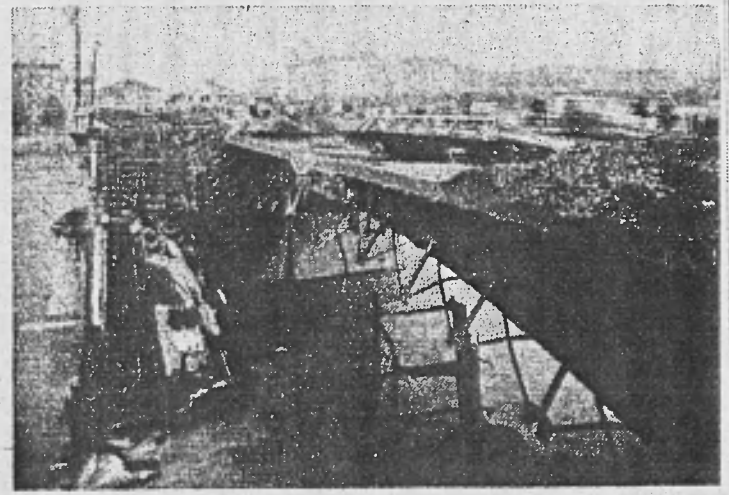
PONT WILSON

Photos Rougé



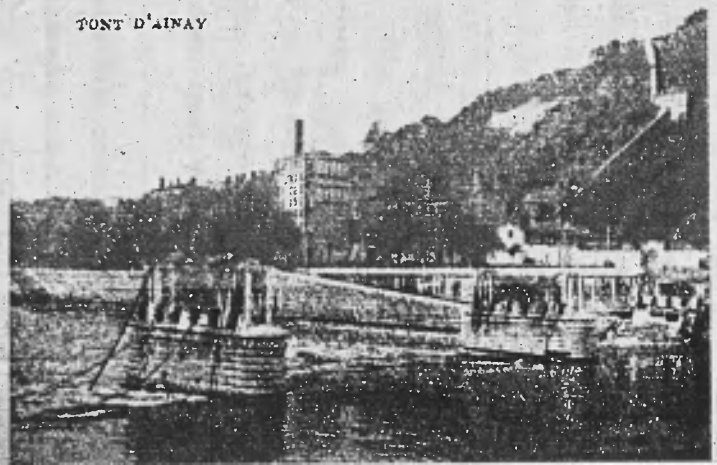
PONT LA FEUILLÉE

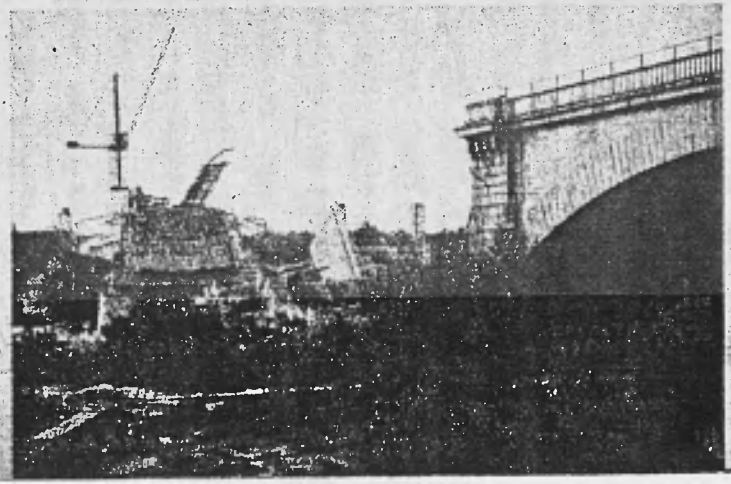
Photos Cadon



PONTS DU CHEMIN DE FER : DE PÉRRACHE ET DE SAINT-CLAIR

PONT D'AINAY





Les ponts de Lyon détruits par l'ennemi (II)

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Nous prenons le chemin du retour, mais à la traversée de Nuits-Saint-Georges on nous fait littéralement barrage. Le village fête sa libération et on insiste absolument pour nous retenir au banquet préparé à la mairie. Hésitation ... on accepte ... Suit un banquet bourguignon à tout casser, avec déluge de vin de premier ordre -bien sûr - le tout suivi d'un bal forcené, accordéon et tout. Toutes les Nuits-Saint-Georgeaises sont sur nous et nous tournoyons bon gré mal gré au milieu d'une allégresse surchauffée. Vers minuit, il faut quand même songer à terminer notre mission. Nous rembarquons les derniers dans notre jeep et c'est Hérenger qui conduit, je suis à la place du mort et Rougé derrière. Nuit noire, - l'air de la nuit commence à nous dégriser mais il y a des tas de virages traîtreux, d'autant que l'on roule (zone de l'avant oblige) avec simplement des feux de position, limités à d'étroites fentes. Voilà qu'on rencontre un convoi montant vers le front (on entend les véhicules venir plus qu'on ne les voit) ; et soudain, ayant pris un virage trop à gauche, Hérenger accroche un camion "3/4 de tonne Dodge" à 20 ou 30 à l'heure. Boum ! je suis éjecté, perds mon casque et tombe sur la tête, pour me retrouver avec une bonne entaille au sommet du crâne, et ça saigne. Suite classique, embouteillage, secours, soins, premier pansement, je n'ai pas perdu conscience et je peux continuer, les autres sont heureusement indemnes ; la jeep, elle a reçu un choc dans le train avant, elle n'avance plus qu'au pas en faisant "Vi ! Vi ! Vi !" à chaque tour de roue. De plus, elle ne veut plus braquer qu'à gauche. Ca ne facilite pas les choses. Heureusement ça ne s'aggrave pas et comme la route est redevenue déserte, quand se présente un virage à droite, on fait marche avant en ligne droite et marche arrière en braquant à gauche, autant de fois qu'il faut. Au bout de quatre heures environ nous arrivons à la côte plongeant sur Châlon-sur-Saône, où nous découvrons un hospice de religieuses transformé en hôpital militaire ; malgré l'heure très matinale, on nous ouvre et je suis pansé et même suturé proprement ... sans anesthésie ; bravoure militaire oblige. En fait c'est peu de chose, et quand nous arrivons finalement à Lyon (dans quel véhicule ? je ne sais plus) je me considère comme complètement valide.

Non sans effet car je suis immédiatement repris pour une nouvelle mission !

La Division doit aller chercher elle-même sur la côte l'essence sans laquelle elle demeure clouée. On utilisera tout ce qui reste d'essence pour en approvision-

ner un nombre maximum de nos camions, de manière qu'ils puissent atteindre le port de Martigues. Les camions doivent partir demain 12 septembre à l'aube, et un certain nombre de jeunes officiers sont requis pour diriger des groupes de ces camions ; aider à réguler l'allure et parer aux incidents de route. Je me vois affecter une colonne de cinquante cinq camions GMC, ces camions à tous usages, à deux essieux arrière, qui sont les véhicules de base de toute l'armée. Je démarre en jeep avec Adjim Kounda, nous nous relaierons au volant.

L'ensemble du convoi comporte je ne sais combien de colonnes semblables. La marche en convoi de longues files de véhicules est toujours un problème. Pour en donner une idée, le véhicule de tête croit marcher toujours à la même allure sage, et le véhicule de queue a toujours l'impression de marcher deux fois plus vite ! C'est l'effet des difficultés à garder des distances exactes, même quand la route est libre : a fortiori quand elle ne l'est pas ; le moindre à-coup en tête se traduit par des phénomènes d'accordéon. L'ennui commence quand des coups de frein subits occasionnent des chocs entre véhicules qui se suivent.

Notre batterie au complet représentait une quinzaine de véhicules, ici, j'en dirige plus du triple. Nous sommes guidés, de place en place, par nos éternels "gendarmes" de la Circulation routière, reconnaissables à leurs casques blancs.

Nous descendons d'abord par la rive droite du Rhône, voyant de temps à autre un pont détruit. Au niveau de La Voulte, nous sommes dirigés vers un pont de chemin de fer intact, dont le Génie a expédié les rails par dessus bord à coups de bulldozers. Sous la surveillance sévère de M.P. américains, les convois s'y engagent au pas, sur une chaussée de fortune, déjà défoncée par les passages incessants. Il y a sens unique alterné et donc de longues attentes. La traversée est sans risque réel, mais néanmoins un peu impressionnante. Encore suis-je en jeep, le véhicule le plus étroit et maniable. De l'autre côté, c'est la Nationale 7, avec, dès le passage de la Drôme, tout proche, un pont du Génie, et d'autres plus loin. Entre Valence et Montélimar, il y a tout le long de la route les restes foudroyés d'énormes convois allemands ; ils ont été certainement détruits par des attaques aériennes à basse altitude d'une aviation alliée toute puissante.

"Odeur de charogne (sur un long parcours, et la chaleur aidant) ; chaos inouï "à un endroit, six ou huit canons antichars culbutés en tas : compté vingt canons de "88 mm en une demi-heure ; vu trois canons lourds sur voie ferrée" (immobilisés entre de petits ponts qu'on a fait sauter ; action trop précise pour venir de bombardements aériens ; alors ? la Résistance sans doute).

"A Cavaillon on passe sur le tablier du beau pont suspendu, qui s'est affaissé "presque intact dans la Durance".

Dans la banlieue de Marseille nous obliquons à droite et gagnons Martigues où nous arrivons tard dans l'après-midi, empoignés par un service d'ordre strict. A la queue leu leu nous arrivons, avec de nombreux arrêts, jusqu'à notre point de chargement, sur les quais.

Le chargement se fait de nuit. Ce sont des tirailleurs indochinois, en uniforme français de 39-40, qui manutentionnent les "jerricans" qui nous attendent en entassements géants. Sur chaque GMC de 2 tonnes et demie de charge utile on charge 4 tonnes de ces bidons de 20 litres. Je reste à surveiller et compter mes camions, courant de l'un à l'autre sans un instant de repos, regardant au passage le décor : le pont tournant sauté et effondré, des cargos coulés et des paquebots incendiés. A 23 heures, mon convoi est prêt à repartir ; on me fait signer un papier, j'ai donné décharge pour 220 tonnes d'essence. Nous repartons dès 5 heures du matin par le même chemin, sans avoir rien mangé depuis notre départ de Lyon, et nous roulons sans trêve, la route devant être libérée à tout prix pour les suivants. J'ai promis d'aller rechercher un permissionnaire à Marseille, à la suite de quoi pour retrouver ma place en tête de ma fraction de convoi je dois doubler d'innombrables camions chargés à bloc, qui roulent au milieu de la chaussée ; exercice rendu plus aléatoire par l'effet de la poussière granuleuse en suspension dans l'air humide et qui provient du passage incessant de chars et autres véhicules chenillés.

Avant Donzère, ma jeep tombe en panne (boite de vitesses). Je fais demander une dépanneuse que j'attends quatre heures durant sur le bord de la route, - cette fois mon convoi s'en est allé sans moi, mais il ne risquait pas de se perdre ...

La dépanneuse ... aggrave ma panne, et me laisse avec l'usage d'une seule vitesse, la première démultipliée (celle qui sert en tous terrains difficile) avec

une vitesse maxima de 10 à 15 kilomètres heure. Au même moment je remarque une femme aux cheveux blancs (soixante cinq ans au moins) qui essaie vainement de faire du stop en sens inverse : elle vient de Grenoble et voudrait rallier Marseille. Pour lui trouver preneur, je me poste sur la chaussée avec mon révolver bien visible à la ceinture. Résultat instantané. Puis je repars, moitié remorqué par la dépanneuse et moitié au moteur, arrivant à Charbonnières à une heure du matin le 14, pour découvrir que le régiment est parti dans la soirée !!! avec la bonne essence retrouvée. Il reste un petit détachement d'arrière-garde qui me renseigne, et après quelques heures de sommeil j'arrive à rejoindre à Gevrey-Chambertin, le dernier village entre Nuits Saint Georges aux doux souvenirs, et Dijon.

Benoist est également manquant à mon arrivée. L'adjudant Briquet vient vers moi: "Mon lieutenant, j'ai deux billets de logement ; pour le capitaine et pour vous ; il y en a un pour chez une veuve, qui fait du vin ; l'autre est chez un "fabricant de confitures".

J'ignorais tout du vin, au point de ne pas savoir ce que c'était que Gevrey-Chambertin, dans le palmarès viticole français !! Je dois en faire ici le triste aveu. Je choisis d'emblée le confiturier, car j'étais, par contre, d'une gourmandise coupable. Quand Benoist a su que j'avais dédaigné la veuve, il en a fait (et pas seul) des gorges chaudes.

****

Nous avons dû passer deux ou trois nuits dans ce cantonnement. L'expérience était nouvelle, en fait mauvaise pour la cohésion de l'unité. Benoist était chouchouté chez sa veuve, moi chez mes confituriers (M et Mme Rousseau), d'où je ne sortais qu'après un petit déjeuner du temps de paix ... avec confiture, et sucre, naturellement. La contrepartie était qu'on pouvait pour la première fois parler vraiment avec les gens. En Italie, nous campions toujours en pleins champs et si occasionnellement un paysan venait voir ce qui se passait, c'était quelques mots insignifiants qui passaient d'un côté à l'autre (en italien ....).

Les Allemands se défendaient indifféremment en rase campagne ou dans les localités et nous étions venus à tirer indifféremment sur tout objectif désigné, avec le seul souci de l'efficacité.

La campagne de Toulon, violente et courte, ne nous avait pas donné le temps de prendre assez conscience du profond changement du cadre de notre combat.

C'était contre les mêmes Allemands. Mais en Italie, nous nous sentions non seulement étrangers, mais par moments en territoire hostile. L'Italie ne nous avait-elle pas déclaré la guerre traîtreusement le 10 Juin 40, nous attaquant bassement "dans le dos" quand les Allemands achevaient déjà de nous écraser de face ? Son aviation n'avait-elle pas bombardé et mitraillé lâchement nos populations civiles déjà en pleine panique sur les routes du centre et du sud de la France, y faisant des milliers de victimes ? Notre propre 1ère DFL n'avait-elle pas participé à l'écrasement des années italiennes en Erythrée et en Cyrénaïque, y faisant des milliers de prisonniers ?

La gentillesse des Italiens dans les campagnes et dans les villes, n'arrivait pas à nous séduire ; elle nous paraissait toujours de circonstance, et nous gardions une grande dureté devant le spectacle des villages en ruines que nous avions contribué à ravager.

Toulon et les villages de la côte avaient été libérés sans guère de dommages ; les Allemands avaient tenu de nombreux forts - les uns construits par eux en vue de notre débarquement, d'autres appartenant aux anciennes défenses françaises de notre grand port militaire. C'est là que nous avions eu nos plus grosses pertes, mais la population civile avait été épargnée par la rapidité de l'avance.

Maintenant tout devenait différent. Notre front allait se ressouder avec celui venant de Normandie en un seul grand front ressemblant à celui de 1914-18. L'automne approchait, et avec l'automne, la pluie, la boue. Comment ferait-on désormais si les Allemands défendaient le terrain pied à pied sur ce front unique et raccourci ?

****

La 1ère DFL reprit sa marche vers le nord-est, une longue étape de Dijon à Besançon, de là à Montbozon et en direction de Villersexel, relevant des troupes Américaines, montées de Provence par Grenoble et le Jura. Sur notre droite, les Divisions marocaines engagées en Italie prenaient, elles aussi, la relève jusqu'à la frontière suisse. A notre arrivée, on entendait déjà leur artillerie en action.

Je reçus, aussitot arrivé sur notre position, ordre d'aller reconnaître la situation à Sénargent, petit village un peu à l'est de Villersexel. On ne savait pas très bien s'il était déjà solidement tenu par notre infanterie ou non : les liaisons venaient seulement de reprendre.

Par une petite route, déserte, j'arrivai à l'entrée de la grande clairière où se trouve ce village, entouré de forêts denses de presque tous les côtés. Le village était comme désert, mort, tassé autour de son clocher. A quelque cent mètres de la première maison, j'avais arrêté ma jeep devant un tableau d'affichage municipal, isolé en bord de route. Il était occupé par une seule affiche, très grande, imprimée en grands caractères noirs, sur fond jaune. C'était en deux parties : à gauche, en français : "AVIS". A droite, en allemand : "BEKANNTMACHUNG". C'était une de ces affiches dont les Allemands ont édité des milliers et des milliers dans toute l'Europe occupée, pour les temps de crise, et qui disait que toute agitation serait sévèrement réprimée, et que dans le cas où il serait attenté à la vie d'un soldat allemand, cinquante otages seraient pris et fusillés. Si cette affiche odieuse était encore là, intacte, c'était bien que les Allemands n'étaient pas loin.

Je restai saisi ; puis je détachai l'affiche et la pliai pour la conserver en souvenir. Ensuite j'avançai en jeep jusqu'à l'église. Il n'y avait décidément aucun autre militaire là que nous deux, mon chauffeur et moi. Laissant la jeep, je montai au clocher pour essayer de voir aux alentours, mais en vain : champs, forêts, silence. Redescendu, je fus enfin devant un habitant, qui me dit que les Allemands s'étaient retirés la veille, mais qu'un très gros char était revenu patrouiller environ trois heures plus tôt. Il avait fait le tour de l'église et était reparti. Effectivement, je découvris ici et là les traces d'énormes chenilles. Au moins un "Panther", et peut-être un "Tigre", le dernier-né de leurs blindés. Une chance qu'il ne soit pas revenu quand j'étais en haut du clocher, ma jeep ouverte à tous les vents, en bas.

Bref, le village était terré, les volets clos, dans l'attente. Impossible de pavoiser encore .... si c'étaient les Allemands qui revenaient les premiers ? Moi, tout seul, dans ce "no man's land", je ne figurais pas même la libération, hélas...

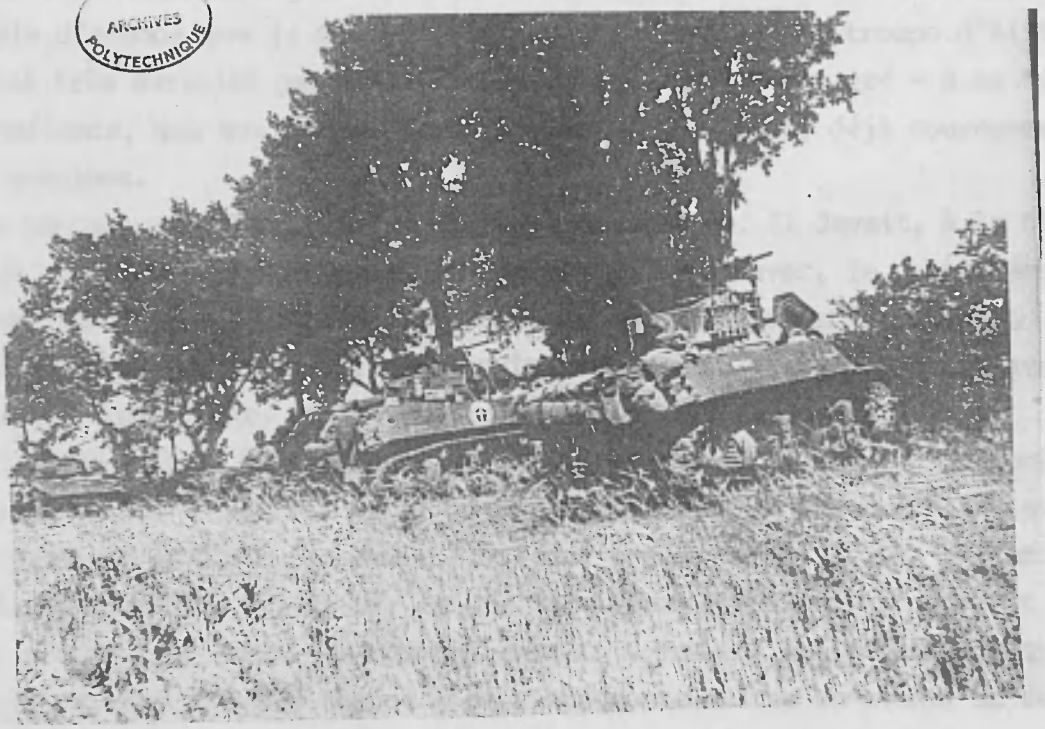
J'ai rendu compte par radio et je suis revenu à ma batterie. Avec un peu de soulagement.

Je n'ai jamais revu Sénargent.

CAMPAGNE DE FRANCE - 1944:

Quelque part en France: le Cne Benoist avec un de nos chauffeurs de tracteurs de canons (probablement Melleton, 1e pièce) -probablement en Franche Comté vers fin Septembre.

ARCHIVES POLYTECHNIQUE



Chars légers de notre Régiment de reconnaissance (1er Régiment de Fusiliers Marins, unité de fondation des Forces Françaises Libres, titulaire de la Croix de la Libération).

(photos Jonas)

L O M O N T O T

C'était vers le 20 septembre. Nous allions rester deux mois presque sans avancer. Ma batterie était quelque part à l'est de Lure, on prenait un à un les villages de Moffans, Lyoffans, Clairegoutte. Le 25, je fus mandé par ordre du commandant de mon 2ème Groupe, Jonas, pour être l'officier détaché le lendemain, - pour le Groupe -, auprès du BM 11, autrement dit le Bataillon de Marche n°11, l'un des trois bataillons de la 2ème Brigade d'Infanterie, celle que notre Groupe avait mission d'appuyer en presque toute occasion depuis le premier jour de la campagne d'Italie.

Chacun de ses bataillons, BM 4, BM 5, BM 11, était remarquable. Le BM 11 avait à sa tête un entraîneur d'hommes exceptionnel, le petit commandant Langlois; un paquet de muscles, rapide, toujours près de ses hommes ; il était ordinairement appuyé par la 4ème batterie, ma voisine, c'est-à-dire, soit par son capitaine, Morlon, soit, de plus en plus habituellement, par mon ami Rougé.

Pour la première fois que j'étaits commis à mon tour à une telle mission d'appui, je savais d'avance que je tombais sur des officiers et une troupe d'élite. J'étais évidemment très survolté par cette accession - tardive à mon gré - à ce type de mission de confiance, que mon copain Francis avait exercé, lui, déjà couramment, avec des éloges unanimes.

Ma prise de contact avec Langlois fut du reste excellente. Il devait, à la tête des compagnies de son bataillon, attaquer le lendemain, et enlever, le petit hameau de Lomontot, dans une vaste clairière cultivée, un peu à l'ouest de Lomont. Je devais le rejoindre, dans la forêt qui protégeait sa première ligne d'assaut, avant l'aube ; je disposais (par radio) du feu du Groupe entier (12 canons de 105).

Le 26, à l'heure dite, je débarquai à distance de cette lisière de forêt, laissant ma jeep parmi les véhicules de la compagnie et portai à travers bois, avec l'aide de mon nouveau chauffeur Grollier (1), mon poste radio et ses batteries jusqu'à Langlois, en première ligne. Là, malgré la concentration des troupes et de l'armement, tout s'effectuait dans un silence absolu. A travers les derniers mètres de feuillage, nous voyions le petit hameau à cent cinquante mètres en avant, au delà de prés ras, coupés de clôtures barbelées. Au delà, une ceinture de forêt,

(1)jeune, engagé à Lyon trois semaines plus tôt.

face à la nôtre, pouvait dissimuler des forces allemandes dont nous ignorions l'importance et les moyens.

Langlois expliqua une dernière fois devant son commandant de compagnie son minutage d'attaque, point par point : intervention de l'artillerie, tirs d'interdiction des mitrailleuses lourdes, assaut de la première ligne, couverte par sa seconde ligne. Je devais d'abord m'assurer du réglage exact du groupe : pour cela, un ou deux coups devaient tomber sur un point très visible et choisi : un angle du hameau. Ensuite au commandement de Langlois, des tirs puissants devaient s'abattre au ras du hameau, puis, le traversant rapidement, derrière, pour empêcher des renforts allemands de venir à la rescousse de ceux qui seraient demeurés sur place pendant l'assaut.

Il faut imaginer la délicatesse du tir de canons situés à plusieurs kilomètres en arrière, pour éviter - ou au moins minimiser les risques de chutes d'éclats - ou pis, d'obus - sur notre première ligne (où j'étais, bien entendu). Des erreurs sont toujours possibles, et même sinon, les tirs comportent une certaine dispersion inévitable. Or l'objectif était très près. Heureusement, mon réglage et mes tirs marchaient comme à la parade et Langlois, à côté de moi, était ravi. Au moment voulu, il lança le cri fatidique de toutes les batailles : "En avant !" repris partout à gauche et à droite, et des centaines d'hommes bondirent du couvert des bois vers le hameau, pendant que des mitrailleuses (les nôtres !) crépitaient sans arrêt. Langlois courait au premier rang, révolver à la main, et moi je courais à sa suite avec mon poste de radio (plusieurs kilos) indispensable pour la suite des développements. J'avais aussi une pince à couper les barbelés, avec laquelle je me mis à couper la première clôture, en m'aplatissant sur le dos pour le cas où les tirs de mitrailleuses, après tout, ne seraient pas les nôtres. Avec ces choses là, même quand tout va très vite, une précaution vaut mieux que zéro.

Je venais de couper mon premier barbelé et de passer à travers quand je me suis aperçu que les autres sautaient par-dessus et se moquaient des déchirures éventuelles. Tout ça très vite, mais je dus courir pour rattraper Langlois dans l'unique rue du hameau, une rue très large, comme en ont les villages de l'Est où on prévoit la place du fumier devant les maisons. Pauvre hameau en vérité, comme mort, avec pour seule animation des obus allemands qui commençaient à arriver, terriblement vite, en sifflant, explosant dans la rue même, projetant terre et pierraille...

On se plaquait aux murs, mais ce n'était ni une protection ni une solution : il fallait s'assurer vite de tout le hameau, et aussi de la lisière opposée de la clairière, sur laquelle j'avais déclenché au moment prescrit un nouveau tir d'artillerie extrèmement dru. Nous bondissions de ruelle transversale en ruelle transversale. Dans l'une d'elles, nous avons aperçu une famille entière, terrée dans l'escalier extérieur de leur cave, tous muets et blancs comme des linges. A quoi sert d'être libérés si c'est pour être tués sur le coup ? Combien de millions d'yeux ont vu cela avant moi ! Mais c'était ma première expérience, et j'ai ressenti ce qu'ils ressentaient ; le temps d'un éclair, pas plus ; car on ne trouvait rien à se dire : le combat était en cours, ça pouvait encore tourner n'importe comment. Pauvres gens !

Puis j'ai porté mon poste à travers les prés jusqu'au bois suivant, déjà investi par les fantassins. On y avançait avec précaution, le doigt sur la détente des F.M. Le temps avait tourné. De laiteux et doucement ensoleillé il s'était couvert, et il commençait à bruiner. Je cherchais avec Grollier où trouver l'embryon d'une vue au-delà des bois. Une première reconnaissance nous amena, sur notre gauche, à des sortes de bancs granitiques moussus, enfouis dans de la broussaille, où émergeait le corps d'un feldwebel à l'uniforme impeccable, portant décorations. Etait il bien mort ? Oui, il l'était, et de nos obus, car l'infanterie n'avait pas encore tiré depuis son entrée dans ce bois.

Mais nous ne pouvions nous arrêter pour une inhumation, que le terrain rocheux interdisait de toute façon. On était dans l'après-midi, et Langlois, toujours incisif, poussait ses sections jusque de l'autre côté de ce nouveau bois. Grollier alla chercher notre jeep dont le moteur assurerait à ma radio une vie beaucoup plus longue que les batteries portatives. De l'entrée de ce nouveau bois, nous pouvions dérouler du câble sur une centaine de mètres.

Dans ce moment on vint me chercher de la première ligne, plus sur la droite où on avait, en un seul point, trouvé une vue étendue sur de grandes prairies, profondes de plus d'un kilomètre environ.

La première ligne, au ras de la lisière Est du bois, creusait activement des trous individuels, car un ou deux obus de mortier ennemi étaient tombés assez près.

On me demandait de découvrir le ou les mortiers, qui pouvaient être tapis dans notre champ de vue, et de les mettre hors d'action, l'infanterie n'ayant pas d'arme suffisante pour cela.

J'écarquillais les yeux et ne voyais rien. Soudain on entendait deux coups sourds, c'étaient les départs, en face; les tirs des mortiers sont très courbes et les obus arrivaient du ciel après une attente qui faisait crier les nerfs. La pluie fine n'arrangeait pas les choses : l'eau dégoulinait du casque, des mains mouillées, de l'imper ruisselant...

Plusieurs obus tombèrent très près sur ma gauche, parmi les hommes : c'étaient pour la plupart des Noirs du Tchad, fermes au poste et taciturnes ; ils creusaient leurs amorces d'abris à trois mètres les unes des autres.

Cette fois j'avais vu la fumée de départ des mortiers. Ils étaient deux, cachés derrière un petit bouquet d'arbres isolé au milieu du pré, à 600 mètres environ. J'allai prendre ma radio, pour l'avoir à l'endroit exact où la vue était bonne, presque à découvert entre deux buissons. Pendant cet aller et retour dans une sorte de mini carrière derrière nous, cinq ou six obus de ces mortiers vinrent y exploser sans blesser ni Grollier ni moi ; nous étions occupés à déplacer mon poste, j'ai eu à peine le temps de fixer les gros champignons gris qui éclataient en désordre, à cinq mètres environ.

Une fois tout bien en place, je lançai mon premier ordre de tir ; mes deux premiers coups, un peu longs, étaient bien en direction derrière le bouquet d'arbres. J'étais, depuis les résultats du matin, considéré comme un tireur capable, - le BM 11 n'avait eu aucune perte jusqu'à cette intervention de mortiers. Encore un coup et je pourrais déclencher un tir groupé décisif.

J'entendis à nouveau les sinistres départs. Quelque chose me prévint que cette fois ça tomberait tout près. Cela faisait trop longtemps qu'ils réglaient leur tir, eux-aussi. Pendant que le bruit des obus déchirant l'air prenait de l'ampleur, je cherchai rapidement où m'enfouir. Héls, à gauche comme à droite, j'avais deux bons Noirs qui venaient de se creuser des trous juste assez grands pour s'y tenir accroupis. Celui de gauche s'aplatissant, je bondis sur lui en m'aplatissant plus encore, et à l'instant les obus éclatèrent sur notre gauche, à deux mètres à peine, et au milieu du fracas, du sifflement des éclats et de la fumée je sentis la douleur déchirante d'un éclat d'obus brûlant, entré dans ma tête, derrière l'oreille gauche.

Je pense : "je suis mort". "J'ai du sang sur ma main gauche, ça saigne fort, c'est grave". Le Noir m'aide à me relever, j'ai très peur de mourir là, tout de suite. Grollier qui n'est pas loin arrive, d'autres obus tombent, on a appelé un infirmier qui nous rejoint dans la petite carrière et me colle des quantités de poudre Ektogan sur la plaie, avec un pansement de grand blessé. Ma tête tourne à vide et est encore en train de donner le dernier ordre pour en finir avec ces saletés de mortiers, le tir suivant les aurait nettoyés ; mais je suis encore sous le choc, et je regagne à contrecoeur le hameau, aidé par Grollier ; Langlois, déjà prévenu, est consterné. Il comptait ferme sur l'arrêt de ces mortiers qui continuent à tirer sur sa première ligne, y faisant d'autres blessés. Et maintenant, le jour baisse et le temps qu'on me remplace, on n'y verra plus clair. Nous sommes désolés tous les deux, mais, pratique et rapide dans ses décisions, il me pousse dehors. Grollier me mène en jeep jusqu'à Moffans, peu en arrière, où je vois tout de suite Jonas au rez-de-chaussée d'une maison utilisée comme PC par la 2ème brigade. Je me présente militairement sur le perron, ayant récupéré un brin, et lui demande l'autorisation de me faire évacuer. Jonas éclate de rire. "Ah ! Mantoux ! Toujours réglo ! Allez vite vous faire soigner. Disparaissez, mon vieux!".

Une ambulance (camionnette à immenses Croix Rouges sur fond blanc) m'a amené à Lure, avec d'autres de nos blessés. Elle nous a déposés à la nuit, devant un couvent. Là, guidé par des infirmières religieuses, j'ai été par de longs couloirs jusqu'à une grande salle à voûte surbaissée, où une quantité d'hommes étaient étendus, immobiles et silencieux, sur des civières posées en rangs par terre. L'éclairage était très faible, et le spectacle, surtout après une journée pareille, avait quelque chose d'irréel. De temps en temps on amenait un nouveau blessé, certains étaient des Allemands, j'en avais un à côté de moi.

La soirée se passait lentement, coupée par des murmures et par la somnolence. On nous expliquait à voix basse que les blessés graves seraient évacués plus loin, la priorité étant donnée aux plus atteints. Je ne me souviens pas de soins, mais sûrement il y eut à boire ; les blessés ont toujours soif, c'est le sang perdu qui le veut.

J'étais classé grave parce que c'était une blessure à la tête et encore sans diagnostic. Vers 23 heures on vint me chercher. C'était de nouveau des banquettes latérales dans le même type d'ambulance. On a roulé de nuit, assis, pour arriver au matin à Dijon, dans un impressionnant hôpital ultra-moderne, rebaptisé hôpital militaire 417, où il y avait des centaines de lits.

J'atterris dans une chambre à deux lits, propre comme un sou neuf. L'autre lit était occupé par une connaissance, le petit aspirant Vourc'h, du BM 11 même, blessé à un bras. C'était sympa. Vourc'h était un phénomène connu de toute la France Libre et d'une partie de la France tout court (celle qui écoutait Londres). A 15 ans, en 1941, avec 2 copains, il avait traversé la Manche en attachant trois barques ensemble. Les Anglais n'en revenaient pas qu'ils aient échappé aux Allemands en mer. On les avait présentés à Churchill. Vourc'h, le plus jeune, refusa d'aller au lycée français et exigea son incorporation. De Gaulle dut plier. A 18 ans, il était déjà un vétéran des combats de la D.F.L.

La radio montra un éclat de métal entre chair et os, derrière l'oreille gauche. Entré obliquement il avait eu le temps d'être freiné. Mais le casque anglais, insuffisamment enveloppant, ne m'en avait pas protégé ; le casque américain, lui, l'aurait fait.

Ouf quand même. L'extraction étant fixée à trois jours de là, je m'ennuyais ferme. Vourc'h n'était pas un bavard. A Camberley, aux heures libres, il partait tirer tout seul au pistolet, dans les bois (interdit, bien sûr !). Je me mis à visiter les étages. Dans les combles, une porte battante m'amena soudain à la coupole vitrée surplombant une salle d'opération : disposition créée pour les externes en chirurgie, certainement. Dans le noir, bien assis et le regard plongeant six mètres plus bas, j'assistais, bien à tort, à une tentative de sauver un oeil, qui tourna mal. Moi, j'étais près, pour ma part, de tourner de l'oeil. Bien fait !.

Au rez-de-chaussée, je me retrouvai le nez devant la porte des admissions d'urgence, quand on en amena une : désespérée ; un homme agité de soubresauts, qui perdait son sang par son crâne ouvert, et que deux infirmiers portaient en courant, sans brancard.

Je décidai que ça faisait bon poids et me cantonnai dans ma chambre.

Un matin, avant mon tour d'aller en chirurgie, nous avons eu la visite d'une jeune mère de famille dijonnaise, accompagnée d'une fillette d'une dizaine d'années. C'était une visite bénévole : je découvrais que ça pouvait exister, mais je n'avais pas encore du tout l'idée que ça pourrait un jour être celle d'un parent, car je continuais à écrire à Etienne par la poste militaire, ignorant tout de lui comme de mes parents et de Philippe, que je croyais tous trois à Genève : la poste était loin d'être rétablie.

A mesure que cette femme nous posait, à Vourc'h et à moi, des questions toutes simples pour savoir d'où nous sortions, notre itinéraire, etc., je voyais ses yeux s'élargir devant nos réponses et son regard nous fixer comme des êtres descendus du ciel. Cela me révéla d'un coup qu'en effet, nous vivions dans un monde à part : on nous voyait d'ordinaire comme des images en couleur d'un cinéma muet. Là, quelqu'un entrait à tâtons dans notre immense aventure, et cela lui donnait le vertige.

Au bout d'un moment, et après un silence, elle me dit : "Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?" J'eus une idée, mes vêtements étaient en tas sur une chaise, dans un coin. Je les désignai et lui demandai si elle pouvait les emporter pour les faire nettoyer. Ils étaient certainement sales et tachés.

Elle souleva le tas et poussa un véritable cri : mon imper plié et raide de sang coagulé ne formait qu'une sorte de galette brune. Elle me regarda, toute blanche, et dit quelque chose comme : "Est-ce possible ?" Je crus bon de m'excuser. En bref, elle rapporta le tout deux jours plus tard, merveilleusement nettoyé, lavé, repassé. C'était une bonne fée.

Entre-temps, j'allai en salle d'opération, pour anesthésie générale par intraveineuse au penthotal - une grande nouveauté. Je me retrouvai les yeux fermés, sanglotant éperdument et criant "Pardon ! Pardon!" sans arrêt. Peu à peu je me rendis compte que je rampais par terre dans un couloir carrelé. Au bout d'un moment de cette détresse incompréhensible, on vint me soulever doucement et me porter dans mon lit, où j'avais été ramené une première fois, - opération terminée - et d'où j'étais sorti comme un somnambule, sans doute, pour m'effondrer dans le couloir voisin.

Après, tout fut facile. Ma plaie était minuscule et le lendemain, ayant dégorgé mon penthotal, je m'ennuyais de nouveau et commençais à regarder comment regagner ma batterie. Il y avait tout le temps des mouvements d'ambulances. J'en trouvai une qui repartait sur Lure ; j'arrachai un bulletin de sortie et mon dossier (avec la radio historique montrant l'éclat !), m'habillai en vitesse et me retrouvai en route avec plusieurs charmantes ambulancières militaires françaises, pour découvrir que nous faisions d'abord un crochet ... par Beaune ! Oh, un simple arrêt technique.

J'ignorai tout des Hospices de Beaune, j'errai d'abord dans la première grande cour et, emballé par le site magnifique, je mis le nez dans la porte de la grande chapelle-hôpital, qui est redevenue depuis longtemps le musée qu'elle était avant 39. Je restai sidéré, dans cette nef immense au parquet lustré et fleurant la cire d'abeille; les files de lits à hauts baldaquins rouges étaient entièrement occupées par des blessés de guerre, autour desquels s'activaient les religieuses en robe sombre et voile. C'était un merveilleux tableau du Moyen-Age : je restai à contempler jusqu'au moment de repartir ... Le reste se fit d'une seule traite. Dans la zône de ma Division, retrouvée, les fléchages habituels et un peu d'auto-stop m'amenèrent vite à la 5ème batterie, où je me retrouvais chez moi. Elle avait peu avancé et notre premier mouvement nous amena aux Granges Brûlées, dans un petit vallon Nord-Sud proche de Mélisey, qui est entre Lure et Ronchamp.

Ma première surprise fut que dans ce court intervalle - huit à neuf jours en tout - tous nos Noirs, dont mon cher Faman Diaora, étaient sur le départ. J'en fus très triste. Ils étaient une partie de nous-mêmes, de notre façon d'être, de notre vécu. Sans eux, nous n'avions plus tout à fait le même visage, la même personnalité. Leurs voix, leurs accents, leurs yeux brillants et leurs rires éclatants ... tous partis ... Les reverrait-on jamais ? Faman Diaora était inconsolable : il se considérait réellement comme mon fils, bien que d'un an seulement mon cadet; pour calmer un peu sa crise de larmes, je lui donnai un grand portrait d'Etienne et moi fait à Londres et que je gardais pour mes parents ...

C'était pourtant la reprise - très humaine et sage - du réglement de l'Armée concernant les personnels d'Outre-Mer ; à l'approche de l'hiver, on devait leur éviter le climat humide et froid très pernicieux pour eux, et ils avaient été envoyés dans des camps de regroupement, dans le Midi. Je n'avais aucune adresse, c'était la fin d'un état de choses, de relations colorées, chaleureuses, touchantes aussi, parfois.

La place de nos Noirs avait été réoccupée par des engagés volontaires métropolitains, en général des jeunes de 20-23 ans. Il semble qu'en passant du sud au nord nous avions atteint des régions où la notion de participation à la défaite de l'Allemagne nazie occupait davantage les esprits.

(Nous avions de plus, en route, entre la vallée du Rhône et Lyon, récupéré deux anciens de la batterie, deux sous-officiers aux destins extraordinaires. Tous deux combattants de Bir Hakeim, faits prisonniers et transférés en Italie (l'un d'eux fut même victime du naufrage de son navire), chacun s'évadant en Italie d'un camp de prisonniers et tous deux aboutissant, le nez au vent, dans leur ancienne batterie, deux ans après Bir Hakeim, à travers un roman d'aventures passant par la Suisse. Ils s'appelaient Sudre et Verrier. Verrier a été fait Compagnon de la Libération après la guerre, dignité rare pour un sous-officier).

****

En manière d'épilogue sur l'affaire de Lomontot, j'ai trouvé avec quelque stupéfaction, ces jours-ci, en relisant les Mémoires de celui qui était à l'époque le capitaine MORLON, commandant la 4ème batterie où servait Francis Rougé, - un récit de cette affaire,que j'avais dû lire distraitement quand Morlon m'en a envoyé un exemplaire, il y a un an et plus.

"... Le 26 septembre je (Morlon) suis en liaison auprès du BM 11 qui doit s'emparer d'une ferme fortement tenue par les Allemands au milieu d'une petite clairière.

"Une compagnie du bataillon en tient la lisière Sud-Ouest, à une cinquantaine de mètres des bâtiments. A la moindre tentative, les Allemands, bien protégés, tirent aux armes automatiques et stoppent toute progression. Les mortiers du bataillon sont insuffisants pour neutraliser la ferme. LANGLOIS me demande un tir d'artillerie pour la démolir. Cela pose un problème : pour casser les bâtiments, qui sont solides, il faut du 155 mm., le 105 n'est pas assez puissant. Or le règlement "L'Artillerie au Combat" prévoit que, pour un tir à obus de 155 au voisinage de troupes amies, ces dernières doivent être à 500 mètres pour éviter tout risque.

"LANGLOIS : "Pas question de faire reculer mes tirailleurs, car les Boches prendront leur place ! je me fous de ton règlement. J'ai reçu l'ordre de prendre la ferme, c'est impératif et je m'attends à de la casse. Si un de tes obus tombe un peu court et cause des dégâts à la compagnie, tant pis ! mais les autres auront tué les chleuhs".

-"Bon, d'accord, je demande à l'Artillerie Divisionnaire qu'une pièce de 155 soit mise à notre disposition. Je te prête ROUGE(1), il règlera à obus fumigène, - qui n'est pas dangereux sauf si on le reçoit directement sur la fiole - puis passera en explosifs, et Inch'Allah ! N'importe comment ta compagnie recevra des éclats et il peut y avoir un peu de casse" - "je la prends à mon compte. Cela fera moins de mal que les armes automatiques, qui, elles, ne pardonnent pas. Venez, Rougé !".

"... Planqués dans un fossé à la lisière de la clairière, LANGLOIS, son Capitaine, le lieutenant chef de section et Rougé : ce dernier règle (le tir) en fumigène puis passe en obus explosifs. Les obus craquent fort, plusieurs frappent les bâtiments. Les Allemands, au courant du règlement de l'artillerie française (2), se précipitent en avant, pas de chance, ils sont reçus par des tirs de mitrailleuses, fusils-mitrailleurs et fusils ... Les rescapés s'enfuient vers l'arrière, tandis que, dès l'arrivée et l'éclatement du dernier obus, les marsouins(3) se portent en avant, occupent la ferme et la totalité de la clairière sans casse . De gros éclats d'obus étaient toutefois tombés sur la compagnie, sans dommage pour le personnel(4)

"Ce jour là, le Dieu des Armées était pour LANGLOIS et pour ROUGE. Le prestige de l'artillerie s'accroît à la (2ème) Brigade." (Fin du récit de Morlon)

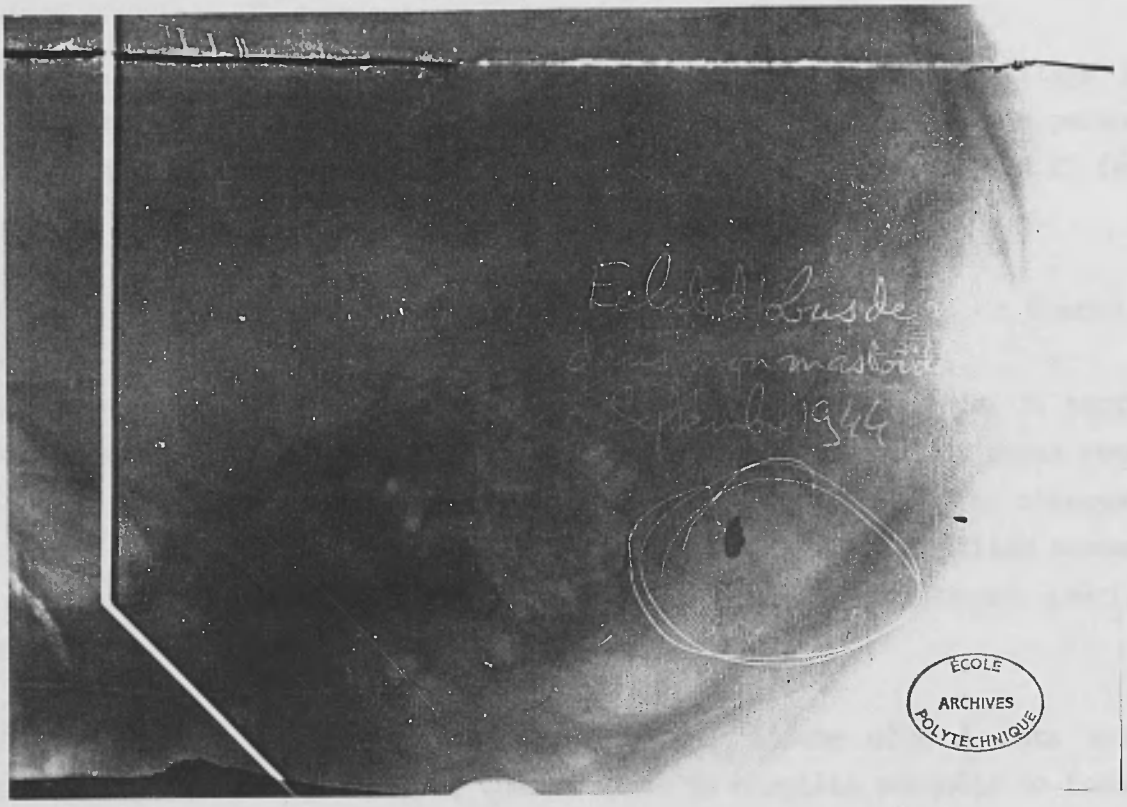
****

(1)sic !
(2)(cette affirmation me paraît osée !)
(3)autrement dit : les militaires de l'infanterie coloniale, qui était dite aussi : "infanterie de Marine"
(4)(c'est moi qui souligne)

ECOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE

Le Chef de Bataillon Xavier Langlois en Libye.

commandant depuis l'Italie le B.M.11 (Bataillon de Marche n°11), de la 2ème Brigade de la D.F.L. Cf. l'épisode de Lomontot.



Fin Septembre 1944
(à l'hôpital militaire n° 417)

Radio crânienne, vue de gauche avant l'extraction
(cliché à l'échelle, où la radio a servi de négatif)

Tout serait très bien (à quelques différences près : ferme, village ; 150 mètres, 500 mètres ; etc .) s'il n'y avait pas l'énorme (!) erreur sur la personne.

Il ne peut y avoir d'erreur car il est écrit au Journal Officiel du 25 février 1945 :

"Citation à l'Ordre de l'Armée, avec attribution de la Croix de Guerre avec "palme :
"Sous-lieutenant MANTOUX Jacques, de la 1ère D.M.I. (1) .... Le 26 septembre "1944 lors de l'attaque de LOMONTOT par le B.M. X..., a bondi en avant avec les "éléments les plus avancés de l'infanterie pour installer un observatoire "aussitôt le village conquis, marchant sous une pluie de projectiles ennemis... "A été blessé au cours de cette action et, quoique incomplètement guéri, est "revenu volontairement au front reprendre son poste."

J'ai passé cette journée du 26 septembre dès l'aube côte à côte avec le commandant Langlois, ne le perdant de vue qu'après la complète conquête de Lomontot. C'était un peu plus qu'une ferme, mais tout le reste, on l'a vu, concorde. Il n'y a que sur la date que j'aurais pu me tromper. J'ai pu voir suffisamment ce qui s'est passé et ce que m'en a dit Langlois sur le moment pour être assuré que je n'ai pas rêvé.

Cela fait tout de même plaisir, à travers les erreurs, de voir confirmé qu'on a déclaré en plus haut lieu que c'était du bon ouvrage.

(1)Lire : 1ère DFL ; je renvoie plus haut pour l'explication

RONCHAMP

Entre Lure et Belfort, la route, le chemin de fer, et la petite rivière Rahin passent dans un étranglement de collines boisées. Là se trouve un petit bassin charbonnier - qui doit avoir été fermé depuis longtemps, autour du petit bourg de Ronchamp.

Les Allemands s'étaient cramponnés à cette espèce de défilé et, bien qu'ayant été chassés, de justesse, des collines nord et sud, tenaient sous leur feu la sortie Est de Ronchamp, les collines perdues, et toute la plaine.

Un peu à l'ouest des collines, dans un des plis de vallées transversales, on déploya le 1er RA. Ma 5ème batterie fut dirigée sur un hameau appelé les Granges Brûlées, et aussi les Granges Mélisey, parce que situées en direction du village de ce nom.

Je me rappelle avoir logé dans une maison habitée, très rustique, - tandis que les sous-officiers et hommes de chaque pièce dormaient ensemble sous de grandes tentes militaires, près de leur pièce.

J'étais redevenu (pas pour longtemps) lieutenant de tir, et je dirigeai donc la "mise en batterie" à l'instant de notre arrivée. Je fus immédiatement prévenu que c'était ma batterie (et donc ma "première pièce", celle de gauche) qui allait servir au réglage de l'ensemble des trois batteries du Groupe (un peu éloignées car on ne se voyait pas de l'une à l'autre). J'ai déjà dit que cette opération revenait le plus souvent à "la 4" et donc à mon homologue et camarade Michel Faul.

"L'observatoire" chargé du réglage me passa les coordonnées du clocher du village de Champagney, de l'autre côté de Ronchamp et à peut-être six kilomètres.

J'annonçai le classique "coup parti" et après un temps d'attente, la radio m'apprit que l'obus avait effectivement percé le clocher. Ça m'était déjà arrivé une fois en Italie, et me donnait la confirmation de l'excellence de notre performance d'ensemble, calcul, hommes et matériel.

J'étais en désaccord intime avec le choix des clochers et autres bâtiments centraux des localités en zône ennemie. Tirer au centre d'un village, à fortiori d'un village français, c'était porter au maximum le risque de faire des victimes civiles. Mais c'était admis, un point c'est tout. Quand j'ai pris le relais comme observateur sur cette même plaine de Champagney où le réglage était revérifié chaque matin, j'ai tiré sur l'angle de deux murs du cimetière, situé hors du village. L'emplacement sur la carte était tout aussi précis, et le risque en question, nul.

Percer un clocher du premier coup à six kilomètres tient en fait du hasard. Avec le matériel de l'époque, un tir à cette distance n'était assuré qu'à quelque cinquante mètres près en longueur, vingt en largeur. Mais le résultat ne pouvait pas être obtenu, par contre, avec un tir erroné.

Par la suite, je regardai parfois le départ de nos salves. Il arrivait qu'on tire plus loin que Champagney, avec les charges de poudre les plus élevées ; la vitesse initiale des obus faisait alors 600 mètres par seconde, plus de 2000 kmh. Si je me mettais dans l'alignement exact d'un des quatre canons, je pouvais suivre de l'oeil son obus pendant un court temps, deux à trois secondes : il faut penser qu'il n'avait que 10,5 centimètres de diamètre ! - et dans ce cas je pouvais voir les trois autres obus, s'il s'agissait d'une salve.

Ils montaient à une altitude vertigineuse (nous tirions par dessus une haute colline fort proche) et disparaissaient avant d'atteindre le point haut de leur trajectoire. Toute ceci par beau temps ... mais il y en avait en ce début d'Octobre.

Le 14 du mois, vers quatorze heures, un des nôtres courut me prevenir qu'Etienne était là. C'était prodigieux ! Nous ne nous étions pas vus depuis février et je savais seulement qu'il était en France ; les lettres mettaient deux à trois semaines à parvenir ...

La jonction des deux fronts avait été faite, j'ai oublié de le dire, autour du 12 septembre dans les environs d'Autun, et précisément entre des troupes françaises de part et d'autre, celles venus du Nord étant de la 2ème DB. On pouvait théoriquement maintenant aller de Marseille à Paris et au-delà ... Mais nous n'avions aucun temps pour ce genre de considérations, n'ayant aucun journal, et seulement de rares bribes de nouvelles transmises au petit bonheur sur la marche générale de la guerre.

Etienne arrivait de GERBEWILLER au Nord-Ouest des Vosges, où la 2ème DB était contenue de son côté, au sein de l'Armée américaine où elle opérait, par une solide résistance allemande. L'essai d'un nouveau moteur sur un Piper-Cub de son unité lui avait permis d'obtenir ce vol exceptionnel ; son pilote l'avait amené tout à côté, et il m'avait trouvé en demandant son chemin, après avoir obtenu le prêt d'une jeep (les aviateurs, comme il se doit,étaient reçus comme des êtres tombés du ciel).

L'après-midi était calme, par chance, et nous avons eu ... un quart d'heure(!) pour essayer de boucher les trous ... Quelle affaire ! Il y avait trop à dire .... J'étais tout fier de l'Italie, de Toulon, il y avait aussi Lomontot, si récent ! Mais quand lui me raconta ses aventures des 24 et 25 août sur et dans Paris, je me sentis tout petit ... "Et tu sais, me disait-il surexcité, ma jeep était juste "derrière notre voiture cinéma pendant toute l'entrée de la 2ème DB dans Paris, "c'est moi qu'on verra dans toutes les rétrospectives de la Libération !"

Et c'est vrai!

Nous arpentions la petite route ensoleillée, sans nous écarter de la batterie toute proche où cela pouvait reprendre à tout instant. Il m'apprit que Philippe était passé de Genève en France, et engagé récemment dans une unité d'artillerie de la 3ème Division d'Infanterie Algérienne, du côté de Saulxures, toujours à l'ouest des Vosges mais pas très loin de chez moi. Je me promis d'aller le voir. Il fallut se séparer, puisque son Piper devait encore rentrer, de jour, à quelque cent kilomètres de là. Mais quelles merveilleuses retrouvailles !.

A quelques jours de là je reçus une sorte de circulaire émanant d'un camarade de promotion que j'avais classé en son temps comme un vichyste quelconque, et qui, sorti en 43 avec la "botte" du Génie Maritime, écrivait maintenant de la Direction des Constructions et Armes Navales, à Alger (sic). Je ne l'ai pas conservée, mais son intention devait être du genre : "Moi, Bougé, maintenant sous l'uniforme, je "propose à toute la promotion de se reconnaître en ces heures importantes pour le "salut de la France, en rassemblant tous ses membres où qu'ils se trouvent, y "compris ceux qui sont restés volontairement en France. J'apprécierais de recevoir "vos suggestions".

J'écrivis à Bougé :

Le 24 Octobre 1944, en opérations :

"Je sais que je ne dois pas laisser ta circulaire sans réponse, mais suis "embarrassé pour traduire ma pensée véritable. En tout cas ne t'attends plus à "recevoir autre chose de moi. Ta lettre m'est arrivée en redescendant d'un "observatoire, j'ai appris à la même minute que Gourio était tué."

"Nous autres combattants n'avons rien à faire avec ceux qui, "restés "volontairement en" Espagne, Algérie(1) ou France, s'y sont planqués en uniforme(1) "ou en civil. Nous avons entre nous des liens solides, établis en des temps où, "n'ayant pas encore de "bottes", vous autres étudiants ne la rameniez pas encore en "paroles ou en écrits. La promotion 41, après nous avoir laissé radier et insulter "au Conseil de Discipline, ne nous procure plus, au contraire de ce que tu crois, "aucun étonnement. Ce que j'ai vu de Lesavre, Héraud, de Royer-Dupré, et entendu de "Bergerol, Bougé, concorde suffisamment du point de vue où je me place. Je me "permets d'écrire ces choses là parce qu'il serait trop commode que, pour avoir été "à l'arrière pendant que nous sommes à l'avant, vous y coupiez."

"Si tu savais ce que Gourio pensait de cette promotion, tu cesserais à tout "jamais de t'en réclamer."

"Pour moi, j'ai déjà été blessé une fois - à la tête -, il est temps : une "fois pour toutes, laisse-nous tranquilles".

J. MANTOUX

****

Peu après, je redevins observateur. L'infanterie en demandait un dans un secteur trés avancé, à la limite Est de Ronchamp, où le front passait entre des maisons du faubourg minier d'EBOULET.

---

(1)Une méchante pierre dans son jardin.

J'y allai avec Grollier, en jeep, avec un paquetage de subsistance. Il s'agissait d'y rester plusieurs jours, et le cas échéant jusqu'à ce qu'on reparte en avant.

L'endroit était sinistre, - même en temps de paix, sans doute. De bien pauvres maisons de mineurs, plusieurs déjà éventrées par la canonnade. De-ci, de-là, des chevalements de puits de mine (à l'arrêt bien sûr) de petits terrils, du poussier. Une grisaille générale. Et dans le tout, une infanterie aux aguets, embusquée aux fenêtres, derrière des sacs de sable, ou en réserve dans les pièces moins exposées des maisons.

On me donna une chambre à coucher (grand luxe) avec un haut lit, à l'ancienne, un grand lit de deux personnes. C'était au premier étage d'une maison un peu solide; j'avais des volets. Au rez-de-chaussée, la popote, où plusieurs officiers prenaient leurs repas. La tête de mon lit touchait le gros mur de la maison, mitoyenne d'une grosse grange surélevée, dans la direction des Boches.

Mon observatoire était une fenêtre d'une maison en toute première ligne, occupée donc par l'infanterie avec des armes automatiques. De là on voyait à courte distance dans deux rues toujours vides, et par-dessus des toits disparates, quelques treuils et des poteaux de lignes de force. Tout se faisait évidemment en silence.

Les fantassins avaient demandé un artilleur parce qu'à leur avis il y avait un canon allemand, tout près, qui tirait par dessus eux et faisait des dégâts sur leurs arrières.

Je me rendis compte à l'usage que les bruits qu'ils prenaient pour des départs étaient en fait le "bang" supersonique du passage d'obus extrêmement rapides, tirés de loin. Autrement dit que je n'avais aucune chance de localiser le canon en question. Mais ceci demande du temps. Entre-temps, je couchai sur place dans ce confortable lit, - seul à mon étage ... Là commença un cauchemar.

Les Allemands disposaient d'une pièce d'artillerie de très gros calibre, avec laquelle ils choisirent de harceler notre coin la nuit. Harceler, ça veut dire tirer à intervalles irréguliers, toujours au même endroit. A chaque coup, j'entendais d'abord le "boum" lointain du départ : ce canon devait tirer très en hauteur,

ce qui faisait une longue trajectoire. Au bout d'un moment, on entendait un faible bruissement, comme celui d'un tourniquet d'arrosage ; il allait en s'amplifiant d'une façon effrayante, pendant plusieurs secondes, et soudain avec un éclair blanc qui illuminait ma chambre à travers les volets clos, il y avait une explosion formidable, tout près, et la maison tremblait, et les éclats dégringolaient sur mon toit, juste au-dessus.

Tout redevenait silencieux et un moment après, le faible boum lointain .... et c'était reparti ... Et ainsi de suite.

J'étais trop fatigué pour réagir ; parfois c'était juste après m'être difficilement endormi. J'aurais dû descendre au rez-de-chaussée, quitte à coucher par terre, mais je devais être trop terrifié pour y penser. Au lieu de cela, je tirais ma courtepointe par dessus ma tête pour ne pas voir les éclairs, et je m'en remettais à la chance pour que le gros mur mitoyen me protège si cela éclatait dans la grange. Quant au reste, il aurait mieux valu ne pas y penser, mais ce n'était pas possible et tout mon corps tremblait malgré moi.

J'ai passé dans ces conditions deux nuits, peut-être trois... C'était affreux. Naturellement tout le monde était à la même enseigne, et le matin, on se regardait plutôt pâles. Je crois qu'il y eut en fait peu de dégâts corporels : par hasard ...

C'est quand j'entendis le "boum" sourd des <u>départs</u> du fameux canon tirant de jour, et dont le "bang" déjà cité s'entendait <u>avant</u> le départ, que je pus me convaincre qu'il s'agissait d'obus tirés à tir tendu et de loin. En fait le temps entre le "bang" du passage et le "boum" tardif du départ indiquait la distance entre nous et ce canon ... mais pas la direction.

J'eus du mal à convaincre, car le résultat - (qu'il n'y avait pas de solution facile) - n'était pas plaisant. Mais il fallut se rendre. Et je pus me libérer, car il n'y avait rien d'autre à faire.

Alors commença le plus intéressant de ce long piétinement à Ronchamp.

****

La colline flanquant Ronchamp au nord, orientée nord-sud, protégeait nos batteries réparties du côté de Mélisey. Elle était haute et dominait complètement les positions allemandes et leurs arrières jusqu'à plusieurs kilomètres. Sa crête, en partie boisée, en partie découverte, s'ornait d'une grande chapelle à clocher pointu, - de la taille d'une bonne église de village - lieu d'un pélerinage d'une certaine renommée. Les Allemands, soupçonnant qu'elle servait d'observatoire (comme servaient du reste tant d'autres clochers), l'avaient déjà gravement endommagée avec leur artillerie quand je fus commis à relever mon ami Louboutin qui avait installé un observatoire pour le Groupe, sur la même ligne de crête que la chapelle, mais - par sécurité - au ras du sol, à cent mètres à droite (au sud).

On ne pouvait pas y aller par la route normale, qui montait de Ronchamp à la chapelle sur le flanc complètement exposé à la vue de l'ennemi. Il fallait couper à travers bois, sur le flanc protégé de la colline. Couper est le mot ; comme il n'y avait aucun sentier, nos jeeps avaient déjà frayé un trajet très simple ; la ligne de plus grande pente, du bas jusqu'au sommet. La pente était d'au moins 30% : c'est là qu'on voyait vraiment ce que c'est qu'une jeep, en première démultipliée avec ses 4 roues motrices.

Je formai une équipe comprenant GUGENHEIM, cet ex-taupin de juin 40 qui en savait autant que moi et m'avait déjà accompagné à Toulon, et un jeune nouvellement engagé, Claude DEVILLE.

Dans la montée, nous avons passé une tombe allemande encore fraîche, avec une croix et un casque - pas de nom. Tous les jours nous y repassions, et je me disais: Cette tombe va disparaître à jamais dès que nous ne passerons plus par là. La famille ne retrouvera jamais le corps. Les feuilles d'automne, les intempéries d'hiver, auront effacé toute trace bien avant que quelqu'un repasse ici .... Pauvres gens ....

En haut, la relève fut vite faite. L'équipe que nous relevions s'était seulement tapie derrière de hautes broussailles, où mes jumelles périscopiques remplacèrent les leurs. Nous avions, comme eux, toutes les cartes du terrain, la radio ... Seule consigne : trouver et neutraliser une pièce d'artillerie très lourde qui tirait sporadiquement ses énormes obus sur nos grands arrières, notamment sur Lure où était notre grand Etat-Major, à une bonne douzaine de kilomètres derrière notre propre observatoire.

Le temps avait basculé, il faisait souvent froid et pluvieux, les broussailles et le sol étaient gorgés d'eau. (Aux batteries, on commençait à patauger dans la boue ...).

Périodiquement, une rafale d'obus venait à notre gauche, aggraver la destruction de la chapelle, abattant des pierres, des poutrelles, des vitraux encore debout. Je jugeai préférable de construire un véritable abri : ceci m'est en fait rapporté par un récit de Claude Deville, car je ne me rappelle pas le travail même, qui dut être exécuté par une équipe de canonniers envoyés exprès. Je me rappelle par contre l'abri, où on était protégé par un plafond épais de rondins empilés en au moins deux couches, le tout recouvert de terre et camouflé par surcroît, tandis que, debout à l'intérieur, (on avait creusé le sol) nous pouvions observer par une longue meurtrière horizontale, presque au ras du sol.

Ainsi, tous les matins à l'aube, nous gravissions la pente extrême dans le sous-bois, laissions la jeep du bon côté de la crête, gagnions l'abri en nous tenant toujours loin de la chapelle maudite, et la journée commençait.

Je l'ai dit, elle commençait invariablement par la vérification du réglage de l'ensemble de nos canons par le tir d'une seule pièce, souvent sur un angle visible du cimetière de Champagney, en pleine vue à 4 kilomètres environ.

Cela fait, il pouvait y avoir dans la journée des tirs commandés par d'autres que moi en soutien direct d'unités d'infanterie placées devant Ronchamp et devant les diverses collines l'entourant (dont la mienne). Je cherchais, de mon côté, en alternance avec mes équipiers, tout mouvement suspect, même sur les arrières lointains. Mais il fallait agir avec prudence, car encore une fois il y avait toute une population française dispersée dans tous les villages et hameaux visibles, ou dissimulés dans les forêts, -nombreuses.

Entre moi et Champagney, le long du chemin de fer (désert), il y avait deux très grands bassins rectangulaires, l'un derrière l'autre, séparés par une simple digue transversale ; c'était sur la carte d'état major un autre excellent repère pour les réglages de tir : un coup long faisait une gerbe d'eau derrière la digue ; un coup court, devant : pas moyen de se tromper.

Jour après jour nous essayions de déchiffrer ce paysage énigmatique où rien ne bougeait. Si : une camionnette arrivait chaque jour à Champagney, du fond du paysage, et en repartait un moment plus tard. Mais elle portait des croix rouges sur le toit et les côtés. Même s'il s'agissait d'une ruse, je ne pouvais que respecter ces marques, couvertes formellement par la Convention de Genève.

En avant de Champagney, la petite gare se prolongeait vers nous par une voie de garage où stationnaient, à demeure, deux wagons. Peut-être l'un pouvait-il avoir été transformé en observatoire. Nous avions cru voir des formes s'en approcher en se défilant derrière le remblai de la voie. Un jour, ce fut clair : deux personnes étaient entrées dans le premier wagon.

J'obtins en un instant un tir précis sur ces wagons, que la poussière des explosions cacha un long moment ensuite. Il n'y eut plus de mouvement là par la suite.

Ce n'est qu'en 1951 que j'ai enquêté sur place, en revenant en voiture, d'un voyage en Suisse, via Bâle et Belfort.

Hélas !

J'appris que j'avais tué deux jeunes Français, un frère et une soeur, qui, démunis de combustibles, venaient là chercher un peu de charbon .... car c'était du charbon qu'il y avait dans ce wagon. J'étais effondré. Je n'ai rien pu apprendre d'autre. Ces deux jeunes vivaient là sans parenté. Le voisinage ne se rappelait plus leurs noms ... C'est pour moi un remords qui reste cuisant au fond de moi, malgré la part de malchance et les excuses possibles.

J'avais passé déjà près de dix jours consécutifs à cet observatoire, -tout le front était figé et c'était à peine si on entendait tirer du matin jusqu'au soir.

Vingt fois nous avions entendu l'énorme bruit du tir de la grosse pièce d'artillerie que nous cherchions désespérement dans toute l'étendue du paysage : en vain.

Au moment où je passais les consignes au sous-lieutenant qui venait me relever, et où j'avais pointé nos jumelles périscopiques, pour mieux lui faire voir, vers un certain bois en avant de Champagney, où se trouvait le hameau dit Sous-les-Chênes, je vis avec stupéfaction, dans le champ même des jumelles braquées, un grand rond de fumée, comme un rond de cigare, s'élever obliquement vers Ronchamp. La détonation habituelle arriva tout de suite après.

Ca y était ! Et mes jumelles (sur trépied) étaient bloquées dessus. C'était trop beau ! Je dis à mon releveur :
"je me le garde pour moi. On s'est fait ch ... ici plus d'une semaine à chercher "cette saloperie et à se faire sonner les cloches parce qu'on ne la trouvait pas. "Maintenant, ils vont voir."

Surexcité, j'annonçai la découverte par radio et pus diriger en quelques instants un tir monstre sur l'endroit indiqué - totalement indiscernable par lui-même. On a forcé la dose. Après, je suis redescendu à la batterie, avec le sentiment que c'était du bon travail.

Et c'en était. Toujours en 51, à Sous-les-Chênes, on se rappelait que les Allemands avaient eu là un canon sur voie ferrée à trés longue portée (De là Lure était à 15 kilomètres). Le souvenir de mon tir était pourtant confus. Il faut dire que ces gens en avaient vu de toutes les couleurs pour eux-mêmes, et que le canon, lui, était en dehors du hameau. J'avais pilonné le canon, pas le hameau. Heureusement, cette fois.

****

En compensation de cette longue traque dans le froid, j'ai tiré une permission d'un jour, avec une jeep, pour aller voir Philippe. Je connaissais le nom de son unité : la Section "S.O.M." de telle unité d'artillerie, et le nom du village le plus proche, Cornimont. Pour l'atteindre, il fallait faire de longs détours sur les routes libres de l'arrière, plus à l'ouest. Puis piquer vers les Vosges à nouveau, et traverser le village de SAULXURES. Cornimont venait tout près derrière, en montant par les forêts.

SAULXURES était dans une plaine ; la route la traversait en une longue ligne droite unique. A la sortie, il y avait un carrefour à angles droits, gardé en son centre par un régulateur de Police Militaire Routière, casqué. A 100 mètres du carrefour, dans chaque sens, un énorme écriteau avec une tête de mort visible de loin et la mention :

"DANGER DE MORT - TIRS D'ARTILLERIE ENNEMIE - ACCELERER A FOND"

Le type qui restait au centre du carrefour m'apparut comme un de ces héros que personne ne connaîtra jamais.

J'accélérai à fond, comme stipulé.

A tâtons, je trouvai Philippe, aussi surpris de me voir que je l'avais été un peu plus tôt de voir Etienne tomber chez moi. Il était simple soldat mais sa qualité d'ingénieur, et d'ancien élève-officier, l'avait fait vite affecter à cette section de télémétrie d'observation (d'artillerie), le fin du fin de ce qu'avait l'armée française en 39-40 ; - cela reposait sur des télémètres optiques de très haut niveau, fabriqués par une "Société d'Optique et de Mécanique", d'où le nom des Sections S.O.M.

Nous avons échangé avec volubilité des nouvelles ... ! puis Philippe m'emmena à son observatoire ... à lui, d'où les fameux appareils opéraient. Je ne me rappelle qu'une immense étendue de forêt moutonnante; évidemment, sans point de repère identifiable sur la carte, de tels appareils étaient précieux, à l'époque .

****

B E L F O R T .... et P A R I S

Mais le haut commandement avait prévu une trés forte offensive pour déborder les Vosges par le Nord et le Sud et prendre l'Alsace en pince, - si possible la libérer d'un seul coup.

Au nord, c'était l'opération du XVème Corps américain où évoluait la 2ème D.B., qui par une campagne hardie et résolue, s'empara du couloir de Saverne, de Strasbourg et de sa proche campagne, jusqu'à Sélestat et jusqu'au Rhin.

Au Sud, quelque cinq Divisions de la 1ère Armée (De Lattre), dont deux Divisions blindées (1ère et 5ème) devaient forcer la trouée de Belfort, prendre celle de Thann et foncer dans la plaine sud de l'Alsace et sur Mulhouse.

Cela commença vers le 18 Novembre ; j'étais redevenu lieutenant de tir et après des tirs de plus en plus éloignés il fallut sortir de notre position, qui durait depuis plus d'un mois, pour participer avec toute la Division à la poursuite.

Cette sortie fut très difficile : la boue avait pénétré profondément ; les canons, les camions étaient enfoncés jusqu'aux moyeux et davantage ; il fallait amarrer ceux qui disposaient de treuils à l'avant, à des arbres solides, pour hâler difficilement le reste, élément par élément, les hommes s'échinant à pousser pour aider la manoeuvre, les roues tournant à vide et tout le monde glissant et se relevant enduit de boue. Enfin, on fut en route, au complet. C'était le 21 Novembre 1944.

L'unique route était celle de Ronchamp à Champagney et il s'y pressait un tel nombre de convois qu'un formidable embouteillage prenait tout, en masse.

On avançait ainsi pas à pas, et à un moment la sirène bien connue signalant la jeep du Général Brosset se fit entendre de l'arrière. Chacun de rangeait comme il pouvait et je vis Brosset, au volant de sa jeep, passant à 60 à l'heure sur l'étroit bas-côté, sirène bloquée.

L'instant d'après, nous étions bloqués complètement. On ne savait pas pourquoi. Cela dura. Puis le bruit se répandit que le général venait de se tuer. Cela s'était passé une minute ou deux après qu'il nous ait dépassés.

Un minime écart de conduite et sa jeep avait versé dans le Rahin, qui bordait la route. Brosset était jeune (cinquante ans ?) et athlétique, bon nageur aussi. A sa droite, son officier d'ordonnance, l'acteur de cinéma Jean-Pierre Aumont, était tombé lui aussi dans le petit cours d'eau, et indemne, s'était mis à nager pour rattraper Brosset qui partait au fil de l'eau. Mais Brosset devait avoir été tué sur le coup.

Tout cela, on l'a appris après. Quand nous nous sommes remis en route, on défilait lentement devant le lieu de l'accident. Il y avait forcément toute une agitation inutile, et la jeep retournée, dans l'eau très peu profonde. Mais la Division était attendue à son emplacement de combat et tout ce qu'on pouvait faire était de saluer et de passer.

Sur la carte Michelin, on lit à cet endroit :

"Monument BROSSET"

****

Dans notre secteur, on se battait autour d'un grand nombre de villages aux noms si français que chacun avait comme une consonance de champ de bataille déjà connu : Auxelles Haut, Auxelles-Bas, Plancher-Bas, Plancher-les-Mines, Giromagny, Rougegoutte, Grosmagny ...

Francis était en appui de ce côté et vécut des heures dangereuses devant plus d'un de ces bourgs de campagne, avec l'infanterie.Guy Louboutin aussi.

Mais, quoique me déplaçant avec la batterie, j'eus mon heure d'émotion. Par radio, on me désigna un point de la carte où je devais m'arranger pour me rendre opérationnel immédiatement : c'était un champ dans le tournant d'une route entre SERMAMAGNY et ELOIE. La route était heureusement libre et quelques minutes après, la batterie était en état de tirer, avec devant elle une ligne de forêt à trois cents mètres environ. L'ordre de tir arriva en retour : on me demandait de tirer SUR cette lisière de bois elle-même, ce qui voulait dire qu'elle était censée être la ligne de défense allemande, et que je venais de manoeuvrer, avec tout mon monde, complètement à bout portant et sans défense, droit devant !.

Nous avons été un instant choqués, puis nous avons envoyé, avec l'ardeur qu'on devine, une canonnade sans merci tout le long de la lisière, voyant nos obus tout le long de leur court parcours jusqu'à leur explosion toute proche. Il y avait chaud !

Suivant le principe : "Y a pas plus loin de chez toi à chez moi que de chez moi à chez toi", nous nous attendions d'une minute à l'autre à une réaction mortelle...

En un instant je signalai par radio l'aberration de notre position, et que je me repliai d'autorité derrière quelque abri. Les quelque cent sous-officiers et hommes de la batterie déployèrent des efforts véritablement surhumains pour remettre camions, canons et remorques sur la route, pris comme à Mélisey dans un véritable lac de boue collante. Mais une fois la retraite faite et l'incident clos, personne ne nous avait canardés et nous en sortions une fois de plus indemnes.

C'est sur la nouvelle position, peu en arrière de la précédente, que j'appris que Serge Cany, aspirant de la 3ème Batterie, avait été sérieusement victime d'un accident routier et avait été hospitalisé d'urgence. Profitant d'un moment calme, je courus le voir et le trouvai alité, souriant, mais avec quelque chose de lointain, de ralenti, qui m'inquiéta. On lui avait raconté qu'il était resté un certain temps sans connaissance ; de l'accident même il n'avait aucun souvenir.

Il fut assez rapidement sur pied et de retour parmi nous. Pendant des années je ne pensai plus à cet accident. Comment l'aurais-je pu ?

****

Belfort fut libéré dans le même temps par nos voisins de droite. Notre 1ère DFL, qui avait encore lourdement souffert dans les combats de cette semaine, fut arrêtée sur ses positions. Parmi ses morts, le commandant Langlois avec qui je m'étais si bien entendu en Septembre ... Les Divisions voisines étaient lancées dans la trouée, Thann était libérée à son tour mais cela rebloquait au-delà. Plus tard on a su que la manoeuvre d'exploitation de cette percée avait dérapé , du fait d'un embouteillage monstre entre les 1ère et 5ème Division Blindée, et les Divisions d'Infanterie qui avaient ouvert l'étroit passage entre Vosges et Jura.

Avec plusieurs camarades, dont Rougé et Gérard Faul, je fis une virée en jeep vers Belfort et la route de Thann, "pour voir". Nous avons traversé Belfort sans nous arrêter. Je revois seulement une place ou un groupe mélangé de civils et de militaires entourait plusieurs soldats allemands adossés à une maison. Cela paraissait houleux et juste comme nous passions, une femme âgée levait son parapluie et frappait l'un des prisonniers à coups redoublés, sans que celui-ci esquisse un geste de défense. Scène pitoyable, mais inévitable. Allez savoir ce que les gens de Belfort avaient subi !

Plus loin, la route était dégagée et on roulait vite. A un tournant, sur le bas-côté gauche, il y avait un véritable tas de soldats allemands, six je crois, jetés les uns sur les autres. La chose était si récente qu'ils avaient encore les couleurs de la vie. C'étaient des tout jeunes, plus jeunes que nous. Comment avaient-ils péri, et n'y avait-il pas là quelque action criminelle contre des prisionniers capturés ? Nous le craignions fort et étions bouleversés ; mais impuissants.

Nous avons quand même poussé plus loin, jusqu'au fort de Roppe. Il était ouvert à tous vents et sans trace de vie. Nous y sommes entrés en curieux, explorant plusieurs galeries assez obscures ; c'était sans nécessité, et possiblement dangereux s'il y était resté des occupants, mais non, ils étaient bien partis. A leur place, nous avons trouvé des documents et des livres. J'en ai rapporté un que j'ai toujours : un manuel d'histoire, compilé vers 1941, au zénith des succès militaires nazis, avec des textes et des illustrations résumant toute leur doctrine de haine et de vengeance. Il portait le cachet d'une Ecole de cadres de la Marine. Au retour, le sinistre tas des jeunes morts était toujours là, nous rappelant comment la haine engendre la haine dans une spirale fatale.

La 1ère DFL fut ramenée au repos, tout près de Lure. Elle avait un nouveau général, GARBAY, promu de son grade de colonel, commandant la 2ème Brigade. Brosset avait commandé la 2ème Brigade sous Koenig. Maintenant Brosset était mort et c'était de nouveau cette Brigade qui fournissait le dauphin, un Français Libre pur, et ancien de la Division. La tradition restait.

Septembre-Novembre 44: la lente approche de Belfort.

Ma 5ème batterie avait reçu dès le 1er Novembre un nouveau capitaine, qui depuis quelque temps était en renfort à l'Etat Major du Groupe. Il s'appelait Luflade, était bordelais et faisait partie des ralliés de Djibouti.

(Benoist était muté dans un Etat-Major parisien, je ne le revis qu'après la guerre).

Tout de suite il me fit mauvaise impression. D'abord je connaissais mal l'historique du ralliement de Djibouti, mais je pensais que cette garnison, d'abord fidèle à Vichy, aurait eu toutes raisons de se déclarer pour De Gaulle dès que les Anglais aidés des FFL, eurent nettoyé l'Ethiopie de toute présence italienne, donc en 1941. Il y eut alors des transfuges, mais bien peu à mon idée, et l'histoire du ralliement fut compliquée et décevante. Or Vichy et les Allemands étaient loin et n'auraient pu interférer aucunement.

Ensuite, Luflade était un de ces militaires de carrière qu'on imagine mieux attendant un galon de plus dans une caserne que faisant la guerre. Il était actif aux repas, peu en dehors, et passait beaucoup de temps retiré dans la maison où il avait son billet de logement.

Ensuite il était, physiquement, d'un type à tête assez spécial qu'on rencontre précisément dans le Bordelais, et qui n'a jamais été mon type : le teint bistre, des yeux presque globuleux avec un rien de cerne autour, un nez bourbonien et une bouche sensuelle sans grâce, le front presque fuyant, la carrure large et la taille, courte. En plus, l'accent, bon poids.

Avec tout ça, pour moi, ce n'était pas un engagé comme Benoist, Morlon et nous autres ; c'était un type d'active qui avait été amené là par un engrenage.

Benoist partait sur Paris, en permission, avec Morlon justement. Mais nous savions qu'il ne reviendrait pas.

Avec le mauvais temps et l'inaction, cela devenait un peu morne.

Il y avait maintenant des possibilités de permission ! Alors, pourquoi ne pas en profiter? Et le 2 Décembre, j'étais en route avec Francis Rougé et les deux frères Faul, Michel et Gérard. Une jeep pour 4, et roulez !.

J'avais pu rétablir la liaison avec Genève (mes parents) et je savais qu'en débarquant je trouverais mon père campant dans notre immeuble du 45 rue Scheffer, - pas dans notre appartement, occupé, où je pus quand même passer les nuits dans la

chambre de mon frère Etienne - mais dans un studio confortable du rez-de-chaussée, (inoccupé), grâce à l'entremise de notre toute dévouée concierge. C'était une grande joie de se revoir ainsi, même sans ma mère retenue à Genève (je ne sais plus pourquoi - peut-être par des questions de visa), et même sans être chez nous. Le studio avait une touche assez spéciale, avec notamment un grand nu langoureux en face du grand lit.

Mes camarades et moi avions apporté autant de conserves et autres provisions de l'armée que la jeep pouvait en contenir, car nous savions bien que tout était rationné et que le ravitaillement des civils était misérable.

Le reste de notre nombreuse famille n'avait pas encore regagné la région parisienne, aussi il y avait très peu de perspectives de visites. La compagnie de papa m'aurait suffi pour toute la permission (une courte semaine). A nous deux, nous avions de quoi raconter jour et nuit, et plus.

Il était venu de Genève dans l'auto du docteur Gorjux, dont j'ai parlé pour le temps de la préparation de mon départ de Lyon fin 42. Celui-ci, passé à Genève en 43, avait puissamment aidé à faire passer en Suisse de nombreuses personnes menacées, parmi elles toute la famille (4 personnes) de la soeur de papa, ma tante Hélène.

A cette époque, une auto en état de rouler et de l'essence dans son réservoir, cela faisait deux miracles, que seuls pouvaient réunir un peu de Résistance, un peu de marché noir, un peu de protection et beaucoup de culot. Gorjux avait tout ça, et il en faisait profiter ses amis.

Maman nous rejoignit de justesse. Ce fut du délire. Mais j'appris d'elle et de papa des histoires affreuses que la pauvreté des "média" n'avait pas encore vraiment fait connaître au pays.

Ainsi à Tulle, en Juin 44, une Division SS "Das Reich", en représailles d'attentats subis sur sa route montant vers la Normandie, avait pendu en ville, aux balcons des rues principales, l'un après l'autre, quatre vingt dix neuf hommes, surtout de jeunes gens. Acte barbare.

Mais peu après, une unité de la même Division, appelée à exercer des représailles sur un village du Limousin nommé Oradour, se trompa d'Oradour (il y en avait deux sur la carte) et commettait en quelques heures le plus horrible crime

contre l'humanité perpétré en France. Un village entier cerné, anéanti, massacré, plus de 1100 morts, les femmes et les enfants brûlés vifs dans l'église, l'épouvante indicible, l'acte inexpiable entachant pour toujours une armée d'un pays prétendument civilisé.

Les Allemands commirent des forfaits semblables dans toute l'Europe, et notamment en URSS, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie.

Là, ce n'était pas les sinistres bandes recrutées pour les camps de torture et de mort. C'était l'armée "normale".

****

J'ai été faire la connaissance de la mère de Rougé, chez lui, 87, Boulevard Saint Michel. Un autre jour, nous avons pu découvrir notre camarade de promotion Thibierge, un des garçons les plus fins et cultivés qui soient, celui qui avait su, avec tact, reprendre en octobre 41 la fonction de chef d'équipe ("crotale") que de Tarlé m'avait fait retirer au nom de ses principes "aryens".

Thibierge, qui pour quelque raison n'avait pas franchi les Pyrénées, s'était engagé avec élan à la Libération, impatient de réparer le temps perdu et de combattre immédiatement, - sans prendre le détour longuet des pelotons d'élèves-officiers qui s'offraient à lui.

C'est en soldat de 2ème classe que nous avons retrouvé ce camarade intègre, illuminé par son engagement récent et portant avec fierté son uniforme sans grade. Nous nous sommes attablés à la terrasse d'un café, à l'angle de la rue Royale et de la place de la Madeleine.

On s'est raconté. Chacun aimait bien les deux autres ; en première année d'X nous étions tous les trois dans son équipe. Dès le début, il nous a dit, en prenant son temps et en nous regardant tour à tour dans le fond des yeux :

-"C'est bien, ce que vous avez fait là"

Je suis encore ému en l'écrivant, si tard dans cette vie, revoyant ce visage mâle, jeune, réfléchi, aux beaux traits, comme il était à cet instant. Dit par lui, cela valait plus que la Croix de Guerre, que j'allais recevoir bientôt d'un indifférent.

Thibierge a été tué à l'ennemi, dans une de nos Divisions, le 24 Avril 1945 : le jour où Rougé et moi retrouvions Paris pour la première fois - et ensemble - depuis cette permission.

Un autre de nos camarades, Jeanneau, fit le même choix et fut tué, lui aussi, au front.

Honneur à eux ....

****

On a quand même revisité un peu Paris. Mes copains et moi avions la jeep à tour de rôle. Je me rappelle avoir ramené mon père en jeep du Marais jusque chez nous, par la rue de Rivoli, la Place de la Concorde et les quais. Il y avait très peu de circulation sur la chaussée - quelques autres voitures militaires.

L'essentiel de Paris était intact : cela auraît dû me frapper davantage. Pour moi, la guerre se passait ailleurs et on rentrait à Paris : c'était normal de le trouver intact. Très, très grande naïveté.

****

Le rendez-vous pour repartir était un soir, le 9 Décembre, je crois. La jeep, partie de chez l'un des quatre, nous a ramassés successivement; Gérard Faul, toujours trés lancé, voulut jeter un dernier coup d'oeil sur une certaine boîte de nuit, rue de Ponthieu, près des Champs Elysées. J'étais mécontent, car nous avions une longue route de nuit et pour moi la seule chose était de repartir sans perte de temps pour maximiser les chances que chacun de nous ait les yeux ouverts à son tour de tenir le volant.

JEANNEAU et THIBIERGE

les deux camarades de promotion engagés
comme simple soldats à la Libération
et tués à l'ennemi en 1945

JANNEAU

THIBIERGE

Mais les autres étaient d'accord avec Gérard (y avait-il ses petites entrées ? c'est possible), et nous voilà devant le premier désagrément : être interpellés sans aménité par le portier/videur de l'établissement, habillé comme un vrai maréchal à force de galon d'or partout. Il faisait des objections sur nos tenues, évidemment peu citadines, avec nos gros manteaux khakis, nos grosses godasses et le reste. Gérard Faul l'amadoua je ne sais trop comment juste assez pour nous permettre de rester sur les premières marches descendant vers la salle. Ainsi échelonnés, nous regardions.

La salle était bondée de jeunes : beaucoup de militaires et des filles en tenue du soir recherchée, jupes courtes et décolletés appuyés, dansant frénétiquement au milieu des passages de serveurs, des projecteurs croisés et de la fumée de cigarette, - tandis qu'à côté de nous un orchestre de jazz se déchaînait dans un paroxysme à faire sauter les tympans. Visiblement, il y avait là un spécimen d'une jeunesse dorée (avec un or dont on pouvait se demander, dans ces temps-là, la provenance), et qui vivait en pleine insouciance de ce qui faisait que des contemporains à elle se faisaient tuer dans la boue à quelques portées de fusil de là, pour leur liberté, celle des prisonniers et des déportés en Allemagne.

Je regardai, interloqué, cette scène d'amusement oublieux de tout qui contrastait si fort avec la nuit qui s'apprêtait pour nous, et sa suite ... Tout à coup, un petit soldat Américain, plutôt frêle, en tenue, avec des lunettes fines et un calot passé sous une patte d'épaule, bondit sur la scène, prit le micro en main et se mit à marteler un air (probablement à la mode) très rythmé et rapide, où revenait le refrain :

"Shoo ! Shoo ! Bay - by !"

et il ponctuait ça avec des gestes de piston de locomotive à vapeur, des deux mains.

Cet Américain faisant le mariolle dans ce dancing parisien à la touche mondaine, cela eut le don de me faire sortir de mes gonds. Je fis un mouvement en avant et je dis aux trois autres : -"Allez, on fonce dans le tas et on casse tout". Mais ils n'étaient pas d'accord et m'ont pris par le bras pour faire une sortie sans incident. Dehors, la concentration de voitures de privilégiés planqués remonta mon indignation.

Ma réaction était en réalité très symptomatique du malaise de l'Armée Française à ce moment, dans ses contacts avec la population des régions libérées.

De Gaulle note dans ses Mémoires :

"Pour beaucoup de gens, la libération équivaut à la fin de la guerre, et ce "qui s'accomplit depuis, dans le domaine des armes, ne présente pas d'intérêt "direct. D'ailleurs, ce sont les Alliés qui exercent le commandement et fournissent "la plus grande part."

"Nombre de Français, blessés jusqu'au fond de l'âme par l'effondrement de "naguère, se passionnent peu pour des batailles où l'armée française ne joue plus "le premier rôle, hélas !"

"Justement, le général de Lattre me rend compte, le 18 décembre, de ses "préoccupations quant à l'état de son armée ... Il me signale la dépression qui "sévit dans l'âme de ses subordonnés :"

"D'un bout à l'autre de la hiérarchie, écrit-il, particulièrement chez les "officiers, l'impression générale est que la nation les ignore et les abandonne." "De Lattre poursuit : "Certains vont même jusqu'à imaginer que l'armée d'outre mer "est sacrifiée de propos délibéré." Il ajoute : "la cause profonde de ce malaise "réside dans la non-participation de la nation à la guerre".

****

Mais la jeep démarra pour de bon, sortit de Paris et l'air froid de la nuit me fit oublier bientôt Paris et tout ce qui s'y passait.

Nous avons roulé sans encombre et sans arrêt jusqu'en vue de Vandoeuvres. Là, brusquement quelque chose de fatal arriva au moteur, qui nous cloua un bon coup. Il était environ 4 heures du matin. Vers six heures, un cultivateur passa avec une charrette à boeufs. Il voulut bien nous prendre en remorque pour les quelques kilomètres restants (dont le dernier en forte pente). De Vandoeuvres où il n'y avait ni ressource ni circulation nous avons pu nous faire remorquer péniblement jusqu'à Chaumont et remettre la jeep à un atelier américain de réparations.

Le jour suivant, des GMC américains nous ont aidé à regagner Amblans, près de Lure et on fit rechercher ensuite la jeep par l'échelon de dépannage du Régiment.

Ce voyage se terminait sans gloire ...

A l'arrivée, nous avons trouvé le Régiment en pleine préparation de départ pour la côte Atlantique. Le commandant Morlon (promu récemment en grade et commandant adjoint du 2ème Groupe) me remit un message; je devais me rendre à un endroit donné en pleine campagne, à quelque distance de Luxeuil, avec un adjudant-chef de la 4ème batterie (Salmon), pour y recevoir la Croix de Guerre, des mains du commandant en chef, le général d'Armée De Lattre de Tassigny. Je rejoindrais après.

****

Le lendemain matin, 12 Décembre, je voyais les premiers éléments du régiment prendre la route vers l'Ouest, pendant qu'avec Grollier je suivais les indications d'un papier de convocation pour gagner le lieu de la prise d'armes, vaste pré, au bord d'une petite route, en pleins champs. Il y avait une grande agitation de mise en place de troupes et d'une musique militaire, pour rendre les honneurs :- des troupes d'autres Divisions ; une nuée de véhicules qui bourdonnaient pour se garer à l'écart. Il faisait un froid de fin d'automne et par moments il pleuvait un peu ; tout le monde était en manteau, on parlait peu, car ne je connaissais personne. Les gens chargés du protocole nous mirent, nous autres récipiendaires face aux troupes et au drapeau, sur un rang.

De Lattre arriva, avec l'essaim d'escorte habituel d'un commandant en chef. Je l'avais vu déjà de très près vers Août 43 à Camberley. Autant raconter ça d'abord.

De Lattre avait atteint la notoriété pour la première fois lorsque, général de Division commandant à Montpellier dans l'Armée d'armistice, il avait "pris le maquis" avec une poignée d'hommes et un ou deux canons à l'arrivée des Allemands dans la zône Sud. Vichy, effrayé, avait réussi à éviter une catastrophe et De Lattre, démobilisé comme toute l'armée d'armistice, avait disparu, pratiquement, de l'actualité du bouche à oreille.

Quelque temps après ma propre arrivée en Angleterre (Mai 43), celle de De Lattre fut annoncée officiellement (j'ignore les détails de son passage de France à Londres).

Les Français de Londres pensaient qu'on allait le voir donnant des interviews, reçu par De Gaulle, etc ...

Point. De Lattre restait muré dans un hôtel, incognito, et "il se passait quelque chose". Le bruit se répandit que ce général à trois étoiles posait à de Gaulle deux conditions pour son ralliement :

1 l'octroi de cinq étoiles (Général d'Armée) en sautant le grade intermédiaire ;
2 un très haut poste, possiblement celui de commandant en chef militaire, qui était destiné, au contraire, à rester l'apanage du Général Giraud dans les tractations que de Gaulle et son entourage prévoyaient avec ce dernier, mais qui n'avaient pas même encore eu lieu.

Plusieurs semaines se passèrent. Un jour, le camp de Camberley fut prévenu d'une inspection, le lendemain, par le Général d'Armée De Lattre de Tassigny. Quelque chose s'était donc débloqué.

Le lendemain, sur le terrain de parade du camp, autour du mât où flottait le drapeau, De Lattre, dans un fringant uniforme flambant neuf aux cinq étoiles scintillantes, passait en revue tous les détachements hétéroclites de cet unique base française, puis rassemblait tous les officiers (... et aspirants), une trentaine, dans la baraque servant de mess et de salon à la fois.

A la fin d'un discours paternalo-patriotique, il lança la paraphrase suivante du mot à mot d'une célèbre harangue de Napoléon à ses troupes victorieuses de quelque bataille comme (les Pyramides ? Castiglione ? Rivoli ?) :

"Quand plus tard, nous nous rencontrerons à nouveau, où que ce soit, vous "pourrez me dire : "Mon Général, j'étais à Camberley !".

(J'avais trouvé le propos assez ridicule : on ne fait pas du remake de Napoléon quand on veut être sérieux).

Et voilà ; De Lattre, après avoir épinglé nombre de Légions d'Honneur et de Médailles Militaires sur ma gauche, arrive aux Croix de Guerre et, mon tour venu, me pique mon truc sur le manteau avec la jolie palme dessus, après les formules rituelles :

"Sous-lieutenant Mantoux, de la 1ère D.M.I. ...."
(Ah ! Ils y tenaient, cette bande d'officiels)

Et je lui dis : - "Mon Général, j'étais à Camberley !"

Mon oeil ! Ou plutôt le sien : il m'a regardé, interloqué ; il ne se souvenait de rien ... naturellement. C'était du bidon, et je m'en doutais dès la première minute. Mais ça valait le coup de m'en assurer.(1)

Ceci n'enlève rien à ses mérites, qui furent grands.

(1) Il est question de cet épisode de Camberley au Vol III, p. L. 44. Le Vol III n'a été écrit qu'en dernier.

LA ROCHELLE

Aussitôt la cérémonie terminée, je rejoignis à Amblans, juste à temps pour entreprendre une étape de nuit jusqu'au delà d'Autun.

Le lendemain, 13 décembre, une fois passé Limoges et en direction d'Angoulême, je vis à droite l'indication "ORADOUR-sur-GLANE 9 km". Cela me fit un choc. Je n'avais pas eu idée d'où se trouvait ce village-martyr dont on venait de me parler à Paris, et il était là, à deux pas. Je quittai la colonne et m'y rendis, par une petite route déserte.

Ce que je vis me serra le coeur, et me reste en mémoire. Bien sûr, on avait déblayé l'essentiel, mais les traces de l'holocauste étaient partout. L'église, des maisons, des voitures brûlées, dans les cours et dans les rues, des traces de balles et d'obus, partout des ruines où les ronces poussaient. Deux hommes, un ici et un là, travaillaient encore au déblaiement .... six mois après ...! Il y avait des écriteaux sommaires : "SILENCE" "RECUEILLEZ-VOUS". Le silence était écrasant,. Je parlai un instant avec un des hommes de peine : lui et son collègue habitaient ailleurs et n'étaient là que dans la journée. Il y avait quelques survivants, mais aucun n'était revenu. Oradour était matériellement mort.

Je rejoignis la colonne et aux haltes suivantes, je racontai aux uns, aux autres, ce que j'avais vu, ce qui était arrivé. Personne n'avait entendu parler d'Oradour, on m'écoutait avec effarement, mais visiblement avec doute.

Le soir, on arriva à Bénévent ; et le 14, à la Gironde, qu'on suivit sur les hauteurs, depuis Blaye jusqu'à Berson ; on y logea trois nuits.

****

Extrait de ma lettre du 15 Décembre 1944 à mes parents

"Au cours de la dernière étape (il y a vingt quatre heures), un très petit crochet m'a permis d'aller jusqu'à Oradour-sur-Glane. Je tenais à le faire parce que trop peu de gens, certainement, en auront le témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles après la guerre.

Le spectacle actuel (pourvu qu'on y change rien !) est très dramatique : j'aurais pensé être encore davantage saisi, mais la vue continuelle de villages bombardés a émoussé en moi certaines facultés d'émotion spontanée.

Toute la région est peu habitée et les champs en ce moment sont déserts, de sorte qu'une zône immobile de campagne entoure le village comme les arbres d'un cimetière. S'il n'y avait eu quelques FFI (une "garde d'honneur" qu'on a constituée) et trois personnes au cimetière, j'aurais été absolument seul. Toutes les maisons ont été incendiées, même des fermes isolées, et tout ce qui tenait debout a été abattu, poteaux téléphoniques, distributeurs d'essence .... Il ne reste rien qui puisse brûler, rien que la pierre des murs, parfois encore elle s'est abattue en tas. Des carcasses de voitures dans les garages, voilà à peu près les seuls objets qu'on reconnaisse encore. A l'intérieur du village, des plaques : "SILENCE". Mais il n'y a personne pour les lire.

L'instituteur du village voisin de Veyrac, au cimetière, m'a montré les trois grandes fosses communes où les débris des corps qu'on n'avait pas pu identifier restent rassemblés : l'une d'elles a vingt mètres sur quatre.

Il m'a raconté l'histoire (vous la connaissez déjà). Il paraît que la colonne qui est venue par là s'était écartée de l'itinéraire normal de la division blindée dont elle faisait partie et qui se rendait de Limoges à Angoulême, le 10 Juin. Il n'y avait jamais eu d'attentat dans le canton, et il s'agit certainement d'une lubie préméditée par un colonel ou un commandant quelconque, et réalisée en tout cas de sang froid.

Rien n'a été laissé au hasard : cordons de troupes cernant le village, patrouilles arrêtant le tramway départemental au barrage, et menant au massacre, sur le vu de leur carte d'identité, tous les résidents du village, (y compris des réfugiés lorrains dont plusieurs sont disparus, même de nom !). Le massacre de l'église, où on avait rassemblé les femmes et les enfants pour les "abriter", a été précédé d'une tentative d'asphyxie à l'aide d'une bonbonne fumigène qui fut mise en action dans la nef. On a le récit complet par une femme qui s'échappa en fracturant un vitrail et qui, malgré sept balles reçues dans sa fuite, a pu se cacher et a survécu.

Lorsque les Boches ont eu fini, ils ont étendu de la paille sur les corps de la grand'place, et sont allés boire (sic) avant de procéder à une incinération grossière. C'est alors que trois hommes indemnes, qui s'étaient affalés sans blessures sous le tas, ont pu s'enfuir.

De tout le village, il y a sept ou huit survivants ; parmi les spectateurs du massacre, dix huit "épargnés" (après avoir été regroupés près d'un des barrages routiers, où ils s'étaient présentés, - et croyant devoir être fusillés).

Lorsque vers cinq heures du matin (tout avait été fini la veille à six heures du soir), un habitant de Veyrac se hasarda, à l'aube, jusqu'aux premières maisons, il crut, dans le silence (les Allemands dormaient hors du village) que tous étaient partis ; voyant l'immense dévastation, il se sauva. Ce n'est que plusieurs heures après, lorsque l'on vit effectivement la colonne reformée se diriger vers Angoulême, que les habitants des trois communes voisines se précipitèrent et trouvèrent tous les habitants gisant encore là où ils avaient été tués. Le dégagement des restes dura deux jours ; vers la fin, des Allemands eux-mêmes vinrent y travailler : premier signe de l'attente du châtiment final.

Encore maintenant, les ruines continuent de tomber par blocs entiers, et toute l'eau du pays est considérée comme dangereuse à boire, à cause des infiltrations.

Voilà ce qu'on apprend à Oradour .... (1)

Tous les ports importants de l'Atlantique avaient été rendus inutilisables ; sur ordre d'Hitler des troupes allemandes s'étaient retranchées dans plusieurs : Royan, La Rochelle, Rochefort, Saint-Nazaire, Lorient, etc .. Les Allemands avaient coulé une telle quantité de navires, de l'entrée de la Gironde jusqu'à Bordeaux, que toute cette région était momentanément condamnée.

La libération d'un ou de plusieurs de ces ports, outre le salut de leur population, pouvait apporter une aide aux transports Alliés. Le port d'Arromanches était constamment à la limite de capacité, et Anvers récemment conquis commençait à servir, excellement placé à faible distance des fronts.

(1)le nombre des habitants assassinés a été évalué à 1100 (note ajoutée en 1990)

Mais quelques cervelles françaises s'ingéniaient à démontrer que la prise de ports de l'Atlantique, de vive force, restait une affaire capitale, et de Gaulle lui-même vint à pencher en faveur de ce parti, avec sans doute des arrière pensées complexes. Parmi les demandeurs se trouvaient des généraux et colonels responsables de troupes nouvelles issues des FFI, que les Américains avaient refusé d'ajouter à ce qu'ils avaient convenu auparavant de compter comme Divisions Françaises équipées et ravitaillées par eux : 12 Divisions en tout.

Ces troupes mal équipées, mal armées, nullement exercées ou aguerries, comment fallait-il s'en occuper pour qu'elles ne tombent pas dans le chaos, qu'elles ne se débandent pas, que leurs effectifs ne versent pas dans les factions politiques de l'intérieur, encore plus ou moins contrôlées par un pouvoir provisoire, à Paris ?

Créer une action militaire contre des forces allemandes limitées en nombre et en moyens, privées de toute possibilité de renforts, et encadrer les unités FFI avec des unités régulières, expérimentées, tout en amenant, au bout du compte, des succès militaires notables sur le "front de l'Atlantique", cela pouvait paraître une politique constructive.

Il y avait aussi là dedans des ambitions moins avouables, des chefs militaires à la recherche de Légion d'Honneur et de montées en grade. Chez nous, on se mit vite à en parler et à citer des noms. Un certain colonel Jacobsen, des FFI, qui vint visiter le 1er RA, était un de ces noms. Il y avait de notre côté de l'amertume à nous voir déplacés à près de 1000 km du front principal pour ce que dans l'ensemble nous considérions tous comme une opération pas sérieuse, et très critiquable dans son fond.

De Berson, nous pensions être envoyés sur Royan : mais ce fut vers Surgères, c'est-à-dire au centre d'un arc de cercle que l'on formait autour de la poche de La Rochelle. Nous avions à peine pris position là le 17, dans la campagne à PUYRAVAULT, entre Surgères et Aigrefeuille (tenu par les Allemands), que je piquai un gros 39 de fièvre qui me cloua au lit deux jours, brûlant et grelottant, choyé par mes nouveaux logeurs, qui me donnèrent leur chambre et leur lit. Pendant ce court temps la batterie était tout de même en état de fonctionner, tirant une trentaine de coups par jour, d'autant qu'on nous avait affecté deux nouveaux jeunes

officiers, un Bordelais de mon âge, RESCANIERE, que je rangeai (probablement à tort) dans la catégorie LUFLADE, et un Malgache timide et effacé, l'aspirant PASSOT. (je ne les cite que pour ce qui suivra, les concernant). On avait par contre muté mon copain LOUBOUTIN à la 3ème batterie, ce qui ne me plaisait pas du tout. Mes réclamations pour le ramener chez nous furent repoussées, malheureusement.

Pour Luflade, il venait de se révéler ceci, qui était connu de toute la batterie et nous remplissait de honte. A Lure, il avait embarqué la fille de sa logeuse, dont il venait de faire sa maîtresse, et, croyant diminuer le scandale, il avait donné ordre qu'on la fasse voyager sans tapage dans un de nos GMC (bâché, bien sûr, en cette saison) et donc avec un sous-officier et huit ou dix de nos hommes de troupe. Mais le scandale était d'autant plus grave qu'il avait accédé aux demandes de la mère, qui n'avait pas voulu se séparer de sa fille, et qui voyageait donc clandestinement aussi dans notre convoi depuis plusieurs jours. Luflade les faisait débarquer en douce dans les maisons où il logeait aux étapes, et vivait avec ces deux femmes. La rumeur courait qu'il entretenait les mêmes relations avec l'une et l'autre. Je ne l'appris qu'une fois arrivé à Berson. De peu engageant qu'il m'avait paru, il était devenu complètement méprisable, et tout l'encadrement de la batterie, fait de gens convenables, et honorables, s'en trouvait sali. Démoncer notre capitaine était impossible. Le respecter l'était tout autant.

Un matin, nous avons appris que durant la nuit, une compagnie F.F.I. entière, qui tenait un secteur du front devant nous, avait quitté ses positions pendant toute la soirée précédente, pour aller au cinéma à Surgères ! Les Allemands, s'ils en avaient eu envie, auraient pu nous cueillir dans la nuit comme de vulgaires légumes. Ca commençait à ne plus ressembler à rien. Il y eut du reste des réactions "fortes" de la part de notre commandement divisionnaire.

****

Pendant ce temps, depuis le 17 Décembre, se déroulait dans les Ardennes une dangereuse contre-offensive allemande, dont l'ordre était de reprendre Anvers. Dans la neige et le verglas, les lignes américaines étaient enfoncées, avec de graves

pertes en hommes et en matériel; la garnison de la petite ville de Bastogne, encerclée, fut menacée d'anéantissement, et les blindés allemands, ayant avancé de 80 km, s'arrêtèrent à court d'essence, à 1 km seulement du plus grand dépôt allié de carburants ...

Nous l'ignorions, mais le 22 Décembre on nous retirait du "front" de la Rochelle pour un regroupement à l'arrière : à Saint Saturnin sous Bois. J'y allai à une messe de minuit très traditionnelle, - la petite église de village débordant d'une foule fervente, gens du pays et militaires mêlés : trois offices successifs .. jusqu'à deux heures du matin ... Je passai une partie de Noël à dormir ...

****

Le 9 Janvier 1965, "Le Monde" publiait une lettre de moi sur le thème :

QUI A VOULU TRANSFERER LA 1ère DFL à LA ROCHELLE ?"

Je n'ai plus cette lettre, mais j'ai conservé la réponse d'un journaliste du "Monde", qui montre que le retrait du front d'Alsace de la 1ère DFL, et la demande de retrait d'une autre Division (1ère Blindée, général Du Vigier), remontaient au général de Gaulle en personne.

La documentation de M. Mordal, le journaliste en question, provient entièrement des propres Mémoires de de Gaulle ; elle paraît donc incontestable dans le cas présent.

****

Paris, le 12 Janvier 1965

Monsieur,

J'ai lu avec un grand intérêt la lettre que le Monde a publiée dans son numéro du 9 Janvier, mais je me demande, et j'espère que vous excuserez cette réflexion, si vous n'avez pas mis quelque malice dans votre question finale :

"Qui a voulu transférer la 1ère D.F.L. à La Rochelle?"

Car cette réponse est évidente pour qui lit le tome III des Mémoires du général de Gaulle auxquels vous vous référez d'ailleurs. On y relève en effet, dans les pièces annexes :

- que, dès le 6 septembre, le général de Gaulle a écrit au général Eisenhower pour lui poser la question "des effectifs à maintenir en France pour en achever le nettoyage et assurer la sécurité des arrières des armées." (p. 297)

- que le général Eisenhower a répondu le 13 septembre, avec une grande réserve,
"J'apprécierais avec reconnaissance que le général Juin informe au plus tôt mon état-major du nombre des divisions françaises dont il demandera qu'elles soient maintenues à l'intérieur de la France. Vous discernerez que ce point aura une incidence directe sur les opérations qui sont actuellement projetées. J'espère beaucoup, qu'à part un très petit nombre, toutes les divisions françaises seront disponibles pour la progression en Allemagne." (p.311)

- que, par lettre du 21 septembre, de Gaulle n'en réclame pas moins à Eisenhower :
la 1ère D.F.L. (Brosset) qu'il désire faire stationner dans la région de Paris,
la 1ère D.B. (du Vigier) pour réduire La Rochelle et Royan. (p.467)

- que, le 25 septembre, Eisenhower répond par un refus :
"La 1ère division blindée et la 1ère division d'infanterie française sont, à présent, à ce point engagées dans la bataille pour la libération de l'Alsace qu'il serait impossible de les retirer de cette tâche, vitale pour le moment."

- que, sans tenir compte de ce refus, de Gaulle écrit à de Lattre le 7 octobre :
  "D'autre part, je serai probablement obligé de vous reprendre un jour ou l'autre la division du Vigier et la division Brosset." (p. 470)

- que, le 13 octobre, il revient à la charge auprès d'Eisenhower à qui il écrit :
  "Quelque intérêt que pourrait, à certains égards, présenter actuellement le maintien de ces unités sur le front de l'Est, des nécessités d'ordre national imposent au Gouvernement français d'employer ces divisions dans les conditions que je vous ai exposées dans ma lettre du 21 septembre 1944 ..." (p. 470)

La prise de Strasbourg, si elle nous comblait de joie, ne réglait encore rien en Alsace. Mieux, elle ne pouvait que compromettre la situation du 6ème Groupe d'armées, tant que la jonction ne serait pas réalisée le long du Rhin de Mulhouse à Strasbourg, en raison de l'existence de ce saillant difficile à défendre contre une offensive bien montée ... ce que l'histoire ne fut pas longue à démontrer.

Ce n'était donc pas le moment d'enlever à la bataille d'Alsace un seul homme ou un seul canon. Mais de Gaulle voulait prendre Royan et Eisenhower, lassé par son insistance, a fini par céder, alors qu'il eût dû s'en tenir aux termes de sa lettre du 25 septembre : "Dès qu'elles (ces divisions) ne seront plus indispensables au combat, soit en raison de la défaite des armées allemandes sur le terrain, soit à la suite de l'arrivée rapide des divisions américaines pour les remplacer, elles vous seront promptement rendues".

Encore pourra-t-on se féliciter que de Lattre, par sa très vive réaction à la lettre du 7 octobre, soit parvenu à conserver la 1ère D.B. jusqu'au bout, mais il reste en définitive qu'Eisenhower a manqué de fermeté sinon de réalisme et que cette intervention personnelle de de Gaulle dans la conduite de la bataille a eu des conséquences que l'histoire jugera sévèrement.

Jacques MORDAL.

RETOUR AU FRONT !

Le 26 nous prenions enfin la route du retour au front principal ; départ à l'aube ; au petit matin (il faisait très froid et je roulais sans pare-brise pour y voir plus clair, à cause du givre), à une halte où j'avais vraiment l'onglée, je commençai à battre la semelle sur le bitume quand je me retrouvai, dans le temps d'un éclair, frappant le sol de tout mon long, comme une planche, figure comprise. Verglas !. Je gardais les yeux ouverts, au niveau des semelles de ceux qui venaient me secourir, mais j'étais littéralement K.O., incapable du moindre mouvement. Il m'en resta une forte ecchymose. On la voit bien sur ma joue gauche, sur la photo prise cinq jours plus tard en Alsace. Le soir, on s'arrête près de Guéret. Le jour suivant, à Epinac les Mines.

Le 28, par Beaune, Dijon, Langres, Bourbonne les Bains, à Sérécourt. Le 29 à Raon l'étape dans les Vosges ; mon billet de logement était chez le curé de La Neuveville. Je commençais à avoir des douleurs dentaires mais les efforts de notre toubib Bongrand pour m'amener chez un dentiste échouèrent, tant sur place qu'à Baccarat et ailleurs. Le 30, je trouvai enfin un dentiste, pas bien fort, puisqu'il me dit qu'il n'y avait pas grand'chose à faire. Cela allait me coûter fort cher ...

Le 31 on me donne à reconnaître un itinéraire de traversée des Vosges en partant vers le sud. Avec un Dodge 3/4 de tonne, j'eus droit à deux dérapages graves et un demi-tour complet sur le verglas avant d'atteindre La Chipotte : reconnaissance négative.

Le soir, les deux batteries B.3 et B.5 organisèrent un réveillon joyeux où l'on dansa beaucoup et tard avec les jeunes filles du pays - visiblement aussi sevrées que nous de ce genre de fête. Dans la nuit, on commença à entendre le canon à distance ...

Tôt le lendemain 1er Janvier 1945 nous avons passé la Meurthe sur un pont lancé depuis minuit seulement par le Génie Américain, pour traverser prudemment les forêts vosgiennes et redescendre sur la plaine d'Alsace complètement enneigée.

A midi et demie, après que la 5ème batterie se soit mise en place à Sand, on me prévint que "mon frère" était à deux pas. Effectivement, les Piper-Cubs de la 2ème D.B. étaient dans un champ, tout près ; et je retrouvai Etienne au moment où il se mettait à table avec les autres officiers de l'Artillerie Divisionnaire de sa Division (Colonel Crépin, Capitaines CALLET et ROUSSELIER, etc .). Là j'appris que ma nomination de lieutenant était parue au Journal Officiel ! Déjeuner euphorique, puis photos ... L'après-midi, deuxième visite (au terrain d'aviation cette fois), et nous avons été logés à deux dans sa chambre de Sand, chez les Goerung, des gens du pays très accueillants (le père : Eaux et Forêts) dont le gamin, Louis, 10 ans, portait à Etienne un véritable culte.

Le 2 toute la 2ème Division Blindée (puisque nous venions la relever dans ce secteur protégeant Strasbourg) se mit en route vers le Nord, où les Américains la redemandaient en renfort de leur front, un moment ébranlé.

Dans l'aprs-midi, je redevins observateur et allai reconnaître, entre Sand et le Rhin, un observatoire dans le clocher d'un village de première ligne, BOOFZHEIM. Tout y était très calme. J'y reçus diverses visites, dont celle de Francis Rougé, le lendemain 3 Janvier. Lui était détaché à Obenheim, à 3 km au nord (en arrière) de Boofzheim, auprès du commandement du bataillon BM.24, qui tenait ces deux villages.

Entre le 3 et le 6, le commandant JONAS demanda subitement deux officiers de chacune de ses trois batteries pour reconnaître des positions pour le cas d'un éventuel repli. Nous n'y comprenions rien. Avec lui, trois jeunes, dont moi, avons roulé en un petit groupe de jeeps, parcourant des hauteurs autour du Mont Saint Odile, ayant l'immensité de la plaine d'Alsace, toute blanche, à nos pieds. Nous étions à 10 ou 15 km en arrière de nos positions du moment dans la plaine. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Quelle folie s'emparait du commandement ? Nous étions incrédules, et pris de désarroi.

Dans la nuit du 3, nous avons essuyé des bombardements inattendus sur la position de batterie à Sand. On effectua des tirs de représaille, ... malheureusement sur un village alsacien, tenu par les Allemands : Dieboldsheim.

Les jours suivants, j'étais en détachement auprès d'une des trois compagnies du BM 24, à Boofzheim commandée par le Capitaine Tencé. Boofzheim était loin en avant de Sand, en direction du Rhin. En fait, la 1ère DFL, commise à tenir un secteur démesuré (plus de cinquante kilomètres !), ne pouvait, par ce temps polaire (température au-dessous de -10° la nuit) défendre que des villages, organisés en points d'appui isolés. Entre Boofzheim et le Rhin, il n'y avait personne. Entre Boofzheim et Herbsheim, le village le plus proche de l'autre côté, il n'y avait personne non plus. Les intervalles entre le Rhin, Boofzheim et Herbsheim, étaient d'environ 3 km. Et le front se prolongeait de même de Strasbourg à Sélestat.

J'établissais des rapports confiants avec le capitaine commandant de compagnie et ses lieutenants, et je passais le maximum de temps dans le clocher de l'église, scrutant sans fin à la jumelle les prés enneigés, et les lisières de bois, dans ce grand paysage glacé. Mais rien ne bougeait.

Le 6, je pus prendre, pour un jour prochain, un rendez-vous de dentiste à Benfeld : le besoin se faisait pressant.

Au retour, je fis un crochet par Herbsheim, pour une longue visite à Serge Cany ; sa 3ème batterie occupait une position au milieu de bâtiments de ferme, juste derrière un ruisseau, à la limite est du village. Nous avons arpenté la route qui passait derrière ses canons, et qui, passé un petit pont, se recourbait comme pour passer devant, avant de filer sur Boofzheim.

Par cette route, luisante comme de la glace, je regagnai Boofzheim aux dernières lueurs du jour. Autour tout était blanc, ou noir - (les haies et les bois disséminés dans la plaine). Sur les 3 kilomètres, je ne rencontrai pas âme qui vive. Je savais que, la veille, un coup de main allemand avait capturé cinq soldats d'un de nos avant postes vers Neunkirch, au sud de Boofzheim. Je savais aussi que je roulais dans le "no-man's land" au crépuscule, et que tout ce qui était à ma droite était zône ennemie.

A Boofzheim, tout était calme. Je m'installai pour une nouvelle nuit, couché dans la paille d'une grange, tout habillé, côte à côte avec mes amis fantassins.

Je regrettais la présence simultanée (qui me paraissait superflue) de mon capitaine Luflade, à Obenheim, venu "pour inspecter mon installation" ! avec en outre l'excellent margis chef Gugenheim, dont j'ai parlé à l'occasion de l'épisode du Touar, près de Toulon ; et celle du jeune aspirant malgache Passot, qui était en

surnombre de toute manière dans la batterie, et qui avait été amené à Boofzheim par Luflade dans la journée (sans que j'en sois prévenu) "pour s'entraîner à l'observation" avec moi.

Mais dans cette atmosphère d'inaction, c'était admissible, bien qu'il y eût à peine du travail pour un seul.

LA DEFENSE DE STRASBOURG
(vue de haut)

L'offensive allemande de Décembre 1944 dans les Ardennes, confiée au Maréchal von RUNSTEDT, parut un moment aux dirigeants suprêmes de la coalition alliée qu'étaient Roosevelt et Churchill, comme une menace grave pesant sur toute l'entreprise à l'Ouest.

Les Allemands utilisaient sur les grands arrières alliés, Anvers et Londres, des armes nouvelles terribles, l'une difficilement parable, la bombe volante V.1, qui volait plus vite que les chasseurs alliés ; l'autre imparable, le missile balistique V.2, d'une portée de 600 km et emportant une tonne d'explosif.

Sur le front, ils firent paraître plusieurs avions à réaction (les biréacteurs Messerschmidt 262) subsoniques, au-dessus du champ de bataille : c'étaient les premiers au monde, leur effet était stupéfiant. Enfin, dans les premiers jours de l'attaque, ils utilisèrent - contre ce qui restait de lois de la guerre - une brigade équipée et vêtue d'armements véhicules et vêtements américains, qui firent des ravages sur les arrières alliés et obligèrent ceux-ci à des mesures de précaution extraordinaires qui retardaient leur action (Tous les participants à cette opération furent abattus aussitôt capturés).

Les pertes terrestres et aériennes furent considérables.

Le commandant suprême allié, le général Eisenhower, réagit toutefois avec la rapidité de l'éclair en donnant son plan de bataille et de contre-offensive à tous les hauts dirigeants militaires (Terre et Air) spécialement rassemblés à Verdun, le 19 Décembre.

Pour permettre à sa 3ème Armée (Patton) de mener la contre-attaque au centre délivrant au passage Bastogne encerclée, les flancs gauche et droit devaient tenir coûte que coûte.

A gauche, il y avait un Groupe d'Armées Anglo-Américain sous le commandement du général anglais Montgomery. A droite, un Groupe d'Armées Américano-Français sous le commandement du général d'Armée (U.S.) Devers. Ordre était donné à Devers de renforcer son secteur le plus occidental, près de la brèche, et pour ce faire, d'être prêt à raccourcir son front dans la région Belfort-Vosges.

Le même genre d'ordres était donné à Montgomery pour la réorganisation de sa part du Front(1).

La situation évoluait dangereusement, particulièrement jusqu'au 22 Décembre où le temps polaire interdisait les opérations aériennes. Leur reprise commença à porter des coups importants aux moyens ennemis : cela alla en s'amplifiant sans cesse. Entre-temps le saillant allemand avait dépassé 100 km dans sa partie centrale et les réserves alliées d'effectifs (y compris quelques bataillons français de renfort amenés pour défendre une seconde fois les ponts de la Meuse, que les Allemands furent sur le point d'atteindre), - allaient en s'épuisant.

A la fin de la contre-offensive alliée, vers fin janvier, les pertes allemandes se montaient à 220.000 hommes, dont 110.000 prisonniers, 1400 canons ou chars, et plus de 1600 avions.

Mais il avait fallu passer par des jours très sombres pour la France et pour l'armée française.

En effet, le secteur sud, qui couvrait l'Alsace et les Vosges était celui du 6ème Groupe d'Armées (Général U.S. : Devers), avec au nord la 7ème Armée U.S. (Patch) comprenant autour de Strasbourg et au sud, un bataillon de la Brigade Alsace Lorraine (dite "Malraux", ayant été créée par André Malraux à partir de troupes FFI mal entraînées, mal équipées et mal armées), et la 2ème D.B., puis la 1ère Armée française, dont le front descendait jusqu'à la Suisse.

Cette "Armée de Lattre" arriva, courant janvier 1945, à être étirée sur 200 km, soit un quart de la longueur totale du front occidental : il est vrai que le haut commandement était axé sur des opérations de rupture dans les plaines du Nord, visant à terme Berlin ; même si elle avait atteint et bordé le Rhin de Strasbourg à la Suisse, l'armée française se serait trouvée devant la ligne Siegfried et le pays de la Forêt Noire au-delà, si accidenté qu'il n'était pas envisagé d'y pénétrer.

---

(1)Ce récit suit littéralement celui du Général Eisenhower dans son rapport aux Chefs d'Etat-Major Interallié pour la période du 6 juin 1944 au 8 Mai 1945 (Publications officielles américaines et britanniques - 1945)

Mais, maîtres de la plaine d'Alsace, les Allemands pouvaient encore, depuis cette "poche de Colmar", qui perdurait, lancer des attaques sérieuses contre nous, et notamment contre Strasbourg.

Ceci était d'autant plus redouté qu'en arrivant jusqu'au Rhin, justement à Strasbourg, les Alliés (en l'occurence Leclerc) avaient créé un saillant, que les Allemands, lancés dans une offensive d'hiver importante, pouvaient avoir prévu d'écraser en tenaille.

Eisenhower estima précisément que si les choses tournaient ainsi, dans le moment où il lui fallait même prendre le risque de prélever des divisions américaines au nord de Strasbourg pour consolider son plan dans les Ardennes, les Allemands pouvaient, en attaquant au Nord-Ouest de Strasbourg, plonger derrière les Vosges, derrière la 1ère Armée française, la mettant alors dans une position absolument critique, attaquée à la fois de dos, et de face (depuis la poche de Colmar).

Eisenhower ordonna au gros des troupes américaines du front au nord de Strasbourg de se retirer vers les Vosges, ne laissant en ligne que des "éléments légers de reconnaissance".

L'exécution complète d'un mouvement de raccourcissement du front dans la région Vosges-Alsace lui aurait permis de ramener vers le front principal, en réserve, deux divisions blindées (dont la 2ème DB). Mais ce plan exposait Strasbourg à être reprise par l'ennemi.

"Mais la France, elle ne peut l'accepter (1). Que l'armée française abandonne "une de nos provinces, et surtout cette province là, sans même avoir livré bataille "pourla défendre ; que les troupes allemandes, suivies de Himmler et de sa Gestapo, "rentrent en triomphe à Strasbourg, à Mulhouse, à Sélestat, voilà une affreuse "blessure infligée à l'honneur de la nation et de ses soldats, un affreux motif de "désespoir jeté aux Alsaciens à l'égard de la patrie, une profonde atteinte à la "confiance que le pays place en de Gaulle. Je n'y consens évidemment pas.
"Le prétexte que la résignation pourrait tirer du fait que le commandement allié "porte la responsabilité des opérations militaires n'a, dans l'espèce, aucune "valeur.

---

(1)De Gaulle, Mémoires, "La Victoire".

"Car si le gouvernement français peut confier ses forces au commandement d'un "chef étranger, c'est à la condition formelle que l'emploi qui en sera fait sera "conforme àl'intérêt du pays. Dans le cas contraire, il a le devoir de les "reprendre. C'est ce que je décide de faire, avec d'autant moins de scrupule que le "grand quartier général n'a pas jugé à propos de m'avertir d'une affaire qui touche "la France au plus vif.

"A vrai dire ... divers indices m'avaient alerté. Le 19 Décembre, il m'était "rapporté qu'à de Lattre , qui lui demandait des renforts pour reprendre l'attaque "de Colmar, Devers avait répondu qu'il n'avait rien à donner (1) ... et que pour "lors, on devait regarder en arrière plutôt qu'en avant. A Noël, ... j'avais appris "que de Lattre, sur instructions reçues d'en haut, avait prescrit d'organiser ... "une position de repli barrant la trouée de Belfort.

"Le 27, il venait à ma connaissance que le général Devers retirait de "Phalsbourg son poste de commandement et le ramenait à Vittel, à 120 km en arrière. "(Il) ... adressait aux forces sous ses ordres une instruction leur prescrivant de "se replier sur les Vosges en cas d'attaque ennemie."

"...Le 30 Décembre, de Lattre, donnait à la 1ère Armée l'ordre d'établir des "lignes de défenses successives, afin de retarder au maximum l'adversaire, au cas "où il parviendrait à rompre le dispositif initial ..."

"Or ... nos renseignements signalaient ... des préparatifs de l'ennemi pour "une attaque en direction de Saverne. Nos officiers de liaison auprès des quartiers "généraux observaient que l'offensive allemande provoquait dans les états-major de "l'inquiétude, sinon du désarroi. Sur le front, aux arrières, dans Paris, couraient "des bruits alarmants quant aux progrès des troupes de Rundstedt, à de prétendus "parachutages de miliciens de Darnand, et de commandos ennemis, dans diverses "régions de France, à la promesse qu'Hitler aurait faite de rentrer lui-même à "Bruxelles et de rendre Strasbourg au Reich à l'occasion du Nouvel An".

---

(1)Les Américains pouvaient aussi se demander ce que la 1ère DFL était allé f.... du côté de La Rochelle, dans un pareil moment.

Le 30 Décembre, de Gaulle entreprend de signifier, par émissaire exprès, aussi bien au commandement américain (Devers) qu'à de Lattre sa volonté de voir défendue la portion d'Alsace déjà libérée et, éminemment, Strasbourg.

"Le 1er Janvier, le chef d'Etat-Major de la Défense Nationale (général Juin) "avait été averti par le Grand Quartier Général de Versailles (général Eisenhower) "que l'envoi vers les Ardennes de toutes les réserves alliées était nécessaire sans "délai ; qu'en conséquence l'attaque allemande qui commençait en direction de "Saverne faisait courir de grands risques au groupe d'armées de Devers, et "qu'Eisenhower lui prescrivait le repli sur les Vosges afin de raccourcir son "front. Cette décision s'était précisée en raison d'une impressionnante opération "aérienne de l'ennemi. Des douzaines d'avions à réaction, les premiers dans le "monde, avaient, ce jour là même, paru dans le ciel ardennais ... balayé les "chasseurs américains, détruit beaucoup d'appareils sur leurs bases ...

"Il était temps que j'intervienne".

"Que Strasbourg fût défendu. C'est cela, d'abord, qu'il me fallait obtenir ... "Je n'avais d'autre moyen que de l'ordonner moi-même à la 1ère Armée française. "Celle-ci devait, en conséquence, contrevenir aux instructions du commandement "interallié, et en outre, étendre vers le nord sa zône d'action, afin d'y englober "Strasbourg, qui appartenait au secteur de la 7ème Armée américaine (1) ...

"... Le 1er janvier dans l'après-midi, j'envoyai mes ordres au général de "Lattre :

"... Dans l'éventualité où les forces alliées se retireraient de leurs "positions actuelles au nord du dispositif de la 1ère Armée, je vous prescris de "prendre à votre compte et d'assurer la défense de Strasbourg."

"En même temps, j'adressai au général Eisenhower une lettre explicite ... : "...Quoi qu'il advienne, écrivais-je pour conclure, "Les Français défendront "Strasbourg."

"D'autre part, je télégraphiai à Roosevelt et à Churchill pour les mettre au "courant des vues du haut commandement quant à l'évacuation de l'Alsace, attirer "leur attention sur les conséquences très graves qui en résulteraient pour la "France, et leur faire connaître que je n'y consentais pas".

---

(1)La 2ème DB (Leclerc) était placée sous ce commandement U.S.

Le 2 Janvier, Anthony Eden, Ministre anglais des Affaires Etrangères, télégraphiait à de Gaulle (1) :

"Le Premier Ministre se rendra au Grand Quartier Général demain 3 Janvier, "pour y traiter d'affaires militaires. Si cela convient au général de Gaulle, il "serait heureux, à cette occasion de s'entretenir avec lui."

****

Churchill consigne dans ses Mémoires de Guerre :

"Par chance j'étais au quartier général d'Eisenhower à Saint-Germain(2) à ce "moment précis, et lui et Bedell Smith (adjoint) écoutèrent attentivement mon "plaidoyer ... Eisenhower annula ses instructions, et la nécessité militaire qui "aurait pu rendre impérative l'évacuation de Strasbourg ne se manifesta pas. De "Gaulle (m') exprima sa gratitude."

****

Eisenhower raconte l'évènement différemment :

"Ils (les Français) étaient si convaincus de la nécessité d'au moins livrer "bataille pour Strasbourg, plutôt que de se retirer sur une meilleure ligne de "défense, qu'ils étaient prêts à défendre la ville avec le peu de troupes "françaises qui pouvaient être hâtivement rassemblées. Ces troupes auraient été si "impréparées pour la bataille, et leur équipement aurait été si inadéquat, "toutefois, qu'il n'en serait rien sorti.

---

(1)De Gaulle, Mémoires, Notes
(2)Erreur : c'était à l'hôtel du Grand Trianon, à Versailles, déjà GQG allié en 1918-19.

"... A l'origine, j'avais considéré que la question de Strasbourg n'était "qu'un conflit entre considérants militaires et politiques, et que j'étais "pleinement justifié à trancher sur une base purement militaire. Toutefois, en "examinant le point de vue français, il devint évident que l'exécution du plan "initial de retraite pourrait avoir des conséquences si graves en France que toutes "nos lignes de communications, et l'ensemble de nos arrières pourraient être "sérieusement affectés, par des actions extérieures envers nos services généraux, "et d'une manière générale par une agitaton des populations. De toute évidence, "prévenir un tel risque devenait une question de nécessité militaire autant que "politique"(1)

Comme on voit, point de Churchill, ni de de Gaulle, dans ce compte-rendu militaire.

****

De Gaulle nous donne, lui, le seul récit précis de cette entrevue décisive du 3 Janvier 1945 :

"Juin était à mes côtés. M. Churchill avait cru devoir venir, lui aussi, alerté par mon message, et disposé, vraisemblablement, à employer ses bons offices.

"Le général Eisenhower exposa la situation, qui était, assurément, "sérieuse..." (Suit l'exposé d'Eisenhower. Le général de Gaulle expose la situation suivant les vues qu'on vient de lire, et poursuit :)

"J'ai donné l'ordre à la 1ère Armée française l'ordre de défendre "(Strasbourg). Elle va donc le faire de toute façon. Mais il serait déplorable "qu'il y eût, en cette occasion, dispersion des forces alliées, peut-être même "rupture du système de commandement pratiqué par la coalition. C'est pourquoi je "vous demande de reconsidérer votre plan et de prescrire vous-même au général "Devers de tenir ferme en Alsace."

(1)Eisenhower : Rapport du Commandant Suprême aux chefs d'Etat Major Interalliés sur les Opérations en Europe du Corps Expéditionnaire Allié (6 juin 1944- 8 mai 1945).

"Le commandant en chef parut impressionné. Il crut devoir, cependant, formuler "une objection de principe. "Pour que je change mes ordres militaires," me dit cet "excellent soldat, "vous invoquez des raisons politiques". - "Les armées", lui "répondis-je "sont faites pour servir la politique des Etats ... Or, pour le peuple "et les soldats français, le sort de Strasbourg est d'une extrême importance "morale".

"Sur ce point, M. Churchill opina dans le même sens : "Toute ma vie, observa "t-il, "j'ai pu voir quelle place l'Alsace tient dans le sentiment des Français. Je "crois donc, comme le général de Gaulle, que ce fait doit entrer en jeu."

"Avant d'en arriver à ce que je souhaitais, le général Eisenhower me demanda "d'examiner ce que serait la situation de la 1ère Armée française si elle venait à "opérer indépendamment des armées alliées.

"Il alla jusqu'à faire entendre que dans ce cas, les Américains pourraient "cesser de la ravitailler en carburant et en munitions.

"Je l'invitai, de mon côté, à bien peser, qu'en laissant l'ennemi écraser "isolément les troupes françaises, le haut commandement provoquerait, dans "l'équilibre des forces, une rupture peut-être irréparable, et qu'en privant les "nôtres des moyens de combattre, lui-même s'exposerait à voir le peuple français "lui retirer, dans sa fureur, l'utilisation des chemins de fer et des transmissions "indispensables aux opérations(1) ...

"Finalement, le Commandement en chef se rangea à ma manière de voir ... avec "la franchise qui était l'un des meilleurs côtés de son sympathique caractère, "téléphonant au général Devers que le mouvement de retraite devait être, à "l'instant, suspendu et que de nouveaux ordres allaient lui parvenir. Ces ordres "seraient portés, dans la journée du lendemain, par le général Bedell Smith. Je "convins avec Eisenhower que Juin accompagnerait Bedell Smith, ce qui serait pour "moi une garantie supplémentaire, et, pour les exécutants, la preuve que l'accord "était fait."

****

(1)Revoir ci-dessus le rapport d'Eisenhower sur ces mêmes points !

Ainsi la bataille pour Strasbourg ne serait pas une bataille désespérée de Français lâchés par les Américains au titre d'une stratégie globale. Ainsi le retour à marches forcées de la Division Leclerc sur Strasbourg menacée allait pouvoir se faire, quelques jours plus tard, dans un climat de confiance interalliée préservée.

Ainsi, malgré tout, Strasbourg fut sauvée, et avec Strasbourg, quelques autres arpents de la terre d'Alsace déjà libérée.

Le prix fut lourd pour certains.

****

Le 5 Janvier, Churchill qui était en communications quasi permanentes avec Roosevelt en prévision de la Conférence au Sommet de Yalta, lui câblait parmi d'autres sujets :

"Les chefs d'Etat-Major Interalliés (1) et moi avons passé deux journées très "intéressantes au Q.G. d'Eisenhower à Versailles. Tout à fait par hasard, de Gaulle "arriva en même temps au sujet de l'affaire pour laquelle il nous a envoyé, à vous "et à moi, un télégramme concernant le Secteur Sud (Strasbourg). Nous avons tenu "une petite conférence ensemble et l'affaire a été réglée à sa satisfaction. "Eisenhower a été trés généreux envers lui."

****

Ce télégramme est plein d'enseignements, à lui seul.

Il semble montrer que Churchill n'avait pas jugé bon d'entretenir Roosevelt de cette affaire, ni surtout de se concerter avec lui, avant d'aller voir Eisenhower, en prévenant, lui Churchill, de Gaulle de s'y trouver.

(1)C'étaient, pour les U.S.A., le Général Marshall, et pour la Grande Bretagne, le Général Lord Ismay.

Est-ce qu'il comptait que Roosevelt répondrait directement à de Gaulle sans que lui, Churchill, ait à s'inquiéter de connaître la réponse ? Peu probable. Plus probable, étant donné tout ce qu'on sait d'autre, que :

1 - Churchill prévoyait que Roosevelt s'agacerait du message de de Gaulle, ne répondrait pas, et que la seule chance d'obtenir satisfaction était d'agir immédiatement et conjointement avec de Gaulle (ce n'était pourtant pas son habitude) sans en prévenir Roosevelt.

2 - Pour ne pas avoir un sujet de grincement a posteriori, à ce sujet, avec Roosevelt, alors qu'ils allaient avoir à jouer côte à côte une nouvelle partie délicate vis à vis de Staline, il lui rendit compte, avec un rien de courbettes et de flagornerie, qu'on retrouve du reste souvent dans ses messages au "big brother" américain.

Ainsi vont les choses entre les Grands ...

****

BOOFZHEIM

Le 7 Janvier avant l'aube, nous étions tirés de notre sommeil par une canonnade lourde et subite, dirigée droit sur Boofzheim. Alerte générale : au milieu de cet énorme bombardement, je monte au clocher, d'où je ne vois d'abord pas grand chose.

Il faut situer mon observatoire. Le clocher de l'église (protestante) de Boofzheim est une lourde tour carrée, dans laquelle, passés des escaliers en bois, on se retrouve dans un haut espace évidé avant d'atteindre la plate-forme des cloches et les épais entrecroisements de poutres qui soutiennent cloches et toiture. Dans ce vide d'au moins huit mètres, c'était une forte échelle fixe, verticale, en bois, qu'on empruntait pour monter et descendre. Là haut, j'avais mon poste radio et ses batteries. Il fallait une gymnastique pour passer entre (ou sous) les grosses poutres enchevêtrées de la charpente. Orientées aux points cardinaux, les façades comportaient, au niveau des cloches ces sortes de grandes persiennes dites "abat-sons", qu'on voit souvent aux clochers : elles étaient, ici, en tôle, c'est entre ces lames de tôle qu'on observait à la jumelle.

Très vite pourtant, des coureurs haletants arrivent du sud au poste de commandement de la compagnie, et les liaisons radio nous reliant à Obenheim, où se trouvent le P.C. du bataillon, - et, sur mon réseau, Francis Rougé - corroborent :

Une offensive allemande, emmenée par des forces blindées, progresse entre nous et les positions voisines (Herbsheim où se trouve la 3ème batterie ; Sand où sont les 4ème et 5ème) et vers nos arrières. Elle se dirige droit vers Strasbourg par de petites routes (1).

De mon clocher, gêné par les nombreux rideaux d'arbres éparpillés dans la plaine, je ne vois encore rien. De Benfeld, le commandant Jonas avise par radio Luflade d'essayer de faire revenir au moins un de ses deux officiers, par l'unique route encore utilisable, qui d'Obenheim remonte à Strasbourg par Krafft et Erstein.

C'est moi qui serais ramené en arrière.

---

(1)Au nord et devant Strasbourg, d'autres forces attaquaient en même temps la 3ème D.I.A. de Philippe, et les éléments de la "Brigade Malraux"

Il est huit heures. J'hésite à abandonner une mission probablement utile et dans une situation pareille. Quelques autres hésitations s'en mêlent du reste à Obenheim même. A 10 heures, les Allemands ont atteint Krafft par l'ouest et l'unique route est coupée.

Pris entre l'arc de cercle allemand et le Rhin, nous sommes encerclés.

Les deux journées du 7 et du 8 sont harassantes. Les nouvelles de l'extérieur sont rares, sinon que notre front est attaqué partout. La canonnade s'amplifie et s'entend au loin. Les avant-postes au sud de Boofzheim sont malmenés, évacuent des blessés sur le village. Certains tombent en chemin. Les rescapés parlent d'hommes en blanc, complètement invisibles sur la neige, où ils progressent en rampant. Par moments, j'entends le bruit lourd du mouvement de chars, à l'ouest : un peloton d'infanterie en arrive en courant, nous avisant que les Allemands se rabattent maintenant, de là, vers nous. A quelque deux cents mètres, dans cette direction, se trouve le canal de l'Ill, nord-sud, et un pont l'enjambant, sur la route d'Herbsheim. Pendant un moment, le canal et le pont sont abandonnés, et il n'y a aucun défenseur au-delà des dernières maisons du village. Mais l'infanterie réagit et de mon clocher je vois des fantassins progresser de nouveau, par bonds, lentement, vers le pont. Hélas, les Allemands qui ont dû atteindre l'autre rive du canal les bombardent maintenant de tirs de mortiers. J'enrage, là-haut, de ne rien voir d'utile, jusqu'à ce qu'enfin je voie une colonne de trois ou quatre gros chars et une voiture de commandement, s'immobiliser en pleine vue, sur le chemin de halage du canal.

D'urgence, je demande l'intervention de l'aviation sur ces chars, et je fais tirer mes propres canons sur la voiture. J'ai la chance de la voir prendre feu sous mon tir, mais les chars s'éclipsent vers le nord, sans dommage. Décidément, c'est difficile de faire intervenir rapidement des moyens extérieurs à la Division.

Le soir, l'atmosphère dans la grange est lourde, tendue. Il y a un nombre croissant de grands blessés, couchés. En tout, un infirmier avec des antiseptiques et des pansements ; ni médecin, ni chirurgien ; un soldat couché à côté de moi a une main affreusement mutilée, sans doute par une explosion à bout portant : tous les tendons sont à découvert dans une plaie étendue, qu'on n'a pas voulu bander de peur que les pansements collent ; il ne se plaint pas ... Il sait (nous aussi)que pour le moment on n'évacue plus personne sur Obenheim : d'ailleurs, les moyens, là-bas, sont-ils meilleurs ...?

Le bombardement continue, sporadique. La sécurité de nous tous dépend de quelques dizaines d'hommes couchés dans la neige autour du village, veillant dans le noir, et n'ayant que leurs jambes et quelques téléphones pour communiquer avec le P.C. de compagnie. Il fait largement 10 degrés au-dessous de zéro. Heureusement, le ravitaillement reste suffisant, mais pour combien de temps ? Les villageois ne cachent pas leur inquiétude. Ils songent aux règlements de compte terribles qui suivraient une reprise de Boofzheim par les Allemands, et qui frapperaient ceux qui ont pavoisé depuis la libération de fin novembre, et qui nous ont aidés, encore maintenant. Ils se taisent, les pauvres, et rasent les murs.

Le 8, c'est à peu près pareil. Par radio, on nous parle, à mots couverts, d'une opération en cours de montage pour tenter de nous dégager. De notre côté l'infanterie est chargée de progresser de son mieux vers le canal, car les secours que nous espérons viendraient par là.

Mais, arrosés de nouveau d'obus de mortier, que je vois, d'en haut, exploser autour d'eux, les fantassins restent cloués à mi-chemin, sur le sol gelé en profondeur où il est hors de question de creuser des trous de protection. Et de l'autre côté, si nous entendons pendant quelque temps une canonnade intense, nous ne verrons pourtant rien venir.

Dans l'après-midi, il faut se rendre à l'évidence : dans la poche formée par Obenheim et Boofzheim, Boofzheim, le plus avancé des deux, est l'objet d'une manoeuvre d'encerclement à part. Des détachements ennemis ont réussi, semble-t-il, à atteindre un bois qui n'est qu'à deux ou trois cents mètres de la route reliant les deux villages, en progressant entre Boofzheim et le Rhin, un secteur où nous n'avions personne. Nous recevons d'Obenheim l'ordre de nous replier sur Obenheim même, à la faveur de la nuit.

Pendant mes dernières heures de faction en haut du clocher, les bombardements se concentrent sur le village. Certains obus explosent si près que j'entends les éclats siffler et rebondir sur la façade. Soudain, l'un d'eux frappe une des lames métalliques des abat-sons juste devant moi et je sens un choc dans ma mâchoire du haut : y portant ma main, je trouve un petit éclat de l'abat-son même, arraché et projeté par le passage d'un éclat d'obus, littéralement fiché entre mes deux incisives du milieu ! Aucun dommage, mais quelle chance d'avoir eu les lèvres entr'ouvertes juste à cet instant ...

Un peu plus tard, je perçois une nouvelle sorte de tir, à grande vitesse, passant au ras de la façade du clocher : sûrement un char tirant à vue pour le démolir. Le deuxième coup déchire l'air si près que je n'attends pas le troisième. Abandonnant radio et tout, je me jette dans la grande échelle de bois verticale ; là, pour la première fois, ma jambe accidentée au ski à Pâques 1939 et incomplètement remise risque de me mettre en danger car je ne peux descendre les barreaux qu'un à un ... Alors, sans hésiter, je me jette dans le vide, ne me retenant que par les paumes des mains aux montants latéraux. J'atterris lourdement au palier intermédiaire, les mains en feu ...

Le déplacement de nuit, organisé strictement, est impressionnant. Les tirs ont cessé partout et les points d'appui extérieurs, repliés, ont subitement multiplié les effectifs qui se rassemblent dans la grand'rue. Passé minuit, dans un grand silence et une obscurité complète, tous les mouvements commencent sur la pointe des pieds. Le grand ordre déployé à tous les échelons semble remettre un peu de moral parmi la troupe.

Chaque voiture partait au ralenti, et au pas, pour rester dans la colonne et faire le moins de bruit possible. C'était vraiment une colonne d'ombres qui s'étirait maintenant sur la route d'Obenheim, distant de peut-être 3 kilomètres. Ma jeep, que je conduisais avec Grollier à ma droite, était surchargée d'équipements. Nous portions tous le casque depuis le 7 et mon arme était le pistolet américain réglementaire. Je n'avais derrière moi qu'une ultime patrouille serre-file, avec à sa tête un garçon de valeur, avec qui je venais en deux jours de lier une camaraderie solide, le lieutenant Villain.

Il fallait faire très attention, car on roulait sur une route étroite, sans feux, à côté de la colonne d'hommes à pied, et la route était complètement enneigée et glacée.

Au premier kilomètre, en passant un petit pont, je me trouve secoué par un grand choc, ma jeep vient de buter sec contre un obstacle et s'est arrêtée, penchant à gauche, où je découvre ... le vide. Un obus avait dû faire écrouler un morceau de chaussée et de pont à cet endroit. Ma roue avant était passée je ne sais comment, mais pour le reste ! Je suis descendu avec difficulté et avec l'aide de fantassins obligeants, on arrive à tirer la jeep de côté, heureusement intacte.

Le temps de le faire, et nous sommes déjà seuls, loin derrière la colonne, et... juste à la hauteur du bois occupé par les Allemands, à deux cents mètres à l'est; je remets en route, tout doucement. Nous rejoignons la queue de colonne, fantassins compris. Et on arrive, enfin, à Obenheim.

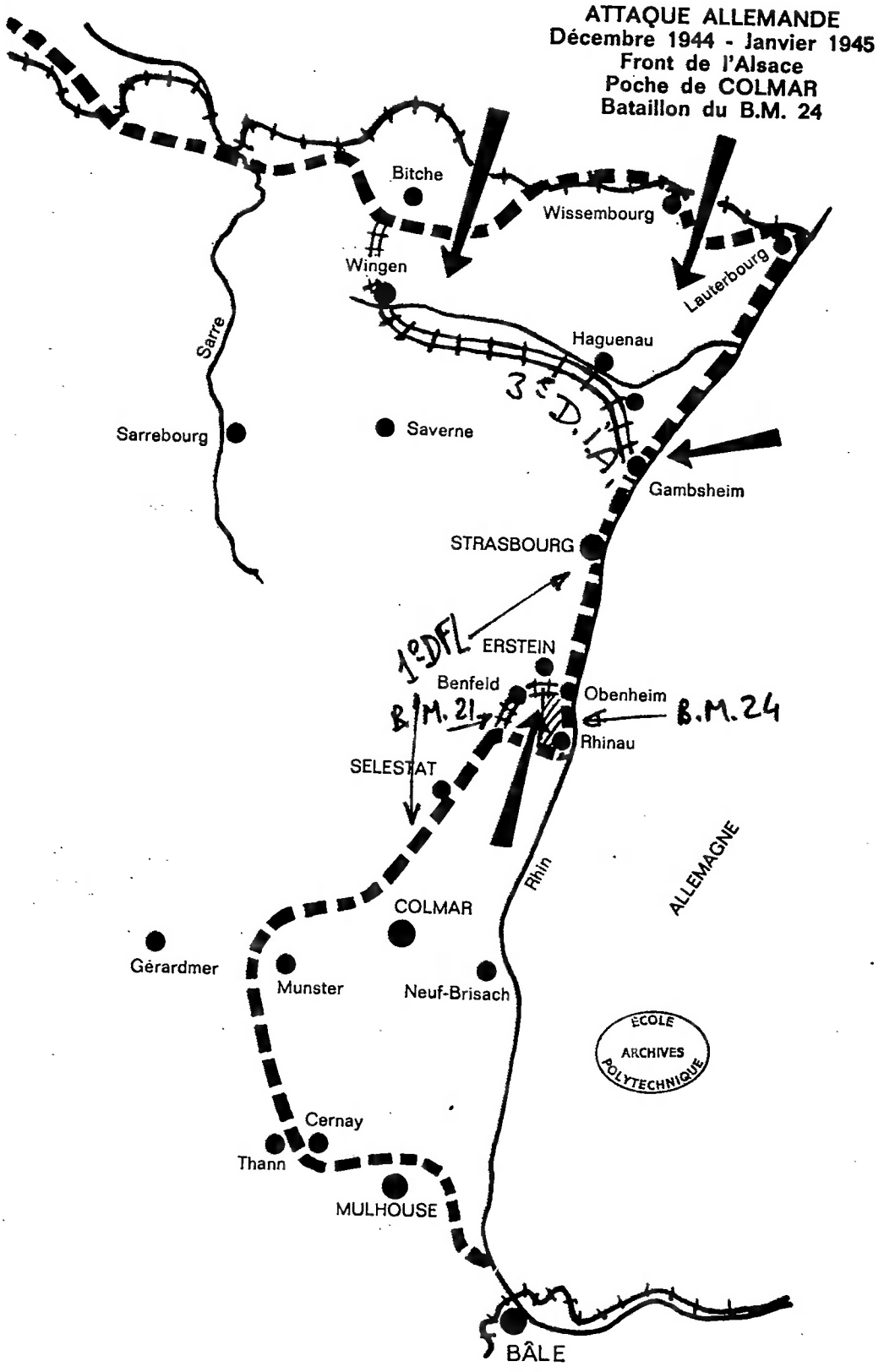
Rapidement on s'aperçoit que la situation n'y est pas meilleure. J'arrive à retrouver Francis Rougé qui couche dans la cave solide d'une maison de la place du village, à peu près en face de la Mairie (1). Il m'y invite et j'y descends avec lui ma cantine et mon lit pliant. Tout est calme et vers quatre heures nous dormons, ne nous réveillant qu'à huit heures, tout surpris d'une telle aubaine. Nos logeurs, alsaciens typiques, nous paraissent braves, et nous préparent même notre petit déjeuner - avec nos provisions de combat : le ravitaillement local est, lui, problématique.

(1)En 1985 elle existait toujours, l'escalier de la cave était extérieur à la maison.

Premiers jours de Janvier 1945: arrivée de l'infanterie de la 1ère D.F.L. sur le front de la plaine d'Alsace (source: La 1ère D.F.L., Editions A.M.G., Paris 1946)

Etienne et moi, à la sortie du restaurant de Benfeld après le déjeuner du 1er Janvier 1945 à la popote de la Section d'Observation du Capitaine Callet (Artillerie Divisionnaire de la 2ème D.B.). Sur ma joue gauche on voit encore le reste de l'ecchymose de ma chute sur le verglas quelques jours plus tôt.

(Photo: Capitaine Roussellier)

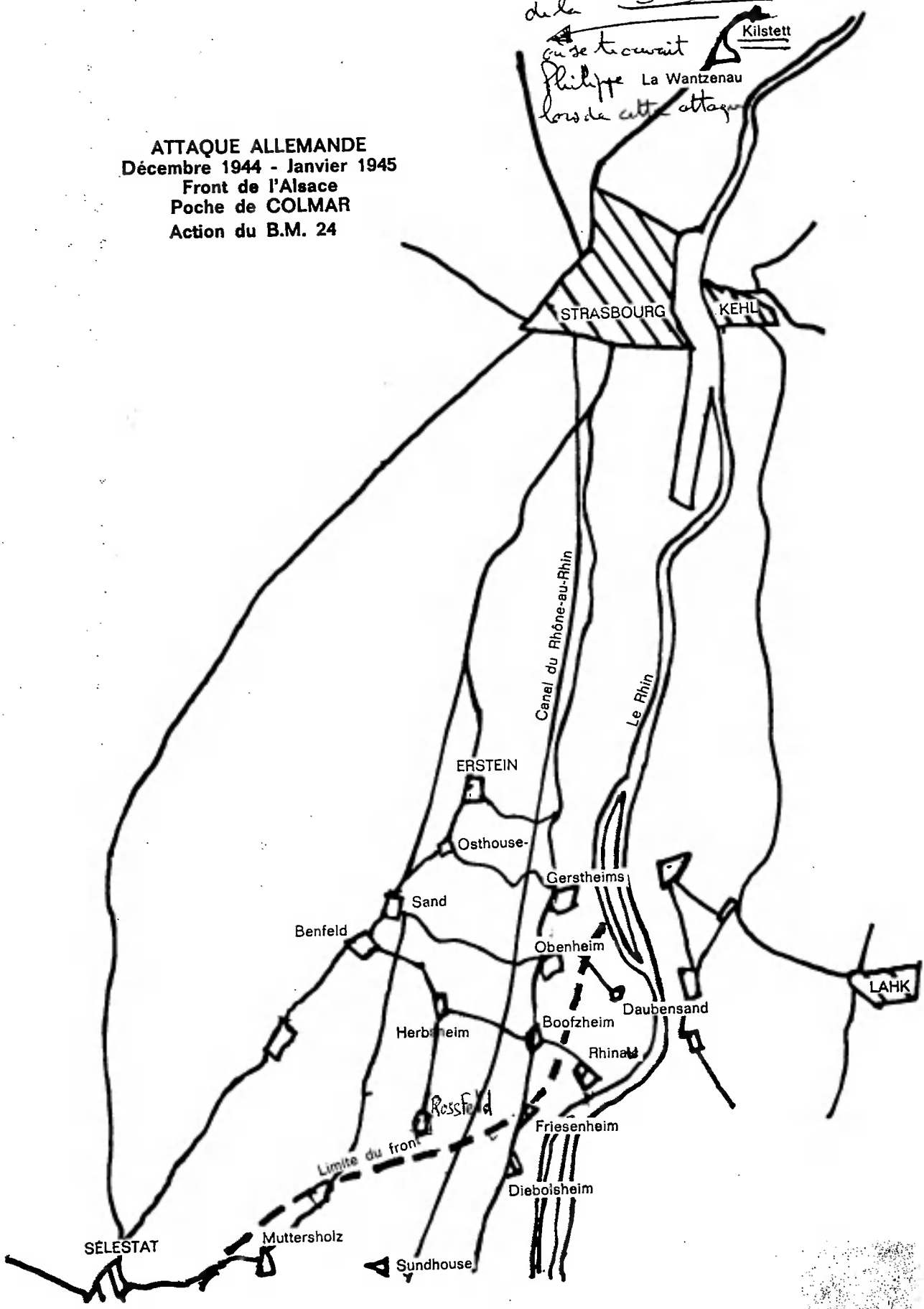


ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Secteur de la 3e D.I.A qui se trouvait Philippe La Wantzenau lors de cette attaque

Kilstett

ATTAQUE ALLEMANDE
Décembre 1944 - Janvier 1945
Front de l'Alsace
Poche de COLMAR
Action du B.M. 24



Sand
BENFELD
Ehl
Institut St Materne
Zoll F. et Aubs
Ziegelscheuer Mon F.
Ch.r St Materne
Pferchwald
Gietzenfeld
Herbsheim
B. de Benfeld
le Mollenkopf
le Mailywald
Rossfeld
Platzfeld
Innerstrengen
Das Grosse Rietch
Lissimatt
Kleematten
Riedelsmatt
Hirchelacker
Obenheim
Alger
Waldstucker
Ruhort
Lutterfeld
Mittelmatten
Wespel
Allmendfach
In den Riebboden
Gerstheim
Kuhweide
Boofzheim
Hagen Sprung
Weidgand
Leimenloch
Rieth
le Ried
Hirtzwald
Lutter
Rhône
Canal

"...juste à la hauteur du bois occupé par les Allemands, à 200 mètres à l'est"(cf. p. G 132)

(Photo 1e DFL, Alsace, Janvier Février 1945)